



Joseph Tusker.  
Middleton Hall, Essex.

London.

B. & A. Taylor, 1847.



Joseph Tusker.  
Middleton Hall, Essex.

London.

B. & A. Taylor, 1847.





PORTRAITS HISTORIQUES  
DES  
*Reines de France & d'Angleterre,*  
PRÉCÉDÉS DE  
L'HISTOIRE ABRÉGÉE  
DES  
FEMMES DES DOUZE CÉSARS.  
DÉDIÉS (PAR PERMISSION) A LA REINE.

K  
PAR  
MAD<sup>ME</sup> CACOUAULT DE LA MIMARDIERE.

---

L'Histoire est . . . . . une école de morale ouverte à tout le monde; car toutes les actions étant ou bonnes ou mauvaises, vertueuses ou vicieuses, l'Historien les met devant les yeux des Lecteurs, pour les porter à imiter les unes, & à détester les autres.

M. DE JUVENEL.

---

TOME PREMIER.

---

A LONDRES:

Imprimé aux Dépens de l'AUTEUR, par J. COOPER,  
Bow-Street, Covent-Garden.

M.DCC.XCIV.



A LA

# REINE

DE LA

## GRANDE BRETAGNE.

MADAME,

VOTRE MAJESTÉ ayant bien voulu me permettre d'avoir l'honneur de lui offrir mon livre des Portraits Historiques des Reines de France & d'Angleterre, je prends la liberté de le mettre à ses pieds, avec tout le respect & toute la confiance que m'inspire une bonté si généreuse.

L'amour que Votre Majesté a toujours témoigné pour les Sciences & les Lettres, la Protection qu'Elle ne cesse

A d'accor-

*d'accorder à ceux qui les cultivent, cet empressement à les faire fleurir dans ses Etats ; tout me porte à espérer que Votre Majesté daignera regarder d'un œil favorable, un Ouvrage fait pour servir à l'éducation des jeunes Demoiselles, & dont le principal but est d'inspirer l'horreur du vice & l'amour de la vertu. Que je serois heureuse, Madame, si cette foible production de ma plume, connue par l'éclat que lui donnera l'Auguste Nom de Votre Majesté, pouvoit mériter ses suffrages !*

*J'ai l'honneur d'être,  
Avec le plus profond respect,  
MADAME,  
De Votre Majesté,  
La très-humble, &  
Très-obéissante Servante,  
E. Cacouault de la Mimardiere.*

*LISTE DES SOUSCRIPTEURS.*

**C**OUNTESS of Abingdon.

Countess of Abbercorn.

Duchess of Ancaster.

Baron d'Alvensleben.

— Antrobus, Esq.

**B.**

Duke of Bedford.

Duchess of Bedford.

Duchess of Buccleugh.

Duchess of Bolton.

Marchioness of Buckingham.

Lady Bateman.

Lady Mary Bertie.

Lady Brownlow.

Viscountess Beauchamp.

Lord Boston.

Lady Willoughby de Broke.

Mrs. Bennet, *Pingsworth House.*

Mrs. Burrell.

Miss Burney.

J. Buttall, Esq.

**C.**

Duchess of Chandos.

Countess of Chesterfield.

Countess of Carlisle.  
Lady G. Cavendish.  
Lady M. Churchill.  
Lady C. Campbell.  
Lady A. Carpenter.  
Lady Cornwall.  
Lady Cadogan.  
Mrs. Clements.  
Mrs. Crisp.  
Miss Casamajor.  
Miss Christian.  
Miss Cardin.  
M. de Calonne.  
M. Chaffâgne.

## D.

Duchess of Devonshire.  
Duchess of Dorset.  
Viscountess Duncannon.  
Lady Dacre.  
Lady Digby.  
Lord Derby.  
Hon. Miss Damer.  
Hon. Mrs. Damer.  
Hon. George Damer.  
Hon. Lionel Damer.  
Mrs. Daukes.

Mrs.

Mrs. Douglas.

Mrs. Dinharn.

E.

Mrs. Eckley, *Hammermith.*

F.

Countess of Fitzwilliam.

Lady Charlotte Finch.

Lady A. Finch.

Lady M. Finch.

Lady Frederick.

Lady Folkes.

Mrs. Fielding.

Miss Farren.

Miss Farquhar.

G.

Duchess of Grafton.

Duchess of Gordon.

Countess of Gersey.

Miss Grignon.

Dr. Gisborne.

H.

Duchess of Hamilton.

Countess of Harcourt.

Countess of Harrington.

Countess of Hopetoun.

Mrs. Hinchliffe.

Mrs.

**x**

*Liste des Souscripteurs.*

**Mrs. Holland.**

**Mrs. Hockley.**

**Mrs. Harvey.**

**Miss Hunter.**

**J.**

**Miss Jones.**

**L.**

**Duchess of Leeds.**

**Duchess Dowager of Leinster.**

**Countess of Lincoln.**

**Countess of Lonsdale.**

**Lady Langham.**

**Lady E. Luttrell.**

**M. le Marquis de la Luzerne.**

**Mrs. Lloyd.**

**Miss Long.**

**Miss Leech.**

**M.**

**Duchess of Marlborough.**

**Lady Milner.**

**Mrs. Milbanke.**

**Mrs. Montagu.**

**Mrs. Montagu.**

**Mrs. Montgomery.**

**Miss Murray.**

**Dr. Milman.**

**Mrs.**

N.

Mrs. North.

O.

Monseigneur le Duc d'Orléans.

Miss Olier.

P.

Duchess of Portland.

Countess of Pembroke.

Lady Porten.

The Miss Partridges.

Mrs. Pinfold.

Mrs. Piozzi.

Miss Pierce,

Miss Price.

R.

Duchess of Rutland.

Lady Ridley.

Lady Russel.

Lord Rivers.

Mrs. Randall.

Miss Roubelle.

S.

Countess of Stanhope.

Lady Smith,

Lady Smith.

F. Stanhope, Esq.

H. Saville

**H. Saville Starck, Esq.**

**Mrs. Starck.**

**Mrs. Stewart, *Camden House.***

**Mrs. Stevenson.**

**Miss Saul.**

**Miss Sturt.**

**T.**

**Marchioness of Townshend.**

**Countess of Tankerville.**

**Lady B. Tollmach.**

**Hon. Miss Tryon.**

**Dr. Turton.**

**Dr. Thompson.**

**Miss Tryon.**

**V.**

**Mademoiselle Vaussy.**

**W.**

**Viscountess Weymouth.**

**Countess of Waldegrave.**

**Lady Walsingham.**

**Lady E. Waldegrave.**

**Miss Whitaker.**

**Miss Williams.**

**N. B. Le Second Volume de cet Ouvrage est actuellement sous presse, & paroîtra incessamment.**

TABLE  
DES  
MATIERES.

---

IMPÉRATRICES ROMAINES.

	Page
Calpurnie, <i>Femme de Jules-César</i>	1
Livie, <i>Quatrième Femme d'Auguste</i>	13
Julie, <i>Seconde Femme de Tibére</i>	35
Lollie Pauline, <i>Troisième Femme de Caius</i> <i>ligula</i>	55
Agrippine, <i>Femme de Claude</i>	71
Octavie, <i>Femme de Néron</i>	103
Lépida, <i>Femme de Galba</i>	121
Poppée, <i>Femme d'Othon</i>	137
Galéria Fundana, <i>Femme de Vitellius</i>	153
Domitille, <i>Femme de Vespasien</i>	175
Marcie Furnille, <i>Femme de Tite</i>	187
Domitia, <i>Femme de Domitien</i>	196

NOMS

# N O M S

## DES

### REINES DE FRANCE<sup>a</sup>,

*Avec ceux des Rois leurs maris, & l'année  
dans laquelle ils sont morts.*

---

#### PREMIERE RACE.

		Page
<b>Clovis I.</b> m. en 511.	{ Anonyme, mere de Thierry. Clotilde*.	- - 207
<b>Childebert I.</b> m. en 558.	{ Ultrogotte*.	- 215
<b>Clotaire I., dit le vieux.</b> m. en 562.	{ Ingonde. Aregonde. Chusène. Radegonde*. Waldrade.	- 218

• *Comme les bornes qu'on a cru devoir se prescrire en  
composant cet Ouvrage, n'ont pas permis de parler de  
chaque Reine en particulier, on a fait choix de celles qui  
ont paru les plus intéressantes, & elles se trouvent ici  
marquées d'une étoile.*

Chilperie

*Table des Matieres.*

	Page
Chilperic I. m. en 584	Audouere. Galsonte. Frédégonde*. - 224
(Sigebert, Roi d'Au- stracie. m. en 575.)	Brunehaud*. - 242
Clotaire II. m. en 628.	Haldestrude Bertrude*. - - 261 Sichilde.
Dagobert I. m. en 638.	Gomatrude. Nantilde*. - - 262 Ragnetrude.
Clovis II. m. en 660.	Bathilde*. - - 265
Clotaire III. m. en 668.	Anonyme & in- connue.
Childeric II. m. en 673.	Blitilde*. - - 270
Thierry I. m. en 690.	Crotilde*. - - 272

*SECONDE RACE.*

Pepin, <i>dit le Bref.</i> m. en 768.	Berthe*. - - 274
Charles <i>le Grand, dit</i> Charlemagne. m. en 814.	Ermengarde. Hildegarde. Fastrade *. - - 276 Luitgarde.

*Table des Matieres.*

		Page
<i>Louis le Débonnaire.</i>	} Ermengarde. m. en 840.	- 281
<i>Charles le Chauve.</i>		
<i>m. en 877.</i>	} Ermentrude. } Richilde*.	- 293

*Fin de la Table du Premier Volume.*

LES  
F E M M E S  
DES  
DOUZE CÉSARS.

---

CALPURNIE,

*Quatrième Femme de Jules-César.*

CALPURNIE fut la quatrième & dernière femme de Jules-César. Elle étoit fille de L. Pison, surnommé *Frugi*, c'est-à-dire, homme de bien, qui avoit été

• La première femme de César fut *Cassutie*, de vace de chevaliers, & forte riche. Comme il n'avoit jamais eu beaucoup d'inclination pour elle, il la répudia bientôt après n'étant agée que de dix-sept an, & épousa *Cornélie*, fille de *Cinna*, personnage distingué dans ROME, & qui avoit été quatre fois consul. De celle-ci il eut une fille nommée *Julie*, qui fut la première femme de

TOM. I.

B

*Cneius*

été tribun du peuple, & que César destinoit pour lui succéder dans le consulat. L. Pison étoit d'une des plus illustres familles de l'ancienne Rome, & si nous en devons croire la plûpart des historiens, il comptoit parmi ses ancêtres, *Numa Pompilius*, second Roi de Rome. César n'eut qu'à se louer de ce dernier engagement. Il trouva dans cette nouvelle épouse, les qualités les plus aimables & les plus solides. Calpurnie avoit l'esprit très cultivé, & passoit pour une des plus éloquentes femmes

*Cneius Pompée.* Comme il aimoit tendrement *Cornélie*, il fut vivement touché de sa mort, et fit lui-même son Oraison funébre, qu'il prononça sur la tribune aux harangues. La troisième femme de César fut *Pompeia*, fille de *A. Pompée*, & nièce de *Sylla*. Cette *Pompeia* lui donna beaucoup de chagrin & de mécontentement par sa mauvaise conduite, ce qui fut cause qu'il la répudia peu de temps après, en disant, *que ce n'étoit pas assez pour lui qu'elle fut sans crime, mais qu'elle n'en devoit pas même être soupçonnée.*

de

de son temps. On dit même qu'elle ne le cédoit en rien aux plus fameux Orateurs. Si elle se faisoit admirer par les graces de sa personne, & par les agréments de son esprit, elle ne se faisoit pas moins respecter, par sa conduite irréprochable & sa grande sagesse, sans laquelle les foibles avantages de la beauté & du savoir ne sont que peu de chose. Telle étoit la femme de César.

Sa vertu, ses procédés généreux & la grandeur de ses sentiments, la rendoient digne de devenir l'épouse d'un aussi grand homme, qui de simple sénateur Romain, étoit devenu le maître absolu de la République. Maligné les grandes victoires que son époux remporta en différents temps ; maligné tous ses triomphes, & l'autorité qu'il exerçoit dans Rome, après que sa puissance fut entierement établie, Calpurnie fut toujours la même. Elle ne connut jamais, ni la fierté or-

gueilleuse qui n'est que trop souvent le partage des grands, ni l'envie qui les deshonore. Elle étoit d'autant plus louable dans sa modération, qu'il sembloit difficile à une femme de son rang, qui étoit parvenue au comble des grandeurs humaines, de pouvoir se garantir des effets pernicieux de la flatterie & de l'adulation.

César qui disposoit de tout dans Rome, & dont le pouvoir étoit presque sans borne, vit le sénat s'épuiser en devoirs & en soumission à son égard. Il fut élu Dictateur perpétuel, dignité éminente, qui rendoit son autorité égale à celle d'un Roi. On lui accorda des priviléges extraordinaires, & on alla même jusqu'à le placer de son vivant, au rang des Dieux. Dans tous ces honneurs que les sénateurs & le peuple Romain s'empresstoient de décerner à celui qui venoit de les priver de leur liberté, Calpurnie ne fut point oubliée.

oubliée. Elle participa à ceux qu'on venoit de rendre a son époux. On lui en accorda même de particuliers. La flatterie s'épuisa en louanges, & le sénat la décora des titres les plus pompeux. Mais tous ces honneurs, tous ces titres éclatants ne furent point capables d'ébranler la vertu de cette femme estimable. Sa modération fut to jours la même. Sa douceur, sa bonté, ses manières affables & honnêtes ne se démentirent jamais. On eut dit que l'épouse du plus puissant des Romains, n'étoit que la femme d'un simple sénateur. Il ne faut point oublier cette fermeté d'ame qu'elle fit paroître en plusieurs occasions, & particulierement à la mort funeste de son époux. Jamais femme ne la posséda à un degré plus éminent.

Cependant les Romains, ce peuple accoutumé depuis long-temps à la liberté, commençoient à envisager d'un

œil jaloux, l'élévation & la puissance de César. Quoiqu'il fût assez modéré, & qu'il se piquât d'une grande clémence, on ne le considéroit néanmoins que comme un tyran qui ne s'étoit servi de son autorité, & du pouvoir excessif dont il jouissoit, que pour réduire ses concitoyens dans un état de servitude. Le sénat comptoit alors une infinité de grands hommes parmi ses membres. Plusieurs d'entr'eux avoient autrefois commandé à César. Ils gémissoient de se voir dans la dépendance de celui qui peu auparavant avoit été soumis à leurs ordres. Ils ne purent souffrir son pouvoir, & résolûrent d'y mettre fin. Ils ne trouvèrent point de meilleur expédient pour y parvenir, que de se défaire de lui : ainsi sa mort fut résolue, et ce fut dans le cœur de Brutus que César avoit comblé de biens, & dans celui de Cassius que germa cette trahison.

Ces deux conspirateurs s'associèrent plusieurs sénateurs du premier mérite. Ils ne jugèrent pas à propos cependant, de confier leur secret à Cicéron, quelque estime, & quelque amitié qu'ils eussent pour lui, parce que ce grand Orateur étoit assez éloquent pour les détourner de leur entreprise, ou assez timide pour n'y point entrer. La plus grande partie des conjurés, dont le nombre se montoit à soixante, tremblèrent d'abord, quand on leur dit que l'on devoit massacrer César. Mais lorsqu'ils apprirent que Brutus étoit le chef de cette conspiration, ils ne purent croire qu'elle fut injuste ; & ils s'engagèrent tous à garder le plus profond secret quoiqu'ils n'y fussent point obligés. Ils choisirent pour l'exécution de leur dessein un jour que César devoit se rendre au sénat pour lui proposer des affaires de la dernière importance. On dit que Calpurnie eut de secrets pressentiments de ce qui devoit arriver à son

époux. Elle eut un rêve effrayant. Elle songea que le dôme qui avoit été élevé par ordre du sénat sur la maison de César, étoit tombé, & qu'on assassinoit son époux entre ses bras. Ce songe qui avoit jetté le trouble dans son âme, interrompit son sommeil, & à peine fut elle éveillée, qu'elle entendit les portes de sa chambre s'ouvrir avec grand bruit. Quoique Calpurnie fut peu superstitieuse, la tendresse qu'elle avoit pour César, lui fit craindre que quelque partie de ce sinistre rêve ne se vérifiât sur lui; c'est pourquoi elle fit ce qu'elle put pour le détourner d'assister au sénat ce jour là. Elle lui raconta le songe qu'elle avoit eu; lui fit part de ses craintes, & joignant ses larmes à ses prières, on crut qu'elles faisoient quelque effet sur l'esprit de cet Empereur, quand on le vit résolu d'envoyer Marc-Antoine dans le sénat, & de remettre l'assemblée à un autre jour. Mais *Decimus Brutus*, surnommé *Albinus*,

l'un

l'un des conjurés, dans la crainte qu'il eut à cette nouvelle que la conspiration ne fut découverte, lui remontra qu'il y avoit de la foiblesse d'ajouter foi aux songes d'une femme : que le sénat n'étoit assemblé que par son ordre, & dans l'intention de le nommer Roi de toutes les provinces de l'empire ; que s'il vouloit absolument rompre l'assemblée, il étoit au moins de la bienséance qu'il le fit lui-même. César ne laissoit pourtant pas de balancer ; mais Brutus lui prenant la main pour le rassurer, le tire dehors insensiblement ; & quand ils furent proche du lieu où le sénat étoit assemblé, il le laisse entrer, en faisant paroître quelque empressement d'entretenir en secret Marc-Antoine, qui n'étant pas de ce noir complot, auroit pu par sa valeur, & par l'attachement qu'il avoit pour César, mettre quelque obstacle à l'exécution d'un dessein aussi atroce.

César fut à peine assis sur son tribunal, que la plûpart des conjurés l'environnèrent. *Cimber* l'ayant saisi par la robe ; à ce signal dont ils étoient convenus, *Casca* lui donna un coup par derrière. A ce coup César se jeta sur lui en s'écriant : *Traître que fais-tu ?* Comme il se défendoit avec beaucoup de courage, & qu'il étonnoit les plus résolus, quoiqu'il fut déjà blessé en plusieurs endroits, il vit Brutus qui venoit à lui l'épée à la main ; Brutus qui lui étoit redevable des plus grands bienfaits ; Brutus qu'il aimoit tendrement, & qui lui étoit cher pour plus d'une raison<sup>1</sup>. A cette vue il s'enveloppa la tête de sa robe, & la replissant sur ses genoux pour mourir au moins plus décentement, il s'abandonna sans plus résister à ces meurtriers, qui le bles-

<sup>1</sup> Brutus passoit à Rome pour le fils de César & de *Servilie*, sœur de Caton d'Utique, qui fut de toutes les maîtresses qu'eut cet Empereur celle qu'il aimoit avec plus de tendresse.

serent de vingt-trois coups de poignard, l'an du monde trois mille neuf cens vingt-huit. Il est à remarquer, que la fin de tous ces conspirateurs fut si malheureuse, qu'il n'y en eut aucun qui lui survécut plus de trois ans, & qui ne mourût de mort violente.

Telle fut le fin tragique de ce grand homme. Après sa mort on lui éleva une colonne de marbre avec cette inscription. *Au Pere de la Patrie*; & l'on arrêta, que non seulement les Ides de Mars feroient nommées *Parricides*; que le sénat ne s'assembleroit jamais ce jour-là: mais on lui fit encore des vœux & des sacrifices. On lui dédia des autels en beaucoup d'endroits; & pour tout dire en un mot, il devint le Dieu de ceux dont il n'avoit pu se rendre le maître.

La mort de César jetta la consternation dans la ville de Rome. Calpurnie en ressentit la plus vive douleur. Elle parut inconsolable de la perte de son époux, & par un éloge funébre qu'elle prononça elle-même sur la tribune aux harangues, elle fit connoître qu'elle méritoit d'être la femme d'un aussi grand homme. Elle se retira ensuite dans la maison de Marc-Antoine, à qui elle fit part de ses trésors, & passa le reste de ses jours dans la retraite, la tristesse & le deuit, & dans l'exercice de toutes les vertus qui font l'ornement de son sexe.

Il ne faut pas confondre Calpurnie avec une autre Romaine du même nom, qui aimoit si fort à plaider, & le faisoit avec tant de feu, d'effronterie & d'emportement, qu'on fut obligé de défendre, par un édit, aux femmes de plaider elles-mêmes leurs causes à l'avenir.

## L I V I E,

## Quatrième Femme d'Auguste.

LIVIE Drusille tiroit son origine d'une des plus illustres maisons de Rome. Son pere *Livius Drusus Calidianus*, descen-

Avant de prendre Livie pour épouse, Auguste avoit déjà eu trois femmes. La premiere fut *Servilia*, fille de *Publius Isauricus*, qu'il épousa lorsqu'il se nommoit *Octave*, & qu'il répudia pour se marier avec *Claudia*, fille de *Publius Claudius* & de *Fulvie*, & belle-fille de Marc-Antoine. Un démêle particulier qu'il eut avec Fulvie, fut cause qu'il répudia *Claudia* bientôt après, comme il avoit fait sa premiere femme, et s'unit ensuite à *Scribonie*, fille de *Lucius Scribonius Pison*, de laquelle il se sépara encore, sous prétexte de son humeur jalouse, emportée & chagrine. De cette troisième épouse, il eut la célèbre *Julie*, très connue dans l'histoire par ses dérèglements honteux, son exil, & sa mort malheureuse.

doit

doit de l'ancienne famille Patricienne des Clades, si féconde en grands hommes, & ce n'étoit que par adoption qu'il appartenoit à la maison des Liviens, dont il prit le nom. Ennemi déclaré d'Auguste & de ses associés au triumvirat, il fut un des plus zélés partisans de Brutus & de Cassius, qui comme nous l'avons vu dans l'article précédent, avoient été les meurtriers de César. Après la défaite de ces deux Romains à la bataille de Philippi, il se tua d'un assez grand sang froid, pour ne pas tomber entre les mains des triumvirs.

Livie n'avoit point à se plaindre de la nature. Elle avoit pris soin de la douer de ses plus précieux dons. A l'éclat d'une haute naissance, elle joignoit une beauté accomplie. Son esprit égaloit les charmes extérieurs de sa personne. Il étoit vaste, élevé, délicat ; orné par l'étude des belles-lettres, & capable de tous

tous les détours de la politique la plus rafinée. Son discernement étoit juste ; sa pénétration profonde. Elle étoit polie & prévenante, & s'exprimoit avec une grace toute particulière. Elle avoit beaucoup d'aménité dans le caractere, & un fonds de gaieté & d'enjouement qui faisoit l'honneur & l'ornement des compagnies où elle le trouvoit. A tant de qualités attractives, qui la distinguoient si éminemment, elle joignoit cet air de fierté & de grandeur qui sied si bien aux personnes de son rang, lorsqu'elles savent le tempérer par des manières honnêtes & affables.

Telle étoit la fille de Calidianus lorsqu'Auguste en devint amoureux. Elle avoit été donnée en mariage à Tibére Claude Néron, qui descendoit pareillement de la maison Claudienne ; homme d'un mérite distingué, & qui avoit rendu les plus grands services à

Jules-

Jules-César, pour lesquels cet Empereur avoit voulu l'honorer du Pontificat. Livie en eut un fils qui fut, ainsi que son pere, nommé *Tibére Claude Néron*, & à qui sa mere dans la suite fraya le chemin de l'Empire.

La mort funeste de Jules-César, qui sembloit devoir faire renaître la liberté & la paix dans Rome, ne servit qu'à accroître les maux de la République & ceux du peuple Romain. Marc-Antoine, général des troupes de Jules-César, & Octave-César, connu depuis sous le nom d'Auguste, fils adoptif & neveu de cet Empereur, résolurent de venger sa mort. Ils se liguerent donc ensemble pour cet effet : mais l'amitié ainsi que la bonne intelligence ne peuvent subsister long-temps entre deux ambitieux dont les intérêts se croisent. Marc-Antoine qui avoit obtenu le gouvernement de la Gaule Cisalpine, par l'intercession d'Auguste,

guste, & au préjudice de Décimus Brutus, à qui César l'avoit donné ; au lieu d'en avoir de la reconnaissance, ne chercha qu'à traverser tous les projets d'Auguste. Il fit répandre de faux bruits contre lui ; tâcha de le noircir dans l'esprit du sénat, & de le rendre odieux aux yeux du peuple.

Auguste, quoique fort jeune alors, ne laissa pas de pénétrer les véritables motifs qui faisoient agir Antoine. Il sentit bien qu'il étoit de son intérêt de diminuer le pouvoir de cet ambitieux rival ; c'est pourquoi, il remit à un autre temps la vengeance de l'affassinat de son oncle, & rompit entièrement avec lui. Il fit plus, il engagea Brutus, dont il avoit recherché l'amitié, à rester dans son gouvernement, & à ne le point céder à Antoine. Il lui envoya même des munitions à Modène où il s'étoit retiré, & lui fit parvenir quelque secours d'nom-  
mes

mes & d'argent. Peu de temps après, le sénat s'étant assemblé pour créer de nouveaux Consuls, & pour arrêter s'il étoit possible, les desseins ambitieux de Marc-Antoine, Cicéron, le plus grands des Orateurs Romains, soutenu par l'amitié & le crédit d'Auguste, y prononça les fameuses *Philippiques*<sup>b</sup>, ces chefs-d'œuvre d'énergie, de force & d'éloquence. Il y peignit avec des couleurs si vives le vrai caractère d'Anoine, avec lequel il s'étoit brouillé depuis peu; fit un portrait si frappant de ses défauts & de ses vices; montra par les raisons les plus solides & les plus convaincantes, le danger qu'il y auroit de tolérer l'agran-

<sup>a</sup> Nommées ainsi, par la seule raison qu'elles sont dans le même genre, & composées avec la même force que les harangues de Démosthènes contre *Philippe*, Roi de Macédoine, & auxquelles les Anciens ont donné par excellence, le nom de *Philippiques*.

différemment

dissement de son pouvoir, que le sénat le déclara ennemi de la République.

Marc-Antoine effrayé d'un arrêt aussi foudroyant, prit le parti de sortir de Rome. Mais le sénat n'en resta pas là. Voyant qu'il avoit été rejoindre son armée, il lui ordonna de mettre bas les armes, & sur le refus qu'il en fit, il fut enjoint à Auguste de l'aller combattre. Antoine fut défait, & se vit dans la nécessité de se sauver assez précipitamment, de crainte de tomber entre les mains du vainqueur. Cependant Auguste ne tira pas beaucoup d'avantage de cette victoire. On commença à craindre son agrandissement, comme on avoit appréhendé celui de son rival. On n'ignoroit pas qu'il avoit hérité de toute l'ambition de César, aussi-bien que de son nom & de ses biens, & l'on ne fut pas faché de le mortifier en accordant l'honneur du Triomphe à Brutus, qui l'avoit accompagné

point vu de scène plus horrible. Plus de cent quarante Sénateurs, & de deux mille Chevaliers furent indignement massacrés. Les liens du sang & de la reconnoissance se trouvèrent trop faibles pour arrêter la rage de ces trois Monstres. Lucius César, oncle de Marc-Antoine, fut du nombre des proscrits, aussi-bien que le frere de Lépide & le tuteur d'Auguste. Il est vrai qu'ils ne furent pas mis à mort ; mais ce ne fut pas la faute des triumvirs. Cicéron ne fut pas aussi heureux ; Auguste eut la lâche complaisance de l'abandonner à la vengeance d'Antoine, qui fit exposer la tête de ce grand homme sur la Tribune aux harangues.

Après ces sanguinaires exécutions, qui avoient jetté la consternation & l'épouvante dans tous les esprits, Auguste revint à Rome ; mais avant de s'y rendre, il fit avec Antoine un nouveau partage, auquel Lépide n'eut point de part.

Marc-

Marc-Antoine s'en alla ensuite en Asie, pour contenir les provinces dans l'obéissance, & Auguste resta en Italie. Ainsi séparés, il sembloit qu'ils ne pouvoient se donner l'un à l'autre aucun sujet de mécontentement : mais le desir de dominer qui les animoit tous deux, fut la cause d'une nouvelle rupture. Auguste ne vouloit point de concurrent ; Antoine ne pouvoit souffrir de maître. Leur jalouſie, qui dégénéra bientôt en haine, ralluma encore une fois la guerre entre ces deux rivaux.

Tibére Claude Néron, qui avoit embrassé le parti de Marc-Antoine, partit précipitamment de Rome, où il ne se croyoit point en sûreté, pour l'aller joindre du côté de Sicile. Il emmena avec lui sa femme & son fils. Ce voyage, ou plutôt cette fuite, fut des plus périlleuses ; & l'on pourroit lui comparer celle de l'infortunée Marguerite d'Anjou, Reine

Reine d'Angleterre, dont l'article se trouve dans le second volume de cet ouvrage. — Les troupes d'Auguste, dit un auteur moderne, répandues dans tous les environs de Rome, averties de l'évasion de Tibére, se mirent en campagne, & le cherchèrent avec soin pour le sacrifier à la colere de leur général ; & elles le suivirent de si près, qu'elles ne pouvoient le manquer près de Naples, si la nuit & les précautions que prit Tibére de se détourner des grands chemins, & de ne marcher que dans des sentiers difficiles et inconnus, n'eussent dérobé à la fureur des soldats, lui, sa femme & le petit Tibére leur fils. Ce ne fut pas le seul danger qu'ils eurent à courir dans cette marche précipitée. Après en avoir effuyé d'assez grands sur mer, & avoir erré par la Sicile & l'Achaïe, ils portèrent leur enfant à Lacédémone, qui étoit sous la protection des Claudiens : forcés d'en sortir de nuit, & même avec précipitation,

cipitation, ils traversèrent les bois d'alentour, pleins de crainte & de froyeur; car des flammes qui en sortirent enveloppèrent si subitement cette troupe fugitive, que le feu prit aux cheveux & à la robe de Livie, sans pourtant que ni elle, ni son fils qu'elle portoit en fussent endommagés.

Livie ainsi fugitive & obligée de chercher son salut dans la fuite, ne s'attendoit certainement pas alors, à devoir un jour partager l'Empire de l'univers. Ce fut pourtant ce qui arriva peu de temps après. Elle devint non seulement l'épouse d'Auguste; elle fut son amie, sa confidente & même son conseiller.

Après la mort de Fulvie, femme de Marc-Antoine, qui arriva à Sicyone en Orient, celui-ci fit la paix avec Auguste, & pour cimenter plus fortement cette nouvelle réconciliation, il épousa Octavie,

TOM. I.

C

fœur

sœur d'Auguste & veuve de Marcellus. Ces nôces furent célébrées à Rome avec une très grande magnificence. Cette paix fit cesser les troubles qui avoient désolé depuis quelque temps l'Empire; les calamités passées furent oubliées; ceux qui avoient été obligés de quitter la ville de Rome, y revinrent, & Tibére Néron y ramena avec lui sa famille. Comme la beauté de sa femme étoit alors dans son plus grand éclat, il ne faut pas s'étonner si elle devint bientôt l'objet des vœux & des soins d'Auguste. Elle avoit en outre mille qualités brillantes qui la distinguoient avantageusement des autres dames Romaines. Auguste ne soupira pas long-temps. Quoique grosse pour lors de six mois, il la fit demander à son époux; & il est à présumer que ce fut du consentement de Livie, qui étoit trop ambitieuse pour ne pas préférer la fortune éclatante de son amant à celle de Tibére. Celui-ci n'osa

la

la refuser ; ainsi Auguste qui avoit répudié Scribonie le jour même qu'elle accoucha de Julie, épousa celle de qui il avoit été peu auparavant l'ennemi. Après avoir célébré ses nôces par un festin somptueux, auquel Tibére Néron assista, il emmena Livie chez lui, qui trois mois après donna le jour à un fils nommé *Claude Drufus Néron*, qu'Auguste renvoya sur le champ à Tibére.

Auguste après avoir défait Sextus Pompée, le plus jeune des fils du Grand Pompée, & gagné la fameuse bataille d'Actium sur Marc-Antoine, avec lequel il s'étoit brouillé de nouveau, devint le maître absolu de l'Empire. Ces deux victoires rendirent le calme à la République, qui avoit été déchirée par tant de guerres cruelles & sanglantes. Ce fut alors que commença véritablement le règne d'Auguste. Il revint à Rome chargé de gloire & de lauriers.

Le sénat lui prodigua les honneurs les plus distingués. Il fut crée Consul, Tribun, Censur. On le décora du beau titre de Pere de la Patrie. Livie, comme on peut bien penser, ne fut point oubliée. Le sénat & le peuple lui rendirent les plus grands honneurs. On lui donna les titres les plus pompeux. Elle fut nommée Auguste ; mere de la Patrie. On lui fit même bâtir une ville, à laquelle on donna son nom, & qu'on appella *Liviade*. On lui éleva des temples ; on lui dressa des autels, & l'on poussa la flatterie jusqu'à l'ériger en Divinité.

On ne peut dissimuler qu'Auguste n'ait été extrêmement cruel & barbare pendant son *Triumvirat*, & même dans les premières années de son règne. Mais dès qu'il fut paisible possesseur de l'Empire, ses vices semblèrent être changés en vertus. Il commença à s'appercevoir qu'un Souverain ne gagne les cœurs de ses

ses sujets, qu'autant qu'il est juste, modéré & humain. Il est vrai que Livie ne contribua pas peu à le rendre tel. Elle seule fut adoucir cet esprit inquiet, remuant & artificieux qui l'avoit tant de fois porté à la vengeance. Nous ne devons point oublier ici, le pardon qu'elle obtint pour Cinna, & les nobles & généreux sentiments qu'elle fit naître dans l'ame de son époux à cette occasion ; parce que c'est un des plus beaux traits de la vie d'Auguste, & qu'il ne fait pas moins d'honneur à Livie qu'à cet Empereur.

Cinna, petit-fils du Grand Pompée, ayant formé une conspiration contre la vie d'Auguste, avoit associé à son entreprise plusieurs personnes du premier rang dans Rome ; mais ce Prince fut averti de cette conjuration, assez à temps pour pouvoir en empêcher les funestes effets. Incertain cependant du parti qu'il devoit

C 3 prendre

prendre dans une conjoncture aussi délicate, il ne savoit s'il useroit de sévérité ou s'il pardonneroit à ces conspirateurs. Agité de différentes pensées tumultueuses, il devint la proie des plus vives alarmes. Livie qui connoissoit les craintes de son époux, qui entroit dans tous ses chagrins & qui avoit été témoin de ses agitations, fut rétablir le calme dans son ame, & le porter à la clémence. Elle lui repréSENTA qu'on ne gagne ordinairement rien par la sévérité; que s'il étoit quelquefois avantageux d'avoir le pouvoir de se venger, il étoit toujours beau de ne s'en pas servir. Auguste suivit les conseils de Livie, & non-seulement pardonna aux coupables, mais il eut même la générosité de donner à Cinna le Consulat pour l'année suivante. Cinna de son côté devint l'ami fidèle du Prince, & en mourant il l'institua son seul héritier. Cette clémence d'Auguste acheva de lui gagner tellement tous les cœurs,

ceurs que depuis ce temps il ne se forma plus aucune conspiration contre sa personne.

L'Empereur croyant devoir aux conseils sages & prudents de son épouse, toute la gloire qu'il venoit d'acquérir par sa modération, ne se conduisit désormais que par ses avis. Il avoit une si grande confiance en elle, qu'il lui faisoit part de ses secrets les plus cachés. On dit même, qu'il n'eut jamais d'entretien sérieux avec elle qu'il n'insérât dans son journal.

Après la mort d'Auguste<sup>a</sup>, la flatterie des Sénateurs pour son épouse fut poussée à l'exc-

<sup>a</sup> Auguste mourut à Nole l'an du monde 3985, le quinzième de notre salut, dans la même chambre où Octave son pere étoit mort. On soupçonna Livie d'avoir hâté son trépas en lui donnant des figues empoisonnées ; mais ce fait n'est point

à l'excès. On lui confirma le titre de *mère de la Patrie*; on ordonna qu'au nom de Tibére, on ajouteroit *fils de Julie*; parce que l'Empereur dans son testament l'avoit adoptée dans la famille des Jules & lui avoit ordonné de prendre les noms de *Julia Augusta*. Mais Tibére qui venoit de succéder à l'Empire, n'aprouvant pas l'ambition de sa mère, s'opposa à toutes ces flatteuses propositions du Sénat. On lui rendit néanmoins de très grands honneurs; on alla même jusqu'à lui accorder le privilége d'avoir séance parmi les vestales dans le théâtre.

L<sup>i</sup>vie qui avoit tant fait pour son fils, n'eut pas à se louer de sa reconnoissance. Il lui causa mille désagréments. Depuis

prouvé. Un vieillard, comme le remarque très bien M. Crévier, agé de soixante & seize ans, d'un tempérament naturellement très foible, n'avoit pas besoin de poison pour mourir.

qu'il

qu'il eut quitté Rome pour se retirer dans l'île de Caprées, où il menoit la vie la plus infâme, il ne la vit qu'une seule fois. Il eut même la dureté de ne pas la visiter dans sa dernière maladie. Elle mourut à Rome 780 ans après la fondation de cette ville, agée de quatre-vingt-six ans, & son corps fut porté sans beaucoup de pompe dans le mausolée d'Auguste. Tibére ne voulut pas assister à ses funérailles. Son arrière petit-fils C. César, qui fut depuis l'Empereur Caligula, prononça son oraison funébre sur la Tribune aux harangues. Ce fut presque le seul honneur qu'on rendit à sa mémoire.

On ne peut disconvenir que Livie n'ait eu des défauts ; mais aussi, elle avoit de grandes vertus. L'ambition semble avoir été la passion dominante de cette Impératrice. Elle savoit faire mouvoir les ressorts de la plus fine politique, lorsqu'il s'agissoit de ses intérêts, ou de

ceux de sa famille. Elle étoit altiere, superbe et dissimulée, quand elle croyoit devoir l'être ; mais compatissante & généreuse. Elle fut plus d'une fois l'asyle des Orphelins & le soutien des malheureux. Quand à sa vertu, elle ne souffre aucune atteinte dans l'Histoire. On l'a soupçonnée d'avoir employé les moyens les plus criminels pour se défaire de tous ceux qui mettoient obstacle à l'élévation de son fils ; mais ces conjectures qui se trouvent consignées dans les monuments anciens, sont absolument dénuées de preuves. On demandoit un jour à Livie comment elle avoit pu acquérir un aussi grand ascendant sur l'esprit de son époux.

—“ Mon secret est bien simple,” répondit-elle. “ J'ai toujours veçu sage. J'ai étudié tout ce qui pouvoit lui plaire. Je n'ai jamais témoigné de curiosité indiscrete, ni par rapport à ses affaires, ni par rapport à ses galanteries, que j'ai même affecté d'ignorer.”

JULIE,

## J U L I E,

*Seconde Femme de Tibére.*

JULIE étoit fille de César Auguste & de Scribonie, troisième femme de cet Empereur. Auguste qui avoit une très

*Vipsanie Agrippine* fut la première femme de Tibére. Elle étoit fille de *Vipsanius Agrippa*, Consul Romain, favori & gendre d'Auguste, & de *Cæcilia Attica*, sa premier femme, & petite-fille de *Pomponius Atticus*, Chevalier Romain, & l'un des plus savants hommes de l'ancienne Rome, à qui Cicéron écrivit un grand nombre de lettres. Tibére en eut un fils nommé *Drusus*, qui imita les vices de son pere. Ce Prince l'ayant répudiée pour s'unir à Julie, elle contracta une nouvelle alliance avec *Afinius Gallus*, fils d'*Afinius Pollio*, Consul & Orateur Romain. Il est à remarquer que de tous les enfants d'Agrippa, elle fut la seule qui mourut de mort naturelle. Elle mourut le même jour que son fils rentroit dans Rome triomphant des Germains.

grande tendresse pour elle, prit un soin tout particulier de son éducation. Il n'épargna rien de ce qui pouvoit contribuer à la former à la vertu : mais le penchant invincible qu'elle avoit au libertinage, rendit tous les soins de son pere inutiles. Née avec une complexion tendre, ou plutôt avec un tempérament impétueux & ardent, elle se déshonora par les désordres les plus honteux.

Julie avoit reçu de la nature une beauté peu commune. Son humeur étoit badine & folâtre ; ses manières gracieuses & aimables. Sa conversation qui étoit pleine d'enjouement & de délicatesse, la faisoit rechercher avec empressement. A beaucoup de vivacité dans l'esprit, elle goignoit une connoissance assez étendue des belles-lettres : connoissance qui auroit pu lui faire le plus grand honneur, si sa conduite avoit été moins licencieuse. Son air étoit majestueux ;

jestueux ; mais galant & aisé, & l'on voyoit une certaine négligence étudiée dans ses ajustements, qui ajoutoit à ses graces naturelles, & ne la rendoit que plus charmante.

Telle étoit la fille d'Auguste, lorsque cet Empereur songea à lui donner un époux. Il jeta les yeux sur le jeune Marcellus, fils de Marcus Claudius Marcellus, & d'Octavie sa sœur. Ce jeune Prince, l'amour & les délices du peuple Romain, étoit doué des qualités les plus brillantes. Il descendoit de ce fameux Marcellus, qui fut appellé *l'epée de la République*, & qui eut la gloire de vaincre deux fois Annibal sous les murs de Nole. La noblesse de sa naissance, n'étoit que son moindre mérite. Ses manieres étoient affables & insinuantes ; son air étoit noble & plein de graces, & la douceur de son caractere prévenoit tout le monde en sa faveur. En un mot,

mot, il possédoit toutes les vertus qui font les grands hommes. Avec un mérite aussi éminent, il ne faut pas s'étonner si Auguste le choisit pour être son gendre. Les nôces furent célébrées à Rome avec une magnificence extraordinaire. L'Empereur ne pouvant s'y trouver, chargea de ce soin important son favori Agrippa, qui s'en acquitta d'une façon digne de lui & des personnes illustres qui en faisoient le sujet. Cette alliance répandit la joie & l'alégresse dans tous les esprits. Livie fut la seule qui n'en fut point satisfaite ; mais elle eut assez de politique pour cacher son mécontentement. En effet, cette union n'étoit point favorable aux vastes desseins qu'elle avoit conçus en faveur de son fils. Elle mettoit une trop grande distance entre le trône & Tibére, auquel elle songeoit déjà à frayer une route pour arriver à l'Empire.

Les

Les qualités estimable & solides du Prince Marcellus, ne furent point capables de fixer le cœur inconstant de Julie. Elle fut insensible à un mérite aussi éclatant ; & celui qui méritoit si fort d'être aimé, ne reçut que de foibles marques de sa tendresse. Emportée par sa passion dominante, elle négligea son époux, & s'abandonna au libertinage & à la débauche. Les plus polis & les plus gallants de la ville, s'empresserent à lui plaire. Plusieurs s'en firent aimer, & particulièrement Tibére, pour lequel elle eut les complaisances les plus criminelles.

Peu de temps après, Marcellus qui avoit été revêtu du Pontificat, & de la dignité d'Edile, tomba malade. D'abord sa maladie ne fut point jugée dangereuse. On crut que Musa le tireroit aisément d'affaire. Ce Médecin qui s'étoit acquis une très grande réputation, & qui avoit

eu

eu le bonheur de guérir l'Empereur d'une maladie très grave, ne fut point aussi heureux à l'égard de Marcellus. Les bains froids qui avoient procuré la guérison à Auguste, ne purent arracher ce jeune Prince des bras de la mort. Il mourut à Rome âge seulement de vingt-quatre ans, sans laisser d'enfants. Cette mort remplit la ville de deuil. Auguste qui avoit une véritable tendresse pour Marcellus, fut vivement touché de cette perte ; mais la Princesse Octavie, mere de ce Prince, en fut inconsolable. Elle ne cessa de le pleurer pendant les douze années qu'elle lui survécut.

Julie devenue veuve, & se voyant par là affranchie d'un engagement contracté sans l'aveu de son cœur, donna un libre cours à son penchant pour la galanterie. Elle étoit alors dans la fleur de son âge, & dans le plus vif éclat de sa beauté. Libre de ses actions, elle devint

devint moins circonspecte dans sa conduite ; prêta l'oreille à la flatterie, ce poison séducteur & n'écouta plus que ses inclinations dépravées & licencieuses.

L'Empereur qui ignoroit les dérèglements de sa fille, songea à lui donner un autre époux. Il se détermina en faveur d'Agrippa son favori. Ce vertueux Romain n'étoit pas de condition ; mais il fut faire oublier l'obscurité de sa naissance par ses rares vertus. Courtisan désintéressé, politique, accompli, grand homme de guerre, Auguste lui devoit l'Empire du monde par les victoires qu'il remporta sur Marc-Antoine & sur le jeune Pompée. Jamais choix ne fit plus d'honneur à l'Empereur & ne prouva plus efficacement le mérite distingué de son favori. Agrippa qui avoit épousé en seconde nôce Marcelle, fille de Marcellus & d'Octavie, sœur de César, se vit dans la nécessité de la répudier

répudier avant de pouvoir s'unir à Julie. De ce dernier mariage naquirent trois fils & deux filles<sup>b</sup>.

Il y avoit une trop grande disproportion entre l'âge d'Agrippa & celui de Julie, pour que cette Princesse licen-

*Caius & Lucius Césars*, les deux premiers enfants d'Agrippa, furent adoptés par Auguste, & moururent tous deux fort jeunes. On soupçonna Livie d'avoir hâté leur mort par des voies sourdes; mais c'est ce qui ne parroit pas prouvé dans l'histoire. *Agrippa*, qui étant né après la mort de son pere, fut nommé par cette raison, *Agrippa Postume*. Ce Prince mourut peu de temps après Auguste. *Julie*, qui fut mariée à *Emilius Lépidus*, dont elle eut deux enfants, imita les dérèglements de sa mere. Elle mourut après vingt ans d'exil dans l'île de Trimete, sur la côte de la Pouille, où Auguste l'avoit reléguée à cause de ses débauches. *Agrippine*, célèbre par sa fierté, son ambition & son courage, & sur-tout par sa fidélité & son amour pour *Germanicus*, son époux. De tous les enfants d'Agrippa, ce fut la seule qui soutint dignement la gloire de son pere.

cieuse

cieuse put s'applaudir de ce second hymen. Le favori d'Auguste, malgré tout son mérite, étoit trop vieux pour pouvoir plaire à une femme dont les passions bouillantes & tumultueuses ne connoissoient point de bornes; aussi ne se piqua-t-elle pas d'une grande constance envers ce nouvel époux. Abandonnée au libertinage, & peu ménagère de sa réputation, elle ne tarda guère à donner des preuves de son incontinence. Elle eut plusieurs amants, & elle en eut dans toutes les classes. Sénateurs, Chevaliers, Consulaires, Plebériens, Esclaves; tout

\* Plusieurs écrivains ont assuré qu'Ovide, ce corrupteur des mœurs de la jeunesse, fut exilé pour avoir été l'un des amants de Julie, qu'il désigne selon eux, sous le nom de *Corinne*; mais *Alde Manuce* a très bien réfuté cette opinion. Quoiqu'il en soit, après avoir eu l'estime d'Auguste, il encourut son indignation, & fut relégué à *Tomes*, ville d'Europe sur le Pont-Euxin, vers l'embouchure du Danube, où il mourut l'an 17 de J. C. à 57 ans, après en avoir passé 7 dans son exil.

lui

lui fut égal. Peu délicate dans ses choix, elle le fut encore moins sur les moyens qu'elle employa pour satisfaire à ses goûts dépravés. Lorsqu'une fois le vice à levé le masque, toute contrainte devint gênante & pénible.

Agrippa étant mort, Julie se vit libre pour la seconde fois. Ce grand homme fut regretté de tout l'Empire, & particulièrement d'Auguste, qui devoit ses plus grands succès & une partie de sa haute fortune aux conseils prudents & à la valeur de ce sage courtisan. La fille de l'Empereur se consola aisément de la perte d'un époux, qui n'étant que trop instruit de ses désordres honteux, ne pouvoit avoir pour elle que du mépris. A peine Agrippa fut-il mort, qu'elle se plongea de nouveau dans la débauche. Rien ne put arrêter son malheureux penchant au libertinage. Moins générée & encore plus imprudente, s'il est possible

sible, que du vivant de son mari, elle se laissa aller aux impétueuses saillies d'un tempérament ardent & aux vivacités d'un cœur embrasé par les desirs les plus effrénés. Quoique les déréglements de Julie fussent assez notoires, puisqu'elle prenoit si peu de précautions pour en dérober la connoissance au public, Auguste fut cependant, le dernier à en être instruit. Il ignora long-temps la mauvaise conduite de sa fille. Après avoir balancé pendant quelque temps sur le choix d'un nouveau gendre, il se détermina enfin en faveur du fils de Livie. Tibére n'eut point lieu de s'applaudir de cette préférence, d'autant plus qu'il connoissoit toutes les irrégularités de la vie licencieuse de Julie, & qu'il avoit éprouvé lui-même, du vivant de Marcellus, combien peu elle estimoit la vertu. Il avoit d'ailleurs beaucoup d'affection & de tendresse pour Agrippine son épouse, de laquelle il avoit eu Dru-  
sus;

sus ; mais trop ambitieux pour ne pas préférer son avancement à toute autre considération, il répudia Agrippine & épousa Julie, dont l'alliance pouvoit lui faciliter les moyens de parvenir au trône des Césars.

Ces deux époux vécurent dans une assez bonne intelligence pendant les premiers temps de leur mariage ; on crut même que la fille de l'Empereur oubliant sa conduite passée, & faisant un retour sur elle-même, alloit rentrer dans les sentiers de la vertu. Leur tendresse parut mutuelle ; mais ce bon accord ne fut pas de longue durée. Le vice avoit jetté de trop profondes racines dans le cœur de cette malheureuse Princesse, pour qu'elle put abandonner un genre de vie si conforme à sa façon de penser. Elle avoit d'ailleurs beaucoup de mépris pour Tibére, dont l'humeur sombre & farouche ne s'accordoit point avec la légéreté

légéreté de son caractère. D'un naturel folâtre & enjoué ; entraînée par l'attrait du plaisir, & abandonnée à toutes sortes d'excès, il ne faut pas s'étonner si les nœuds du mariage devinrent pour elle des chaînes pesantes.

Tibére instruit de tous les dérèglements de Julie, prit enfin le parti de se soustraire à la honte dont elle le couvrait ; mais trop politique pour en venir à une rupture ouverte ; n'osant ni répudier, ni même blamer son épouse, de crainte de déplaire à Auguste dont il redoutoit la colère, il couvrit sa retraite du prétexte spécieux de se délasser de ses fatigues. Malgré tout ce que put lui dire l'Empereur pour le retenir auprès de lui ; malgré les prières & les larmes de sa mère Livie, qui ne pouvoit se résoudre à le voir loin d'elle, il fut inébranlable dans sa résolution. Il partit de Rome accablé de tristesse, & se ren-

dit

dit à Ostie, ville à l'embouchure du Tibre, d'où il se retira dans l'Île de Rhodes.

Julie débarrassée d'un époux qu'elle haïffoit, ne mit plus de frein à ses désordres. En proie aux vices les plus infâmes ; livrée à la debauche la plus monstrueuse, elle ne refusa rien à ses passions désordonnées. Telle étoit la corruption de ses mœurs, qu'elle se fairoit même gloire de ses déréglements. L'Empereur en eut enfin connoissance. Il eut d'abord de la peine à croire tout ce que l'on en disoit ; mais bientôt convaincu de toute l'irrégularité de la conduite de sa fille, il se laissa aller à la douleur la plus vive. Dans les premiers mouvements de sa colere, il résolut de faire mourir Julie, pour la punir de tous ses crimes, & de laver ainsi dans son sang le deshonneur qu'elle faisoit rejallir sur sa famille. Il alla même jusqu'à

jusqu'à faire part au sénat de tous les excès de cette malheureuse Princeffe. A ces premières impressions de fon refentiment, succéda le regret. Il sentit renaître dans fon cœur, toute fa tendrefse pour Julie, & fe repentit d'avoir rendu fes désordres publics. Il crut cependant, qu'il étoit de fon honneur de la punir de fes déréglements, du moins par l'exil ; c'eſt pourquoи il la reléguà dans l'ifle de *Pandaterie*<sup>4</sup>, & défendit très expreffément que personne entreprît d'y aller fans fa permission, tant il craignoit qu'elle ne menât le même genre de vie dans fa retraite.

Plusieurs des corrupteurs de Julie reçurent la punition due à leurs crimes : Sempronius Gracchus fut relégué dans

<sup>4</sup> Aujourd'hui l'ifle de *Sainte-Marie*, dans la Méditerranée, qui est autour de l'Italie, le long des côtes de la terre de Labour, entre les ifles d'*Ischia* & de *Ponza*.

une isle de la mer d'Afrique, nommée *Cercine*, où Tibére l'envoya tuer quatorze ans après. Crispinus, Claudius & Scipion furent condamnés au banissement; mais Jules Antoine, le plus illustre & en même temps le plus coupable des Amants de Julie, fut sacrifié au ressentiment de César. Il avoit les plus grandes obligations à l'Empereur. Ce Prince lui avoit non-seulement donné la vie, après la bataille d'Actium, & la mort de Marc-Antoine son pere; mais il lui avoit encore fait épouser une de ses niece, fille d'Octavie sa sœur: l'avoit élevé au sacerdoce, à la Prélature, au Consulat, & l'avoit revêtu de plusieurs gouvernements. Jules Antoine paya de sa vie son ingratitude & son crime.

Tibére apprit, non sans une secrete joie, ce qui se passoit à la cour de l'Empereur, & la maniere dont il avoit puni sa fille; mais trop dissimulé pour faire connoître

connoître ses véritables sentiments, il affecta une fausse compassion & beaucoup de sensibilité pour les malheurs de cette Princesse. Il écrivit même une lettre à Auguste pour le supplier de conserver quelque bonté pour Julie, de pardonner ses écarts en faveur de son âge & de l'attachement qu'il avoit toujours eu pour elle. Cette lettre artificieuse, étoit remplie d'expressions tendres pour une épouse dont les infortunes & la disgrâce ne le touchoient guère intérieurement. Le peuple plus sincere que Tibére, touché des chagrins de Julie, demanda son retour avec les plus vives instances; mais l'Empereur fut inébranlable dans la résolution qu'il avoit prise de ne point rappeller sa fille. On lui avoit même entendu dire, lorsqu'il apprit la mort de Phebé, affranchie de Julie, sa compagne & la confidente de tous ses déréglements, qui pleine de remords pour sa conduite passée, se

pendit de désespoir, qu'il auroit voulu de tout son cœur que Julie eut suivi son exemple. Cependant Auguste ayant été averti qu'on se préparoit à enlever cette Princesse, changea le lieu de son exil, & la fit transporter à *Reggio*<sup>e</sup>, où elle fut traitée avec moins de rigueur, après toutefois qu'il eut fait casser le mariage qui l'unissoit à Tibére.

Après la mort de l'Empereur, l'on crut que les malheurs de Julie alloient finir avec son exil, & que son successeur qui avoit fait voir tant de tendresse pour elle durant la vie de son pere, se hâteroit de la rappeller à Rome, ou qu'il tâcheroit du moins d'adoucir ses peines en lui procurant un sort plus doux. Mais l'on connoissoit peu le cœur de

*Reggio*<sup>e</sup> Ville de l'Italie méridionale, au Royaume de Naples, dans la basse-Calabre, vis-à-vis le phare de Messine, & le *Julium Rhegium* des Anciens.

Tibére

Tibére pour croire qu'il fut susceptible de sentiments nobles & généreux, & qu'il put jamais pardonner à une épouse qui lui avoit causé de si cuisants chagrins par sa mauvaise conduite. Il la fit garder avec plus de précaution ; lui défendit même de sortir de sa maison, & non content de lui ôter le peu d'argent qu'Auguste lui avoit laissé, il eut la dureté de supprimer la pension que César lui faisoit depuis le commencement de son exil. Privée de tout secours, abandonnée de son époux, elle mourut peu de temps après, de faim & d'é misère. Telle fut la triste fin de cette malheureuse Princesse, qui auroit pu en suivant les sentiers de la vertu, devenir les délices & l'ornement de Rome ; mais qui en devint l'opprobre & la honte par les crimes infâmes dont elle se souilla.



## LOLLIE PAULINE,

*Troisième Femme de Caligula.*

CAÏUS étoit fils de *Germanicus* & d'*Agrippine*, fille de *M. Vipsanius Agrippa*, & de *Julie*, fille d'*Auguste*. Il n'a-  
quit

Caligula eut quatre femmes. La premiere fut *Junie Claudio*, ou *Claudille*, fille de *M. Junius Silanus*, d'une des premieres familles de l'ancienne Rome. Elle mourut en couche peu de temps après son mariage. La seconde fut *Cornelie Oreste*, ou comme la nomme *Suétone*, *Livie Orestille*, qu'il répudia au bout de quelques jours. *Lollie Pauline* dont nous donnons l'histoire succéda à *Livie Orestille*. La quatrième & dernière femme de Caligula, fut *Césonie*, ou *Milonia Cesonie*, fille d'*Orphetus*, & de *Vestilia*. Elle n'étoit ni belle ni jeune ; mais son caractere s'accordoit parfaitement avec celui de l'Empereur. Effrontée, hardie & cruelle ; abandonnée au vice & à l'indolence, tempérance,

quit à *Antium*, ou suivant d'autres dans le camp des Romains en Allemagne, où son pere commandoit, & fut surnommé *Caligula*, d'une espece de chaussure qu'il portoit à la maniere des simples soldats. Fils d'un pere vertueux, il dégénéra d'une si horrible maniere, qu'il fit regretter le régne de son prédécesseur. Il passa la plus grande partie de sa jeunesse dans l'isle de Caprées, où *Tibére* s'étoit retiré, & fut le temoin de toutes

tempérance, elle fut fixer le cœur de ce Prince inconstant. Il en eut une fille, nommé *Julie Drufile*, qu'il porta dans les Temples des Déesses, & qu'il mit entre les bras de *Minerve*, pour lui en confier l'éducation & la nourriture. Cette Princesse eut dès sa plus tendre jeunesse tant d'inclination pour la cruauté, qu'elle ne prenoit point de plus grand plaisir qu'à déchirer le visage avec ses ongles, ou à crever les yeux des enfants qui se divertissoient avec elle. Césonie & sa fille furent tuées par *Julius Lopus*, auprès du corps de *Caligula*, qu'on venoit d'assassiner, l'an 41 de J. C. les

les horreurs dans lesquelles cet indigne Empereur se plongeoir.

La premiere femme de Caligula fut Junie Claudiæ, dame très respectable par l'ancienneté de sa noblesse. Elle mourut peu de temps après son mariage, & avant qu'il eut été fait Empereur. Il se consola aisément de la perte d'une épouse qu'il n'aimoit point, & qu'il n'avoit épousée que pour se conformer à la volonté de Tibére. Après sa mort il jeta les yeux sur *Ennia*, comme celle qui pouvoit le mieux seconder ses vastes vues.. Elle étoit femme de *Macron*, Préfet des Gardes Prétoriennes, lequel avoit succédé à la charge & à la faveur de Séjan. Pleine d'ambition & de vanité, elle se laissa éblouir par les espérances flateuses que lui présentoit *Caïus*, qui lui avoit promis de l'épouser dès qu'il seroit parvenu à l'Empire. Oh dit même que *Macron* eut la lâche complai-

sance de se prêter au déshonneur de son épouse, comptant par là affermir sa puissance & son crédit auprès de Caligula; mais sa faveur à la cour de ce Prince ne fut pas de longue durée; car peu de temps après la mort de Tibére, Caïus oubliant les grandes obligations qu'il avoit à Macron & à Ennia, & la haine & l'ingratitude prenant la place de la reconnoissance dans le cœur de cet Empereur barbare, il les obligea l'un & l'autre à se donner la mort.

Caligula naturellement léger & enclin au changement, ne pouvoit pas rester long-temps sans quelque passion. Il en ressentit une très vive pour Livie Orestille, d'une des plus illustres & des plus anciennes familles de Rome. Sa beauté, sa jeunesse & son mérite relevaient beaucoup l'éclat de sa naissance, & l'avoient fait rechercher par Calpurnius Pison, avec qui elle étoit depuis peu fiancée.

Cet

Cet illustre Romain, qui à la splendeur d'une ancienne noblesse, joignoit des richesses immenses, voulut solemniser ses nôces par un superbe festin auquel il invita l'Empereur; mais cette complaisance lui coûta cher. Il est quelquefois dangereux d'avoir chez soi des convives de cette espece. Caligula n'eut pas plutôt vu Orestille, qu'il en evint éperdument amoureux, & résolut de l'enlever à son époux. Après le repas, il emmena dans son palais la jeune mariée, & laissa à Pison les frais & les cérémonies du mariage. Il se dégoûta bientôt de sa nouvelle épouse, & au bout de quelques jours, il la répudia; & deux ans après, sur un simple soupçon qu'elle avoit vu son premier mari, il eut l'injustice de les reléguer dans des îles séparées.

Lollie Pauline qui fait le sujet de cet article, n'eut pas un sort plus heureux qu'Orestille. Sa naissance étoit illustre.

Elle étoit fille de *Marcus Lollius*, Consul Romain, à qui Horace a adressé deux Epitres<sup>b</sup>, & petite-fille de *Marcus Lollius*, qui possédoit parfaitement l'art de se déguiser, & cachoit les plus grands vices sous des apparences trompeuses de modération & de vertu. Il fut fort estimé de l'Empereur Auguste, qui lui donna différents gouvernements, & plusieurs grands emplois, & qui pour marquer enfin à quel point il le considéroit, le nomma Gouverneur de son petit-fils *Caius-César*, lorsqu'il l'envoya en Orient pour mettre ordre aux affaires de l'Empire. *Lollius* s'acquitta très mal de ce glorieux emploi. Il ne chercha qu'à entretenir la discorde entre Tibére &

<sup>b</sup> La deuxième & la dix-huitième du premier livre. Horace a aussi adressé une Ode flatueuse au pere de *Lollius*, où après avoir fait l'éloge de la poësie, il célèbre ses vertus, & sur-tout son grand désintéressement. C'est la neuvième du uatrième livre.

*Caius-*

Caïus-César, & démentit les vertus par lesquelles il s'étoit fait estimer jusqu'à lors, & sur-tout ce désintéressement si rare dont il avoit fait profession. Il accumula par ses extortions & ses rapines une fortune prodigieuse. Caïus ayant appris qu'il servoit d'Espion au Roi des Parthes, pour éloigner la conclusion de la paix, l'accusa auprès de Tibére, & cet indigne Gouverneur, se voyant perdu de réputation, & ne pouvant donner des couleurs à son crime, s'empoisonna pour ne pas survivre à son deshonneur, laissant des richesses immenses à Marcus Lollius, son fils, qui fut Consul.

Lollie avoit reçu les plus grands avantages de la nature. A une noblesse des plus illustres, elle joignoit une beauté extraordinaire. Sa réputation généralement reconnue relevoit encore l'éclat de sa naissance & de ses charmes. Quoiqu'elle fut faire un bon usage des richesses prodigi-

prodigieuses que lui avoit laissées Lollius son père, & qui étoient les fruits honteux des odieuses concussions de son aïeul, elle étoit pourtant si magnifique dans ses habits & dans ses parures, qu'elle portoit quelquefois sur elle pour un million, ou suivant d'autres pour plus de deux millions de perles & de pierre-ries. Elle étoit mariée à Mémmius Régulus, Gouverneur de Macédoine & d'Acaïe, lorsque Caligula en devint amoureux par un caprice assez singulier. Ayant un jour entendu dire que la grand'mere de Lollie avoit été une femme d'une grande beauté, c'en fut assez pour qu'il lui prit envie de voir la petite-fille de celle qu'on dissoit avoir été si belle. Il enyoya ordre à Memmius, qui commandoit alors une armée, de venir incontinent à Rome, & d'ame-ner avec lui son épouse. Elle n'eut pas plutôt paru à la cour, que Caïus en devint éperdûment amoureux, & obli-  
geant

geant Memmius à la lui céder, & même à lui tenir lieu de pere & à lui donner une dot par un contrat en forme, il l'épousa soleinncellement, à peu près comme Auguste avoit épousé Livie.

Elevée au plus haut rang, comblée de faveurs, il est à présumer que Lollie ne vit point d'un œil indifférent le changement de sa fortune, qui ne pouvoit que flatter sa vanité & son ambition. Cependant elle n'eut pas lieu de s'applaudir de son triomphe ; il ne fut que de courte durée. Caligula aussi changeant dans ses goûts, que prompt à s'enflammer, se dégoûta bientôt de ce nouveau mariage, & répudia la fille de Lollius sous un prétexte frivole, qui prouvoit bien la légéreté de son caractere, & le peu de fond qu'on devoit faire sur son amour.

Pauline qui devoit toute son élévation à ses charmes, se vit par l'inconstance  
de

de Caïus, réduite à son ancienne condition, & éprouva combien il est difficile de fixer la fortune. Caligula eut cependant la générosité de lui laisser ses grands biens, dont la possession la dédommagera en quelque façon de l'espece de disgrâce qu'elle venoit d'essuyer. Elle montra beaucoup de fermeté & de résolution dans une conjoncture aussi délicate, & se conduisit avec tant de sagesse & de prudence, qu'elle ne donna aucune atteinte à sa réputation. Ce n'est pas qu'elle négligeât entièrement les plaisirs & les amusements. Elle ne s'en permis pourtant jamais qui pussent jettter le moindre soupçon sur ses mœurs. Telle fut la conduite de Lollie pendant tout le reste du règne de Caligula, & sous le commencement de celui de Claude, son successeur; mais après la mort de l'infâme Messaline, lorsque cet Empereur s'ennuyant de n'être plus commandé par une femme, voulut se remarier, elle

se

se mit sur les rangs, afin de recouvrer un trône qu'il paroit qu'elle regrettoit. Parmi le grand nombre de rivales qui lui disputoient l'honneur de la souveraineté, il y en avoit deux dont le pouvoir étoit très considérable: Elie Pétine, de la famille des Tubérons que Claude avoit répudiée pour faire place à Messaline, & la célèbre Agrippine, fille de Germanicus, & niece de cet Empereur. Ces trois illustres Romaines mirent tout en usage pour gagner le cœur de César. Elles appuyerent leurs prétentions de leurs charmes; déployerent leurs attraits & mirent en œuvre tout ce qu'elles avoient de mérite. Chacune avoit mis dans ses intérêts un des trois Affranchis qui gouvernoient l'Empereur. Narcisse favorisoit Elie Pétine; Caliste se déclara pour Lollie, & Pallas entreprît de féconder les desseins d'Agrippine. Claude Prince stupide & irrésolu, fut long-temps sans savoir laquelle de ces trois concurrentes

rentes il devoit préférer. Il écouta les raisons de ses favoris, ou plutôt de ses maîtres ; mais se laissant éblouir par l'adresse & les insinuations artificieuses de Pallas, il se détermina enfin en faveur d'Agrippine, & l'épousa.

Ce mariage nonseulement détruisit les espérances de Pauline ; fit évanouir toutes ses prétentions, & dissipa les projets ambitieux qu'elle avoit formés ; mais il fut la cause de sa ruine. La fille de Germanicus s'étant apperçue que Claude avoit témoigné du goût pour Lollie, résolut de la perdre. Elle eut cependant la précaution d'attendre que son pouvoir fut entièrement affermi, avant de faire éclater son ressentiment. Elle ne pouvoit pardonner à sa rivale, sa beauté, son mérite & ses richesses, & sur tout la hardiesse qu'elle avoit eue de prétendre à la main de Claude ; c'est pourquoi, dès qu'elle crut sa puissance suffisam-

suffisamment établie, elle déploya sa vengeance & sa jalouſie, & laissa agir sa colere. Comme Lollie n'avoit jamais donné prise à ses ennemis tant sa conduite avoit été réguliere, elle lui fuscita un délateur qui la dénonça à Claude pour le crime de superstition. On l'accusa d'avoir consulté des Chaldéens, des Magiciens, & l'oracle d'Apollon clarien, sur le mariage de l'Empereur. Ces accusations étoient graves ; mais elles étoient dénuées de preuves, & il auroit été facile à Lollie d'en démontrer la fausseté, si on lui eut permis de se justifier. Agrippine n'eut garde de consentir qu'on lui rendit cette justice : elle étoit trop intéressée à voiler les veritables motifs qui la faisoient agir.

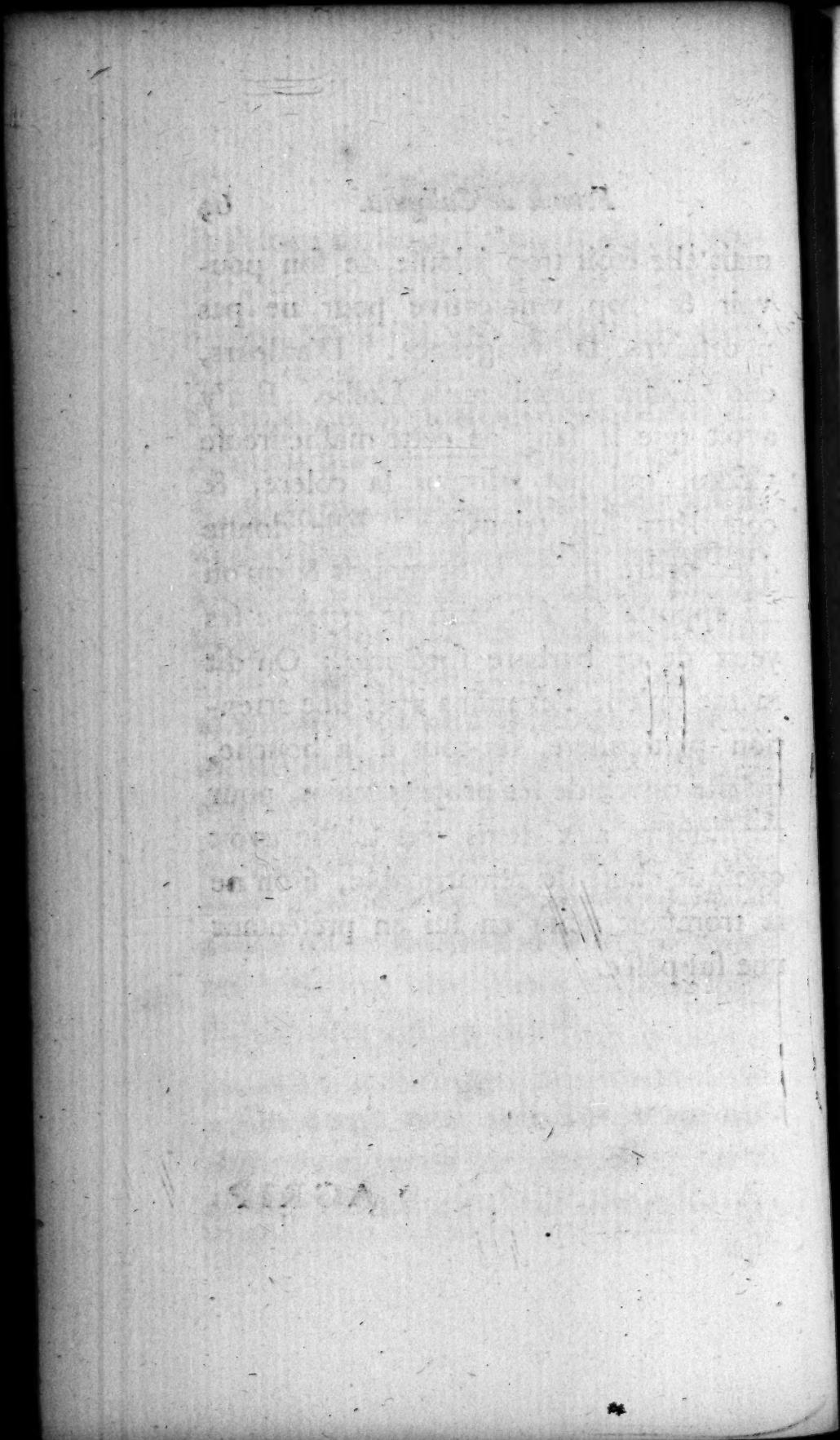
L'Empereur ne fut pas plutôt instruit de cette dénonciation, qu'il alla en faire part au sénat. Il parla d'abord de Lollie avec tous les ménagements possibles ;  
fit

fit l'éloge de sa naissance, & de son mérite ; dit qu'elle étoit fille de la sœur de Lucius Volfius ; qu'elle avoit eu pour grand-oncle paternel Cotta Messalinus ; s'étendit sur son mariage avec Memmius Régulus qui étoit illustre par ses emplois, & après un discours assez embrouillé, dans lequel il avoit commencé par louer Pauline, il finit par la dénoucer comme une personne qui cherchoit à troubler l'Etat. Il ajouta qu'il falloit lui ôter tout moyen de rien entreprendre contre la République ; que pour cet effet, il étoit nécessaire de confisquer ses biens, & de la banir d'Italie. Le sénat fut assez lâche pour se prêter aux vues de Claude. Lollie fut exilée par son ordre, & on ne lui laissa que cent trente mille écus de ses richesses immenses.

On auroit cru après l'avantage qu'Agrippine venoit de reimporter sur sa rivale, qu'elle en seroit demeurée la ;  
mais

mais elle étoit trop jalouse de son pouvoir & trop vindicative pour ne pas poursuivre sa vengeance. D'ailleurs, elle haïffoit mortellement Lollie. Il n'y avoit que le sang de cette malheureuse victime qui put assouvir sa colere, & compléter son triomphe. Elle donna donc ordre qu'on la fit mourir & qu'on lui apporta sa tête, afin de repaître ses yeux de ce barbare spectacle. On dit même qu'elle l'examina avec une attention particulière, sur-tout à la bouche, qu'elle ouvrit de ses propres mains, pour reconnoître aux dents, où Lollie avoit quelque chose de remarquable, si on ne la trompoit point en lui en présentant une supposée.

**AGRIP**



## A G R I P P I N E,

Sixième *Femme de Claude*.

**D**E toutes les Impératrices Romaines, Agrippine est une de celles qui ont fait le plus de bruit dans l'histoire. Elle étoit

Les auteurs ne sont point d'accord sur le nombre de femmes qu'eut l'Empereur Claude. L'opinion la plus probable est qu'il en eut six. La première fut *Emilia Lepida*, petite nièce d'Auguste, & fille de cette *Julie*, qui fut mariée à *L. Emilius Paulus*, fils du Censeur. Claude étoit fort jeune lorsqu'il l'épousa, et il la répudia quelque temps après parce qu'Emilius son beau-pere avoit conspiré contre Auguste. La seconde fut *Livie Medulline*, surnommée *Camille*, de la famille de *M. Furius Camillus*, l'un des plus grands Capitaines de l'ancienne Rome, qui triompha quatre fois, fut cinq fois Dictateur, six fois Tribun militaire, & une fois Censeur. Elle mourut le jour même qui étoit destiné à ses noces. Après

étoit fille de C. Germanicus, l'amour & les délices du peuple Romain, & d'Agrippine, petite-fille d'Auguste. Elle naquit dans une ville des Ubiens, connue

La mort il épousa *Plautie Urgulanille*, fille de *Plautius Urgulanius*, de laquelle il eut deux enfants, un fils nommé *Drusus*, qui mourut à l'âge de quatorze ans, pour avoir voulu recevoir dans sa bouche une poire qu'il avoit jettée en l'air, mais qui lui entra si avant dans le gosier, qu'il fut impossible de l'en tirer; & une fille appellée *Claudie*, qui fut par son ordre exposée toute nue devant la porte de sa mère, parce qu'il la croyoit, avec quelque fondement, fille de *Boëter*, son affranchi; c'eût pourquoi il répudia *Plautie* pour s'unir à *Elie Petine*, de la famille des *Tubérons*, qu'il répudia de même au bout de quelque temps, pour des raisons assez légères. De cette dernière épouse, il eut *Antonie*, qui fut mariée en premières noces à *Cneius Pompée*, ensuite à *Faustus Sylla*, tous deux d'une naissance illustre. La cinquième femme de Claude fut *Valerie Messaline*, fille de *Valerius Messala Barbatus*, son cousin germain, & de *Lepida*. Il n'étoit que simple particulier lorsqu'il l'épousa. Il en eut une fille appellée

nue depuis sous le nom de *Colonia Agripina*, aujourd'hui Cologne, ville capitale de la haute Allemagne, où son pere commandoit alors une armée. Tout fut grand en elle, sa naissance, sa beauté, ses bonnes qualités, ainsi que ses défauts & ses vices. Aux graces extérieures de la figure & du corps, elle joignoit un

appelée *Octavie*, qu'il donna en mariage à Néron, quoiqu'elle eut été promise à *L. Junius Silanus*, & un fils qu'on nomma *Britannicus*, qui naquit le vingtième jour de son Empire. Messaline fut un monstre de débauches & d'intempérance. Plus infâme dans sa conduite que Julie, fille d'Auguste, elle s'abandonna aux excès les plus honteux & les plus criminels. Aux crimes les plus atroces, elle joignoit une cruauté impitoyable & une avarice démesurée. Elle poussa l'impudence jusqu'à se marier publiquement, du vivant même de Claude, avec *C. Silanus*, Sénateur Romain, & l'on croit que ce stupide Empereur lui auroit pardonné, si Narcisse, son Ministre & son affranchi, n'eut envoyé aux jardins de Lucullus, où Messaline s'étoit retirée, des soldats qui la massacrèrent l'an 48 de J. C.

esprit cultivé, capable de concevoir & d'approfondir les choses les plus difficiles; un discernement solide & profond. Si nous en croyons Vossius, elle composa des mémoires très curieux sur ses propres avantures, qui furent d'un grand secours à l'Historien Tacite pour écrire ses Annales. Ses manières étoient nobles & engageantes; son air étoit grand, sa démarche majestueuse. Les charmes de sa personne ne le cédoient à aucune autre Dame de Rome. Cependant toutes ces belles qualités, furent obscurcies par une avarice insatiable, & une jaloufie démesurée, qui la portèrent aux plus grands excès. Aussi fiere & aussi ambitieuse que sa mere, elle n'hérita ni de ses vertus, ni de sa chasteté. L'envie de régner fut sa passion dominante.

Après la mort de Germanicus son pere, que Tibére fit empoisonner à Antioche par Pison, Gouverneur de Syrie, cet

cet Empereur affectant une fausse douleur pour la perte de ce jeune Prince, voulut se charger de la fortune de ses enfants, & prit auprès de lui Caïus Caligula, & sa sœur Agrippine. Dès que cette dernière fut en âge d'être mariée, il songea à lui donner un époux, & fit choix de Domitius Enobarbus, Consul Romain, qui n'avoit que l'ancienneté de sa noblesse pour tout mérite. Jamais homme ne fut plus fourbe, plus perfide & plus cruel que lui. Abandonné à toutes sortes de vices, il se souilla plus d'une fois, de meurtres & d'adulteres. On ne devoit attendre rien de bon d'un tel mariage. Néron qui devint dans la suite le fléau de l'Empire, fut le fruit de cette union.

Je ne m'arrêterai pas à décrire la jeunesse d'Agrippine, ni à rapporter tout ce que les Historiens disent d'elle & de son frere Caligula, avec lequel elle recut

dans une familiarité infâme, ainsi qu'avec Lepidus son cousin germain & son beau-frère, qui paya de sa vie, ses crimes & son ambition. Je dirai seulement que Caius s'étant dégouté d'elle & de ses sœurs, dont la conduite n'avoit pas été moins criminelle, leur reprocha vivement la dissolution de leurs mœurs, quoiqu'il auroit dû être le dernier à le faire, puisqu'il avoit participé à leurs dérèglements, & en avoit été en quelque façon la première cause, & les reléguâ dans l'isle de Pontia, aujourd'hui *Ponza*, proche la campagne de Rome. Agrippine resta dans son exil jusqu'à la mort de Caligula, que Claude son oncle la rappella aussi-bien que ses sœurs, & lui rendit tout le bien que Domitius lui avoit laissé, & dont Caligula s'étoit emparé. De retour à la cour, elle employa toutes sortes de moyens pour avancer sa fortune. Elle conçut le dessein criminel d'inspirer de l'amour à l'Empe-

l'Empereur, & mit tout en usage pour y parvenir ; mais craignant de ne pouvoir elle seule remplir le but de ses vastes projets, elle chercha un époux qui voulut seconder ses vues ambitieuses au cas que Claude vint à mourir, & jetta les yeux sur Galba, Romain illustre par sa naissance, ses emplois & le grand crédit qu'il avoit à la cour. Galba n'ayant répondu qu'avec froideur aux empressements d'Agrippine, elle tourna ses vues du côté de Crispus Passienus. Cet habile Orateur, dont le mérite éclatant fut honoré de deux Consulats & d'une statue dans la Basilique Julienne, étoit déjà âgé lorsqu'elle songea à en faire son époux. Sa noblesse n'étoit pas, il est vrai, aussi illustre que celle de Galba, ni son pouvoir aussi considérable ; mais en récompense, il possédoit des richesses immenses, qui furent d'un grand secours à Agrippine, c'est pourquoi elle l'épousa,

& dès qu'elle se fut assurée de sa succession, elle eut le secret de s'en défaire.

Après la mort de l'infâme Messaline, qui subit la peine due à ses crimes, les trois Ministres de l'Empereur, Pallas, Calliste & Narcisse, songèrent à lui donner une nouvelle épouse. Chacun d'eux vouloit avoir la gloire de lui en présenter une de sa main. Narcisse proposa Elie Petine, laquelle avoit déjà été mariée au Prince, qui l'avoit répudiée pour d'assez faibles raisons ; Calliste qui protégeoit Lollie Pauline, parla en sa faveur. Il fit l'éloge de sa naissance, de sa beauté & sur-tout de sa vertu, & tâcha d'engager Claude à lui donner la préférence ; mais Pallas qui s'étoit déclaré pour Agrippine, aux intérêts de laquelle le crime l'avoit lié, l'emporta sur ses Collègues auprès de l'Empereur. Il fit sonner haut la noblesse de son extraction ; vanta les charmes de sa personne ; ex-agéra

agéra son mérite, & Agrippine elle-même eut l'adresse de fortifier ces raisons par des manières si affectueuses quoique peu innocentes, que Claude se détermina pour elle par un mauvais discernement dont il ne fut pas long-temps sans se repentir.

Agrippine devenue l'épouse de l'Empereur, ne songea qu'à agrandir son pouvoir, & à exécuter son principal dessein, qui étoit de placer sur le trône son fils Néron. Ce fut alors qu'elle déploya toute son ambition; qu'elle tint dans une dépendance dure et servile, tous ceux qui n'étoient considérables ni par leurs crédit ni par leurs emplois, & qu'elle persécuta ceux dont elle croyoit avoir quelque choses à craindre, & qu'elle ne pouvoit point faire entrer dans ses intérêts. Maîtresse absolue de Claude, qui devint son esclave comme il avoit été celui de Messaline, elle régna en

Souveraine. Tout se faisoit par ses ordres. Elle accordoit des graces, distribuoit des récompenses & disposoit des Emplois de l'état, sans avoir aucun égard, ni à la naissance, ni au mérite, mais seulement à l'attachement qu'on avoit pour sa personne. Elle fit entrer dans le Sénat des gens sans honneur & sans savoir, tandis que ceux qui s'étoient rendus recommandables par leurs connaissances & leurs vertus en étoient indignement exclus. De vils affranchis furent préférés à des personnes d'une naissance illustre, dont le mérite étoit reconnus de tout le monde, & furent élevés aux plus belles Charges de l'Empire. Le Sénat autrefois si respectables, n'étoit plus composé que de gens d'une inclination servile, qui se soumettoient lâchement aux volontés de l'Impératrice, & rendoient de honteux décrets pour satisfaire son ambition ou sa vengeance. Lollie Pauline fut la première victime qui

qui en ressentit les effets : elle paya de sa vie, le malheur qu'elle eut d'entrer en concurrence avec elle, comme nous l'avons dit à l'article précédent. Calpurnie, Dame illustre par sa naissance, subit un sort semblable, parce que Claude fit un jour par hazard, l'éloge de sa beauté. Son avarice infatiable lui fit commettre beaucoup d'injustices & de cruautés. C'étoit un crime à ses yeux que d'être riche. Elle se saisit des biens de plusieurs particuliers, & en fit périr plusieurs autres qui n'avoient pas voulu abandonner leurs possessions à sa cupidité. Elle fit accuser Statilius Taurus de malversations & de magie, afin de s'emparer des jardins que ce Romain possédoit, & qui passoient avec raison pour les plus beaux de Rome. Taurus craignant les suites qu'une si noire trahison pouvoit entraîner après elle, s'ôta la vie de désespoir.

Ce fut vers ce temps là, qu'Agrippine forma le dessein de faire adopter son fils Domitius par Claude, quoique cet Empereur eut son fils Britanicus, Prince qui promettoit beaucoup par les vertus éclatantes qu'il faisoit paroître dans un âge peu avancé. Pallas fit usage de son crédit auprès de Claude, pour le porter à cette injustice, & il n'eut pas de peine à y réussir. Domitius fut adopté par ce Prince : on lui donna le nom de Néron. Sa mere lui fit prendre la robe virile avant le temps. Elle obtint pour lui, le privilege de demander le Consulat dans la vingtième année de son âge, & le droit d'exercer hors de la ville, la puissance Proconsulaire. Il fut nommé Prince de la jeunesse, honneur qui appartenloit à Britanicus, comme héritier légitime du trône de l'Empire, mais que Claude accorda à Néron à la sollicitation de son épouse, à qui il n'avoit pas la force de rien refuser. Lorsque la cérémonie

monie des jeux du Cirque se fit, ce dernier y vint magnifiquement paré d'une robe triomphale, tissue de pourpre & d'or, tandis que le fils de l'Empereur y parut simplement vêtu de sa prétexte<sup>b</sup>. Agrippine ne fut point oubliée dans les honneurs qu'on rendit à Néron; on se répandit en louanges à son égard; on l'honora du beau titre d'Auguste. Cependant elle ne fut pas entièrement satisfaite de tous les honneurs qu'on lui rendit; ils ne firent qu'accroître son ambition & son orgueil. Elle ne chercha qu'à augmenter son pouvoir, qui n'étoit déjà que trop considérable. Elle se plaisoit à en donner une haute idée au peuple. On la voyoit monter au Capitole

<sup>b</sup> La prétexte étoit une robe bordée de pourpre, destinée aux enfants des Sénateurs. Les filles la portoient jusqu'à ce qu'elles fussent mariées, & les garçons jusqu'à l'âge d'environ dix-sept ans, qu'ils prenoient la robe virile, qu'on nommoit aussi la robe puérile.

sur un char superbe : privilege jusques-là, réservé pour les Prêtres & pour les choses sacrées. - Elle alloit aux temples, aux promenades, aux assemblées publiques, dans une voiture brillante, vêtue d'une robe de drap d'or, couverte de diamants & d'autres pierres précieuses. Elle envoya une Colonie dans la ville des Ubiens, à laquelle elle donna son nom ; & elle se montra un jour sur un lieu élevé, assise entrer les Etendarts & les Aigles Romaines, où elle reçut les hommages & les soumissions de Caractacus, Roi des Silures & Général des troupes de la Grande Bretagne, qui lui vint faire des remerciements pour sa liberté, avec sa femme, ses filles & ses frères.

Agrippine avoit acquis un tel ascendant sur l'esprit de son foible époux ; son pouvoir s'étoit tellement accru, que tout l'Empire retentit bientôt du bruit de

de son autorité. Tous les peuples s'empressoient à l'envi, à lui rendre les hommages les plus flatteurs. Toutes les personnes considérables, tant de Rome que des provinces lui faisoient la cour. On lui envoyoit les présents les plus magnifiques & les plus rares, pour s'assurer de sa protection. Claude, Prince sans discernement, ne connoissoit point de quoi étoit capable Agrippine, & se soumettoit aveuglément à toutes les volontés de cette Princesse artificieuse, sans faire attention qu'il agissoit contre ses propres intérêts. La stérilité ayant causé une famine dans Rome, elle repréSENTA le mal beacoup plus grand qu'il n'étoit en effet, & afin d'intimider l'Empereur, qui étoit pour lors malade, elle avoit exerciter par ses Emissaires une espece de sédition. Claude effrayé par les cris du peuple qui s'étoit attroupé, se hata de rendre un Edit que son épouse eut soin de dicter, par lequel il déclara, que sa santé

santé ne lui permettant pas de pourvoir aux besoins du public, il s'étoit déchargé de ce soin sur le fils d'Agrippine. Néron n'eut pas de peine, comme on peut croire, à trouver du bled. Il en fit distribuer une grande quantité au peuple, & s'en alla ensuite au capitole, accompagné des principaux Sénateurs, pour faire des vœux pour la guérison de l'Empereur ; la chose du monde qu'il souhaitoit le moins. C'est ainsi qu'Agrippine faisoissoit adroitemment toutes les occasions où elle pouvoit faire paroître son fils, afin de le rendre agréable aux Légions & de lui concilier l'amour du peuple.

L'ambition, cette passion dévorante, s'étoit tellement emparée d'Agrippine, qu'elle éteignit dans son cœur tout sentiment de justice & d'honneur. Narcisse qui connoissoit à fond, l'esprit intrigant & dissimulé de cette Princesse, avoit comme

comme secrétaire de l'Empereur, très souvent occasion de lui parler d'elle. Il étoit instruit de toutes ses menées, et en avoit plus d'une fois dévoilé les ressorts à son maître, c'est pourquoi elle le haïssoit mortellement. Trop en crédit auprès du Prince pour pouvoir l'attaquer ouvertement, elle chercha en secret les moyens de le perdre. Elle fit ce qu'elle put pour le rendre odieux à Claude, & pour y mieux réussir, elle embrassoit avec avidité toutes les occasions qui pouvoient rendre ses démarches suspectes, & le mettre mal dans l'esprit de l'Empereur. Narcisse toujours en garde contre ses artifices, avoit pénétré ses mauvais desseins & en avoit instruit son maître. Il repréSENTA Agrippine comme une femme rengée d'orgueil & d'ambition, qui sacrifioit tout à son intérêt particulier & à celui de sa famille ; qui ayant déjà bouleversé tout l'état, ne cherchoit qu'à éléver son fils sur le trône Impérial.

**Claude**

Claude quoique stupide & indolent, n'avoit pas laissé de faire ces réflexions. Il savoit d'ailleurs, qu'Agrippine ne me-noit pas une vie forte chaste; il connois-foit une partie de ses galanteries & s'étoit apperçu des projets ambitieux qu'elle avoit formés. Un jour même qu'il avoit plus bu qu'à l'ordinaire, il dit impru-demment, qu'il souffroit pendant un temps les dérèglements de ses femmes, mais qu'il savoit bien ensuite s'en venger. Ces paroles, qu'on eut soin de rapporter à l'Impératrice, jettèrent le trouble dans son ame. Elle se rappella ce qui étoit arrivé à Messaline, & craignant de subir un pareil sort, elle prit la résolution de sacrifier son époux à sa sûreté person-nelle. Ce fut à Sinuesse, ville du Latium, où Claude avoit été passer quelque temps pour prendre les eaux, qu'Agrip-pine exécuta cet abominable projet. Elle se servit du ministere d'une nommée

Locusta,

Locusta\*, à qui elle ordonna de composer un poison fort actif, & si nous en devons croire le témoignage de Pline, elle le mêla elle-même dans un ragoût de champignons, que Claude aimoit beaucoup ; mais comme il n'opéroit que lentement, & que la nature l'aidoit à s'en débarrasser, Xénophon, Médecin de l'Empereur, homme sans honneur & entièrement dévoué aux volontés d'Agrippine, feignant de vouloir exciter un vomissement, lui fit glisser agroîtement dans la bouche, une plume trempée

\* Locusta étoit la Voisin de son frécle. Comme cette fameuse empoisonneuse elle vendoit ses poisons à tous ceux qui en avoient besoin. Elle causa les plus grands maux dans Rome, pour lesquels elle fut mise en prison. Néron après l'avoir rappelée des Gaules, craignoit si fort de la perdre, qu'il la faisoit garder à vue. Il lui donna même de grands biens & lui permit d'avoir des Disciples. Ce fut par son ministere que périt le Prince Britannicus. L'Empereur Galba la fit mourir.

dans

dans un poison si violent, que quelques moments après il expira.

Après la mort de Claude, qu'Agrippine prit soin de tenir cachée pendant quelque temps, Néron fut proclamé Empereur par l'armée, & cette élection précipitée fut bientôt confirmée par le Sénat. L'Impératrice se voyant au comble de ses vœux, ne songea plus qu'à exercer sa vengeance contre tous ceux qui avoient traversé ses vues, ou dont elle croyoit avoir quelque chose à craindre. Parmi les victimes qu'elle immola à sa haine, Narcisse ne fut point oublié. Il fut arrêté & mis en prison, où il languit quelque temps dans la plus affreuse misère, ce qui le porta à se donner la mort. Burrhus & Sénéque, les deux Gouverneurs de Néron, qui n'approuvoient pas toujours la conduite d'Agrippine, s'opposèrent à la fin à ses violents desseins

desseins & arretèrent le cours de ses cruautés.

Agrippine s'étoit flattée qu'après la mort de Claude, elle pourroit gouverner l'Empire & avoir la conduite de toutes les affaires, de concert avec son Ministre Pallas, en qui elle avoit une confiance sans bornes; mais elle fut déçue dans son attente. Il est vrai que Néron, dans les commencements de son règne, conserva beaucoup de respect pour sa mère: elle régnoit sous son nom. Mais lorsqu'elle entreprit de le contrarier & de vouloir gêner ses goûts, il lui fit voir qu'il étoit le maître. D'ailleurs Burrhus & Sénéque étoient trop jaloux de leur autorité pour souffrir que leur élève se gouvernât par d'autres lumières que les leurs; ils regardoient comme un attentat sur leurs droits, toutes les leçons que les autres lui donnoient; & c'est pour cela qu'ils cherchèrent à ruiner Pallar  
dans

dans l'esprit du Prince et qu'ils résolurent d'abaïsſer l'orgueil d'Agrippine. Pour en venir plus aisement à bout, ils tolérèrent la passion de Néron pour Acté qui avoit été esclave, espérant que la fa- veur de cette affranchie affoibliroit le crédit de l'Impératrice. Agrippine vit avec indignation, la conduite de son fils; elle lui fit les plus violents reproches; mais tous ses emportements ne servirent qu'à aigrir encore davantage l'esprit de ce Prince, qui lassé enfin des importunes réprimandes de sa mère, perdit le respect qu'il lui devoit. Il chercha tous les moyens de la mortifier & ôta à Pallas l'In- tendance de ses Finances. Agrippine sentit vivement le coup que son fils ve- noit de lui porter. La disgrâce de son favori ne lui présageoit que de nouveaux malheurs. En effet, Néron s'étant peu à peu dégoûté d'Acté, ressentit une très forte passion pour Sabine Poppée, femme d'Othon; il résolut même de l'épouser

&amp;

& de répudier Octavie, pour laquel il n'avoit jamais eu que de l'indifférence ; mais indigné de l'obstacle que sa mere apportoit à ses desirs, il prit enfin la résolution de faire mourir celle qui lui avoit donné, & la vie & l'Empire.

Il y avoit long-temps qu'il méditoit l'exécution de ce noir projet ; il avoit même tenté plusieurs fois de se défaire de sa mere par le poison, particulièrement dans un repas magnifique qu'Othon donna tout exprès à l'Impératrice & auquel Néron assista : mais toutes ces tentatives furent sans succès, parce qu'Agripine qui ne se fioit pas trop à son fils, étoit toujours en garde contre ses embûches & étoit munie de contrepoissons, qu'elle prenoit toutes les fois qu'elle croyoit avoir quelque chose à craindre, ce qui le détermina à la faire périr de quelque autre maniere. Il fut d'abord question d'un plancher construit de façon qu'il

qu'il devoit tomber sur elle dans la nuit & l'écraser; mais l'Impératrice ayant été instruite de ce dessein, Anicet Chef d'escadre, homme aussi corrompu que son maître & qui haïssoit mortellement Agrippine, proposa à Néron de faire faire une galere dont la chambre de pouppe s'écrouleroit tout à coup, dans le moment que le fond s'ouvrroit; de maniere que l'Impératrice feroit infailliblement ou écrasée ou noyée, sans qu'on put jamais croire qu'il fut l'auteur d'un accident aussi facheux. Néron approuva l'expédition de son affranchi & il fut résolut qu'on travailleroit immédiatement à la construction de cette galere. Cependant il dissimula avec Agrippine; il chercha par des careffes feintes & une complaisance sans réserve à lui faire oublier sa conduite passée. L'Impératrice séduite par ces dehors trompeurs d'amour & de respect, n'eut aucun soupçon de ce qui se traimoit contre sa personne.

sonne. Elle quitta Rome avec son fils, s'embarqua dans la galere qu'Anicet avoit préparée & qu'on eu soin de parer fort magnifiquement. Arrivés à Antium, Néron la laissa & poussa jusqu'à Bayes<sup>a</sup> où on devoit bientôt célébrer la fête de Minerve. Il y passa quelques jours, ensuite il écrivit à sa mere une lettre pleine de tendresse & l'invita à venir prendre part aux divertissements qui s'y préparaient. Agrippine partit donc d'Antium & se rendit à Baules, maison de plaisance de Néron, qui étoit entrer Misene & Bayes sur le bord de la mer, & de là elle se fit transporter en litiere à Bayes. L'Empereur la reçut avec des marques apparentes de la plus sincère & de la

<sup>a</sup> Ancienne ville fort agréable de la Campanie, dans le Royaume de Naples, procher du Golfe de Pouzzol & renommée pour ses eux minérales qu'on y alloit prendre autant par plaisir que par remede. Horace & Martial en ont fait l'éloge. Elle a été detruite par les tremblements de terre.

plus

plus tendre affection ; il lui fit les plus grands honneurs ; lui accorda plusieurs graces & la fit toujours asseoir à table au-dessus de lui. Agrippine voulant s'en retourner à Baules, Néron l'embrassa plus tendrement qu'il n'avoit jamais fait & l'accompagna jusqu'au bord de la mer, où elle monta sur la fatale galere & se coucha sur le lit de la chambre de pouppe.

La lune étoit dans son plein, la nuit fort claire & la mer extrêmement calme. L'Impératrice n'étoit accompagnée que de Creperius Gallus, qui s'étoit placé près du gouvernail & de sa confidante Acéraunie Polla, qui assise à ses pieds, la félicitoit de sa réconciliation avec son fils. La galere n'avoit fait que très peu de chemin, lorsqu'à un signal qu'Anicet donna, on fit jouer les ressorts préparés & le dessus de la chambre où étoit Agrippine, qu'on avoit eu soin de char-  
ger

ger de plomb, vint tout-à-coup à s'écrouler. Creperius en fut écrasé ; mais l'Imperatrice & Acéraunie n'eurent aucun mal, parce que les bois qui se croisèrent en se soutenant les uns les autres, firent une espece de réduit. La confusion fut générale. Les matelots qui étoient dans le secret, mortifiés de ne pouvoir détacher la pouppe du corps du bâtiment, ne savoient plus ce qu'ils faisoient. Les ressorts qui en devoient faire ouvrir le fond, manquèrent aussi, par la faute d'une partie de l'équipage, qui n'étant pas de la trahison de leur commandant, empêchoit par leur manœuvre ce que les autres s'efforçoient d'exécuter. Tout manqua & Anicet se vit constraint de faire échouer la galere, non sans quelque difficulté, assez après de terre.

Durant ce tumulte, Agrippine & Acéraunie, forcées de se jettter dans l'eau, y sautèrent légèrement ; & cette

Tom. I.

F

derniere

derniere qui ne se doutoit de rien, s'imagina trouver un prompt secours en s'écriant qu'elle étoit l'Impératrice & qu'on prit soin de sa personne. Le nom dont elle se para fut cause de sa mort. Elle fut assommée à coups de crocs & de rames, tandis qu'Agrippine à qui on en vouloit, sans proférer un seul mot & n'ayant reçu qu'une légère blessure à l'épaule, se déroba en silence, & à force de lutter contre les flots, gagna terre près du lac Lucrin, d'où elle fut secourue par une barque de pêcheurs & ensuite transportée dans une maison qui étoit fort près du lieu où étoit Néron. Dès qu'elle fut un peu remise de sa frayeur, elle fit panser sa blessure & se mit au lit. Là elle s'abandonna aux plus tristes réflexions. Elle avoit trop de discernement pour ne pas comprendre la véritable cause d'un accident si extraordinaire ; mais trop dissimulée & trop politique pour faire connoître qu'elle en eut

eut le moindre soupçon, elle se contenta d'envoyer son Affranchi Agérinus vers son fils, pour lui apprendre ce qui s'étoit passé & le prier en même temps de ne point se donner la peine de la venir voir, attendu que dans l'accablement où elle se trouvoit, elle n'avoit besoin que de repos.

Néron qui attendoit avec une vive impatience le dénouement de cette entreprise, ayant appris le mauvais succès de sa perfidie, fut extrêmement embarrassé sur ce qu'il devoit faire. Il ne douta nullement que sa mère n'eut pénétré que le coup venoit de sa main & qu'elle ne cherchât à en tirer une juste vengeance, en soulevant contre lui le sénat, les armées & le peuple. Agité de différentes pensées tumultueuses, craignant pour sa propre sûreté s'il ne prévenoit le ressentiment d'Agrippine, il s'adressa à son fidèle agent, l'infâme

Anicet. Il le chargea d'aller faire mourir celle de qui il tenoit le jour & lui en donna même l'ordre signé de sa main. Anicet prompt à exécuter les ordres de son maître, se hata d'achever ce qu'il avoit commencé. Il se rendit au lieu où étoit cette Princesse infortunée, fit environner la maison par des soldats ; en fit enfoncer les portes & après s'être saisi de tous les Domestiques, il monta droit à la chambre, où l'Impératrice couchée dans son lit, attendoit dans de mortelles inquiétudes des nouvelles de son fils. L'appartement étoit fort peu éclairé ; & il ne lui étoit resté qu'une de ses femmes, qui faisie de frayeur à la vue de tant de gens armés, prit la fuite. C'est alors que la malheureuse Agrippine, se voyant abandonnée de tout le monde, vit le malheur qui la menaçoit & ne douta plus qu'elle ne fut arrivée au dernier moment de sa vie ; mais reprenant ses esprits & jettant les yeux sur Anicet

qui

qui venoit d'entrer, suivi de deux Officiers de marine, elle lui dit d'un ton assuré; que s'il venoit pour s'informer de l'état de sa santé, il pouvoit aller dire à Néron qu'elle se trouvoit mieux; mais que s'il venoit pour l'assassiner, elle ne pouvoit jamais croire que son fils eut commandé ce parricide. Ces paroles ne furent pas capables d'attendrir le cœur de ces meurtriers; ils environnèrent son lit & Proculus l'un des satellites d'Anicet, lui donna un grand coup de bâton sur la tête, tandis qu'Anicet lui-même se préparoit à lui passer son épée au travers du corps: alors Agrippine connoissant bien que son fils étoit le véritable auteur de sa mort, le regarda fièrement & lui dit: "*Frappe ce sein pour le punir d'avoir donné le jour à un monstre;*" à ces mots elle fut percée de plusieurs coups & mourut baignée dans son sang.

Telle fut la fin tragique de la fameuse Agrippine, dont l'ambition démesurée & la tendresse pour son fils furent la seule cause de tous ses crimes. On dit qu'ayant un jour consulté un Chaldéen sur sa destinée & celle de son fils, ce Devin lui dit qu'il seroit Empereur ; mais qu'il la feroit mourir : “ Qu'il me fausse “ mourir, répondit-elle, pourvu qu'il “ régne.”

OCTAVIE,

## O C T A V I E,

Premiere Femme de Néron.

OCTAVIE étoit fille de l'Empereur Claude & de Messaline. Elle joignoit à une beauté parfaite, une vertue que rien ne put ébranler, même dans les plus grands malheurs qu'elle eut à effuyer; soit sous le règne de son pere, ou sous celui de Néron son successeur. Elle

Néron eut deux autres femmes, *Poppée* qu'il épousa après avoir fait mourir Octavie, & qu'il tua d'un coup de pied lorsqu'elle étoit enceinte, & *Messaline*, petite-fille de *Statilius Taurus*, qui eut sous Auguste l'honneur du Triomphe & du Consulat. Messaline survécut à Néron, & passa le reste de sa vie dans l'étude de l'éloquence, dont elle possedoit tous les agréments, & par cette manière de vivre retirée & louable, se distingua pour la postérité de l'infâme Messaline dont elle portoit le nom.

étoit douce, compatissante & pleine d'affabilité; & sa grande modestie relevoit encore l'éclat de ses charmes. A peine avoit-elle atteint l'âge de quinze ans, que Claude songea à lui donner un époux. Il jeta les yeux sur L. Silanus, Sénateur aussi recommandable par ses vertus & son mérite personnel, que par la grandeur de sa naissance, qui étoit des plus illustres puisqu'il étoit arrière-petit-fils d'Auguste. L'Empereur qui l'estimoit beaucoup, voulut lui donner une preuve bien convaincante de son amitié, en le choisissant pour son gendre. Il lui fit donc fiancer Octavie & lui accorda les honneurs les plus distingués. Agrippine, cette femme hautaine & ambitieuse, qui ne cherchoit qu'à avancer sa famille à quelque prix que ce fut, & qui venoit depuis peu de succéder à Messaline, dont les crimes avoient hâté la mort, ne vit point d'un œil serein les approches du mariage de Silanus avec la fille de Claude.

Claude. Elle fit ce qu'elle put pour le rompre, & n'y réussit que trop. Elle n'eut pas de peine à mettre dans ses intérêts, Vitellius, ce Magistrat corrompu, qui se chargea d'accuser Silanus de certains crimes<sup>b</sup> auprès de l'Empereur. L'artifice eut tout le succès qu'ils devoient en attendre; car Claude dont la simplicité alloit jusqu'à la bêtise, crut tout ce qu'on voulut lui dire au désavantage de ce vertueux Romain. Silanus fut déclaré indigne d'exercer plus long temps les emplois qu'il avoit & on l'exclut indignement du nombre des Séateurs. Cet homme respectable fut forcé de plier sous les fausses accusations de ses vils calomniateurs; & jugeant bien que ses ennemis n'en demeureroient

» On l'accusa de crimes faux & imaginaires, parce qu'on ne pouvoit lui en imputer de véritables. Le plus grave étoit la tendresse indiscrete qu'on lui reprocha d'avoir pour sa sœur *Junie*, qui alloit disoit-on jusqu'au crime.

pas là, il se donna volontairement la mort.

Agrippine n'ayant plus rien à craindre d'un homme dont elle avoit redouté les vertus & l'agrandissement, ne songea plus qu'à frayer à son fils Domitius le chemin de l'Empire, en lui faisant épouser Octavie. Pollio qui étoit désigné Consul, fit consentir Claude à ce mariage, & Pallas, l'Intendant de ses finances, qui étoit entierement dévoué à l'Impératrice, fut engager ce foible Prince à adopter celui qui devoit bientôt devenir son gendre. Domitius qui par cette adoption, que le sénat venoit d'autoriser, se voyoit l'égal de Britannicus, porta toujours depuis le nom de Néron. Octavie ne put voir sans chagrin l'injustice qu'on faisoit à son frere. Elle prévit toutes les suites facheuses que cette injuste adoption devoit naturellement entraîner

trainer après elle. Néron qui n'avoit épousé la fille de l'Empereur que par politique, & qui ne pouvoit aimer une Princesse aussi vertueuse, fit pourtant paroître beaucoup de joie à la célébration de ses nôces ; tandis qu'Octavie, comme une victime qu'on va immoler, gardoit un profond silence, & sembloit accablée de tristesse. Elle ne pouvoit que gémir de voir son sort près d'être uni à celui d'un Prince pour lequel elle ne pouvoit avoir ni amour ni estime, & dont le caractere s'accordoit si peu avec le sien.

Agrippine qui ne cherchoit qu'à assurer l'Empire à son fils, ne le vit pas plutôt l'époux d'Octavie, qu'elle se détermina enfin à se défaire de Claude. Ce Prince ayant un jour dans la chaleur du vin, dit qu'il lui étoit fatal que tous ses mariages fussent impudiques, mais

que le sort qui en avoit ainsi ordonné, vouloit encore qu'ils ne fussent pas toujours impunis ; la Mere de Néron, dont la mémoire étoit trop heureuse pour laisser perdre ce terrible mot, crut qu'il étoit temps de prévenir ces effrayantes menaces. Elle employa Locusta, cette femme savante dans l'art d'abréger les jours, qui prépara un poison subtil, que l'Impératrice mêla dans un ragoût de champignons qu'elle apprêta elle-même ; & Claude en ayant mangé, trouva la mort dans ce mets qu'il aimoit. Tel fut la fin de ce foible & cruel Empereur, qui comme dit un historien moderne, avoit été le meurtrier de ses amis, de ses domestiques, & de ses parents ; l'ef-clave de ses affranchis & de ses femmes. Ses funerailles furent publiques ; & on lui accorda l'Apothéose ; plaçant ainsi au nombre des Dieux, celui qui étoit trop stupide & trop brutal, pour être mis

mis au nombre des hommes<sup>c</sup>. Sa mort donna l'Empire à Néron. On le salua Empereur ; & Britannicus qui auroit dû succéder à Claude, se vit forcé d'abandonner le Trône des Césars au fils d'Agrippine.

Octavie qui aimoit véritablement son pere, fut accablée de la plus vive douleur. Elle ne pouvoit ignorer ni la cause ni l'auteur d'une mort si prompte & si funeste ; mais comme elle avoit appris par une fatale expérience, que la dissimulation est toujours d'un grand secours à la Cour des Grands, elle étouffa ses plaintes & feignit d'ignorer le nouveau crime de la Mere de Néron. Ce Prince, comme nous l'avons déjà dit, n'ayant époufé la fille de l'Empereur que pour parvenir plus aisément au Trône,

<sup>c</sup> Néron qui savoit que c'étoit avec des champignons qu'on avoit fait mourir ce Prince, appella déformais les champignons, *la viande des Dieux.*

ne

ne se vit pas plutôt maître de l'Empire, qu'il ne pensa plus qu'à donner un libre cours à ses inclinations vicieuses. Il négligea sa propre épouse pour s'attacher à Acté son Affranchie. Il eut pour elle une très forte passion. Burrhus & Séneque ses deux Précepteurs, soit par politique ou par une lâche dissimulation, fermèrent les yeux sur les débauches de ce Prince. Quelques uns de ses amis eurent beau lui représenter l'outrage qu'il faisoit à Octavie ; il n'écouta point leurs remontrances, & ne les envisagea désormais que comme autant de censeurs importuns. Octavie leur dit-il, doit se contenter des simples ornements d'une femme.

Acté qui étoit aussi politique qu'ambitieuse, en vouloit au Trône de l'Empire bien plus qu'à la tendresse de Néron. Elle mit tout en usage pour parvenir à un but où tendoient toutes ses actions.

Elle

Elle eut soin de faire valoir ses charmes ; & elle trouva tant de complaisance dans l'Empereur pour tout ce qu'elle désiroit ; tant de haine pour Octavie, & tant de dispositions pour tout ce qui étoit vicieux, que peu s'en fallut qu'elle ne réussit dans ses ambitieux desseins. Néron qui dans ce temps là s'abandonnoit à la débauche la plus infâme & qui n'écoutoit plus que les desirs les plus déréglés, étoit environné de gens dont les sentiments étoient aussi bas que leur naissance étoit obscure. On voyoit de vils affranchis, qui n'avoient que la corruption de leurs mœurs pour toute recommandation, devenir les Compagnons & les favoris de l'Empereur<sup>4</sup>. Burrhus & Sénéque

ne

<sup>4</sup> Parmi les favoris de Néron, *Pétrone* eut un très grand crédit à la cour. Il étoit comme l'Intendant de ses plaisirs. Les autres étoient *Crescent*, homme de basse naissance ; *Vatinus*, dont le corps étoit tout contrefait & tout défiguré, & qui de

ne pouvoient avoir que très peu d'ascendant sur l'esprit d'un Prince dont le cœur étoit si corrompu, & qui regardoit comme ses plus grands ennemis, tous ceux qui avoient la hardiesse de lui faire des remontrances. Il y avoit long temps qu'il auroit répudié Octavie, s'il n'avoit craint par une action aussi odieuse, d'irriter le Sénat, & de faire soulever le peuple, qui avoit une grande vénération pour tous ceux qui sortoient du sang des Césars. Il réserva donc l'execution de ce projet à un temps plus favorable, & ne songea plus qu'à se défaire de Britannicus qu'il envisageoit comme un adversaire très redoutable par le puissant parti

de simple garçon Cordonnier étoit parvenu à la plus haute faveur, par les plus infâmes moyens; *Tigellin* & *Anicet* deux méprisable affranchis, dont le dernier fut l'instrument de la mort d'Agrippine & de celle d'Octavie: enfin *Pytagoras*, *Sporus*, *Senecion*, *Serenus*, & tant d'autres infâmes personnages de l'Empire.

qu'il

qu'il auroit pu former contre lui, & par les droits incontestables qu'il avoit au Trône. Ce jeune Prince qui n'avoit pas encore atteint la quinzième année de son âge, fut empoisonné dans un repas que lui donna l'Empereur ; en présence même d'Octavie, qui fut le triste témoin, aussi bien qu'Agrippine, de ce tragique spectacle. Cette Princesse infortunée se vit une seconde fois réduite à la cruelle nécessité d'étouffer ses plaintes & sa douleur, pour ne pas montrer qu'elle soupçonnât Néron de ce crime atroce, & d'affecter un visage tranquille, tandis que son cœur étoit déchiré par l'affliction la plus douloureuse.

Néron n'avoit pas encore dix-huit ans lorsqu'il se défit de Britannicus par une si détestable perfidie. On a toujours cru qu'Agrippine n'avoit point trempé dans ce crime. Il se dégouta peu à peu d'Acté qu'il avoit voulu quelque temps aupara-

auparavant éléver à l'Empire ; & ayant rompu les chaînes qui l'attachoient à cette affranchie, il tomba dans un nouvel esclavage encore pire que le premier. Il ressentit une très vive passion pour Poppée, fille de T. Olius qui avoit exercé la charge de Questeur, & de cette fameuse Poppée, dont les charmes & les galanteries firent tant de bruit sous Claude. Il résolut de l'épouser ; mais comme il craignoit beaucoup l'autorité de sa mère, il se détermina à faire mourir celle à qui il devoit le jour. Poppée l'encouragea dans l'exécution de ce paricide. Agrippine fut assassinée dans son lit par Anicet, ce scélérat parfait, qui avoit élevé l'enfance de Néron, & qui étoit alors Commandant de la flotte de Misene. Tel fut la mort de la Mere de l'Empereur ; tel fut la récompense que le Ciel permit qu'elle reçut pour tous les crimes qu'elle avoit commis pour éléver ce fils dénaturé à l'Empire.

La

La multiplicité des forfaits ne coute guère à ceux qui ont commencé de bonne heure à en commettre. L'Empereur à qui les crimes les plus odieux devenoient familiers n'en demeura pas là. Il lui restoit une autre victime à sacrifier à sa cruauté insatiable ainsi qu'à l'inquiète jalousie de Poppée. Si nous en croyons Suétone il avoit formé le projet d'être lui-même le bourreau de son épouse, & il l'auroit effectivement étranglée en secret, s'il n'eut rencontré quelque difficulté dans l'exécution de cet abominable dessein. Voyant donc qu'il ne lui étoit pas fort facile de se défaire d'Octavie de cette maniere; il se détermina à la répudier. On l'accusa de stérilité, parce qu'elle ne pouvoit point lui donner de successeur de son sang: & sur ce fondement, la vertueuse Impératrice fut séparée de son époux, sous couleur d'une répudiation légitime. Poppée ne fut point entierement satisfaite de

de cette simple séparation. Il lui étoit trop important d'éloigner de Rome une Princesse qui par ses vertus & ses autres bonnes qualités étoit devenue l'idole du peuple Romain ; mais il falloit lui supposer un crime. Elle parvint à corrompre la fidélité d'un domestique d'Octavie, qui se rendit le dénonciateur de sa Maîtresse, & l'accusa d'avoir une intrigue secrète avec un esclaves Musicien, nommé Eucer. Sur cette fausse accusation, les femmes de l'Impératrice furent mises à la question ; & quelques-unes succombant à la violence des tourments qu'on leur fit souffrir, ne purent s'empêcher de trahir la vérité, en chargeant l'innocente Octavie d'un crime dont personne ne la croyoit coupable. Si celles-ci mollirent à la vue des tortures, il y en eut, & ce fut le plus grand nombre, qui au milieu des plus cruels tourments, déclarèrent hautement l'innocence de cette Princesse infortunée, & qui donnèrent les

les plus grands éloges à sa sagesse & à sa conduite. Malgré le témoignage avantageux qu'on venoit de rendre à sa vertu, elle fut pourtant exilée dans la Campanie, où on lui donna des gardes pour l'observer, comme si elle eut été effectivement criminelle.

Les Romains se plaignirent assez ouvertement de l'injustice qu'on faisoit à Octavie ; & Néron qui craignoit les murmures du peuple, se vit dans la nécessité de rappeler l'Impératrice de son exil. Son retour à Rome répandit la joie & l'alégresse dans tous les cœurs. On renversa les statues de Poppée, & on releva celles de l'Impératrice ; on les couronna de fleurs. Son image fut portée comme en triomphe par toutes les rues de la Ville, & dans tous les Temples. On mêla les louanges du Prince à celles de sa vertueuse épouse. Enfin, on fit paroître tant de vénération & d'amour

d'amour pour Octavie, & tant de mépris pour la Maîtresse de l'Empereur, que Poppée craignit que le rapel d'Octavie ne ruinât entièrement tous ses projets. Elle savoit bien que si l'Empereur venoit à rendre son affection à son épouse, elle ne tarderoit pas à se voir sacrifiée elle-même au repos de l'état; c'est pourquoi elle appella à son secours tout ce qu'elle avoit de charmes & d'adresse pour engager Néron à renvoyer Octavie en exil. Les yeux baignés de larmes, elle se jeta aux genoux de l'Empereur, & fut si fort l'engager dans ses intérêts, par les discours artificieux & touchants qu'elle lui tint, que Néron s'imaginant que sa gloire aussi bien que sa sûreté étoient intéressées à faire périr Octavie souscrivit sans peine à l'arrêt de sa mort. Anicet, cet homme capable de toutes sortes de crimes, & dont nous avons eu déjà occasion de parler, eut ordre de l'accuser du crime d'adultere, & de celui d'avoir voulu troubler

troubler l'état. L'Impératrice fut condamnée sur les fausses dépositions de cet infâme Officier, qui déclara ouvertement qu'elle avoit tâché de le mettre dans ses intérêts par les moyens les plus criminels. L'infortunée Octavie fut réleguée dans l'île de Pandaterie, & on envoya Anicet en Sardaigne, seulement pour la forme; car on eut soin d'adoucir les rigueurs de ce feint banissement, en ne le laissant manquer de rien jusqu'à sa mort. Octavie ne fut pas plutôt arrivée dans le lieu de son exil, que ceux qui avoient la garde de sa personne, lui annoncèrent qu'il falloit renoncer à la vie. Elle ne put entendre cet ordre sans frémir. Elle eut recours aux larmes & aux prières; mais rien ne put attendrir le cœur impitoyable de ces bourreaux. Ils la lièrent, & après lui avoir ouvert les veines, s'apercevant que le sang de cette malheureuse victime ne couloit qu'avec peine, ils la portèrent dans

dans un bain chaud dont la vapeur l'étouffa. Ainsi périt cette sage Impératrice, dont la beauté, les graces & les vertus méritoient un sort plus heureux. Poppée voulut voir la tête de sa rivale. On la lui apporta, & cette indigne prostituée reput ses yeux sanguinaires de cet affreux spectacle <sup>c</sup>.

• Octavie n'avoit que vingt ans lorsqu'on la fit mourir. Ce fut le 11 de Juin qu'on la tua; & six ans après, à pareil jour, Néron se tua lui-même.

LEPIDA,

## L E P I D A,

*Femme de Galba<sup>a</sup>.*

L'EMPEREUR Galba naquit dans un village près de *Terracine*, dans la Campagne de Rome, la veille même de la naissance de *Jesus-Christ*. Il étoit fils de *C. Servius Sulpitius Galba* & de *Mummie Achaïque*. Il descendoit de l'illustre famille des *Sulpices* & étoit parent de l'Impératrice *Livie*, femme d'*Auguste*, qui eut pour lui une considération toute particulière. Elle l'éleva

<sup>a</sup> *Galba* n'étoit ni parent, ni allié de la Maison des *Césars*, dont la race finit en la personne de *Néron*. Cependant à ne le considérer que du côté de la naissance, il étoit digne de leur succéder. *Lépida* fut la seule femme de cet Empereur, de laquelle il eut deux enfants qui moururent jeunes.

aux plus grandes Charges de l'Empire, auxquelles même, elle le fit admettre avant l'âge prescrit par les loix, & lui laissa par son testament, environ deux cents quatre-vingt mille écus, qui furent réduits par Tibére à quatre-vingt mille, dont il ne fut pas même payé. Cette injustice ne le toucha guère, parce que de tous les simples particuliers que la fortune prit soin d'élever au Trône des Césars, il n'y en eut aucun dont les richesses pussent être comparées aux siennes. Il fut adopté par Livie Ocelline, que son pere Galba avoit épousée en seconde nôces; ce qui lui fit porter pendant long-temps le nom de *Livius Ocella.*

On assure que Galba eut plus d'une fois des présages heureux de sa grandeur future. Tibére l'avoit assuré ouvertement qu'il régneroit dans sa vieillesse, & l'on dit même qu'ayant été présenté à Auguste

Auguste dans sa jeunesse, avec d'autres jeunes gens de distinction, ce Prince, en voyant son nez aquilin, qui lui donnoit l'air d'un aigle, lui dit en lui donnant un petit coup sur la joue : *Et toi Galba, tu- goûteras aussi de l'Empire.* Quoiqu'il en soit, avec ses grandes espérances de fortune, ses belles qualités & ses richesses prodigieuses, il ne fut pas long-temps sans trouver un Parti : on lui en proposa plusieurs de considérables ; mais il les refusa tous pour s'attacher à Lépida, dont la sagesse lui étoit connue. Il trouva tant de mérite & de modestie dans cette vertueuse Romaine, qu'il lui donna toute son inclination & l'épousa. L'Histoire ne nous apprend que peu de chose touchant la femme de Galba. On fait seulement que la nature l'avoit pourvue de tous les agréments qui peuvent plaire, lorsqu'ils sont joints aux qualités estimables du cœur & de l'esprit. Elle eut toujours une très grande tendresse

pour son époux, & gagna son estime par sa douceur, sa fidélité & ses vertus.

Galba & son épouse vivoient satisfaits l'un de l'autre, & dans la plus parfaite intelligence, lorsqu'Agrippine chercha à troubler leur félicité. Cette femme ambitieuse, qui venoit de perdre Domitius Enobarbus, son premier mari, l'imagination remplie de mille projets de grandeur, cherchoit quelqu'un qui voulût la seconder dans son ambition, & l'aider à se frayer un chemin au Trône. Elle jeta les yeux sur le mari de Lepida, que sa noblesse, ses emplois & son crédit auprès du Prince, rendoient très considérable. Elle crut que ce Romain, le plus riche, & le plus puissant particulier de l'Empire, étoit aussi le plus propre à remplir les vastes projets qu'elle avoit formés. Sans égards pour les bienfiances de son sexe, elle mit tout en usage pour l'engager à répudier sa femme Lépida, & à l'épouser

l'épouser elle-même à sa place. Pour mieux réussir dans son dessein, & le porter à une union dont elle se promettoit de si grands avantages, elle déploya tout son mérite & fit valoir ses charmes. Mais Galba, plein d'estime pour sa vertueuse épouse, qui par une délicatesse bien louable, ne lui faisoit pas même entrevoir la moindre jaloufie, & plein de mépris pour une femme dont la réputation avoit déjà souffert plusieurs atteintes, lui témoigna autant d'indifférence qu'elle lui montroit de foibleſſe.

Agrippine ne perdit point courage : elle continua ses poursuites auprès de Galba ; redoubla de soins & d'attentions pour lui plaire ; regards passionnés, douceurs, prévenances, tout fut employé pour séduire sa vertu. Parée de la manière la plus séduisante, & la plus capable de relever l'éclat de sa beauté, elle avoit soin de se rendre dans tous les en-

droits où elle comptoit le rencontrer, & elle ne manquoit jamais de lui faire de nouvelles agaceries. Mais ces avances indiscrettes furent toujours sans succès.

Tranquille sur la conduite de son époux, sûre de toute sa tendresse, Lépida ne craignit point qu'il se laissât surprendre aux empressements vifs & marqués d'Agrippine. Elle laissa agir cette femme ambitieuse, sans appréhender que ses poursuites pussent produire aucun changement dans le cœur de Galba. Sa mere eut moins de patience. Elle connoissoit parfaitement Agrippine, & savoit de quoi elle étoit capable. Tourmentée de la jalouzie dont Lépida avoit su se garantir, elle conçut contre la fille de Germanicus un ressentiment qui n'attenoit qu'une occasion favorable pour éclater. Elle ne fut pas long-temps à s'offrir.

“ Elle

“ Elle se touva un jour, dit un Auteur moderne dans une assemblée de dames, du nombre desquelles étoit Agrippine. Quelques discours indifférents ouvrirent la conversation que la mere de Lépida fit ensuite tourner sur la nouvelle galanterie d'Agrippine, & elle l'en railla avec une affectation maligne. Il en auroit couté de la confusion à toute autre qu'Agrippine; mais cette Princesse qui avoit beaucoup d'effronterie, & une fierté qui ne fut jamais plier, au lieu d'écluder adroitemeint l'intention qu'on avoit de lui faire de la peine, se défendit au contraire vivement, & engagea de plus en plus la conversation sur son compte. La raillerie devint serieuse. La mere de Lépida, poussée par sa jaloutie & par son ressentiment, reprocha à Agrippine son entreprise scandaleuse sur le cœur de Galba, les avances honteuses qu'elle lui faisoit,

& les artifices qu'elle mettoit en œuvre pour s'en faire aimer ; & Agrippine qui ne restoit jamais court, répliqua à ces reproches en termes choquants. La conversation s'échauffa ; elle dégénéra en querelle, & ensuite en guerre ouverte. Des reproches l'on vingt aux invectives, puis aux injures les plus sanglantes, & enfin aux coups de main : jamais scéne ne fut plus réjouissante. Les dames qui composoient l'assemblée, se mirent à la traverse pour séparer les deux Héroïnes, & empêchèrent par leur prudence, que le combat ne fut long. La victoire ne fut pas pour Agrippine ; elle se retira maltraitée de quelques coups de poing que lui donna la belle-mere de Galba, & ce fut à celle-ci que resta le champ de bataille.”

Après cette aventure, qui fit beaucoup de bruit à Rome, Agrippine devint

la

la fable & la risée de toute la ville. Si elle eut mieux connu les véritables intérêts de sa gloire, & qu'elle eut écouté les devoirs de la bienféance, elle n'aurait jamais fait voir à Galba une passion si indiscrete, & des empressements qui ne pouvoient que la rendre méprisable ; mais lorsqu'une fois l'ambition nous domine, rarement la raison se fait-elle entendre. Le rang distingué du mari de Lépida, les Charges éminentes dont il étoit revêtu, & sur-tout ses hautes espérances de fortune, étoient de trop puissantes amorce pour une femme comme Agrippine, pour qu'elle pût se contenir dans les justes bornes de la modération. Pleine des idées flatteuses que lui offroit l'alliance de Galba, sur laquelle elle établissoit toute sa grandeur future, elle continua ses importunités & fit de nouvelles tentatives pour gagner le cœur de ce Romain. Son esprit, ses grâces, les attractions dont elle étoit pourvue ; les dif-

férentes conquêtes qu'elle avoit fait dans Rome, tout s'embloit l'assurer qu'il ne tiendroit pas long-temps contre le pouvoir de ses charmes. Elle trouva néanmoins dans Galba, une résistance à laquelle elle ne s'attendoit nullement. Il connoissoit trop bien le cœur d'Agrippine, pour ne pas s'apercevoir qu'elle agissoit plutôt par une politique ambitieuse, que par une tendresse sincère; & étant instruit des profonds dësseins de cette Princesse, par les démarches irrégulieres qu'elle ne cessoit de faire, malgré son éloignement pour elle, il né voulut jamais servir d'instrument à son ambition. Il avoit d'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, une grande tendresse pour une épouse, qui remplit de douceur & de qualités estimables, faisoit le bonheur de sa vie. Ainsi tous les efforts d'Agrippine furent inutiles; ils ne servirent qu'à la faire mépriser encore davant-

davantage, de celui dont elle ambitionnoit la main.

Galba ayant eu le malheur de perdre sa femme, refusa constamment tous les partis qu'on lui proposa. Il préféra les douceurs d'une vie tranquille, aux troubles & aux chagrins qui accompagnent assez souvent le mariage. Il passa le reste de ses jours dans le célibat. Heureux s'il eut pu se contenter d'être le premier des Romains, sans aspirer à la souveraine Puissance, qui lui coûta le repos & la vie !

Déjà avancé dans sa carrière, à un âge où la plupart des hommes ne cherchent que la tranquillité & le repos, il se laissa aveugler par l'ambition, cette passion funeste, qui promet presque toujours plus qu'elle ne donne. Vindex, homme entreprenant, courageux & sage, qui commandoit alors dans les Gaules,

une armée considérable, mécontent du gouvernement de Néron & indigné de ses cruautés, fit soulever ses troupes, qui l'élurent Empereur ; mais il ne voulut pas accepter cette dignité. Il faut croire qu'il en crut Galba plus digne, quisqu'il le sollicita vivement de se rendre maître de l'Empire, & qu'il lui offrit cent mille hommes pour cette entreprise. Galba instruit que Néron avoit envoyé des ordres aux Intendants pour le faire mourir, se laissa proclamer Empereur ; mais il n'en prit point le titre d'abord, préférant celui de Lieutenant Général du Sénat & du Peuple Romain, afin d'insinuer adroitemment par cette fausse modération, que ce n'étoit que pour rendre aux Peuples la liberté qu'ils avoient perdue, qu'il prenoit les armes, & non pour s'emparer de l'autorité souveraine.

Galba

Galba dont le parti se fortifioit de jour en jour, n'avoit plus à craindre que Cladius Macer, qui étoit en Afrique sous la qualité de Vice-Préteur, & Virginius Rufus, Gouverneur de la Haute Germanie. Ce dernier qui avoit une armée formidable à ses ordres, fit connoître en apparence qu'il n'étoit point pour le changement, quoique dans le fond du cœur, il ne laissoit pas de haïr Néron. Il passa dans les Gaules pour s'entretenir avec Vindex ; mais à peine se furent-ils accordés entr'eux, que leurs Troupes qui ignoroient qu'ils étoient d'intelligence, s'étant querellées, en vinrent aux mains avec tant d'acharnement & d'opiniatreté, que vingt mille Gaulois restèrent sur le carreau. Vindex après cette perte, à laquelle il ne s'attendoit pas, se tua de désespoir.

Après la mort de ce Général, Galba n'étoit pas trop assuré de réussir dans son entreprise :

entreprise : peu s'en fallut même qu'il ne suivit l'exemple de Vindex ; mais ayant appris à Clunia, que Néron s'étoit donné la mort, pour éviter le supplice auquel le Sénat l'avoit condamné, & qu'il avoit été proclamé Empereure, il s'achemina vers la Capitale de l'Empire. A Narbonné il rencontra les Députés que le Sénat avoit envoyés au devant de lui ; il leur fit le plus grand accueil, & refusa constamment les meubles de Néron qu'ils lui présentèrent. Ce désintéressement si louable, donna une haute opinion de son intégrité, & lui auroit concilié l'estime du Peuple, s'il n'eut terni sa gloire par les sanglantes exécutions qu'il fit faire sur sa route & à son entrée dans Rome. La grande sévérité qu'il exerça dès qu'il se vit maître de l'Empire, jointe à une avarice mal entendue, lui aliénèrent l'affection des Troupes, principalement celles qui avoient

ent combattu contre Vindex, lesquelles se voyant frustrées des récompenses qu'on leur avoit promises, commencèrent à se plaindre ouvertement, & à dire qu'elles n'agrémentoient point un Empereur qui avoit été élu en Espagne, sans consulter les autres Légions, & qu'elles en vouloient un qui fut agréable à toutes les armées.

Galba dans l'intention de dissiper l'orage qui se formoit autour de lui, crut qu'il devoit choisir quelqu'un pour lui succéder. Dans cette pensée il nomma Calpurnius Pison, qu'il adopta. Ce Romain dont les qualités estimables le rendoient digne du Trône, n'y parvint cependant pas; car Othon qui s'étoit flatté que Galba l'adopteroit, se voyant déchu de cette espérance, gagna par argent les Cohortes Prétoriennes, & se fit proclamer Empereur. Les soldats assaillirent ensuite Galba, & lui coupèrent brutale-

brutalement la tête, après un règne de sept mois : Pison son fils adoptif eut le même sort.

POPPEE,

P O P P E E,

*Femme d'Othon<sup>a</sup>.*

LES grandes passions entraînent presque toujours après elles les défordres les plus affreux. L'Histoire de Sabine Poppée nous fournit un exemple frappant de cette vérité. L'ambition démesurée de cette Impératrice la porta aux plus grands excès. Aussi cruelle que superbe, elle causa par ses crimes des maux infinis à l'Empire Romaine.

Poppée étoit fille de T. Ollius, qui s'étant trouvé enveloppée dans les mal-

<sup>a</sup> Othon n'eut point d'autre femme que *Sabine Poppée*. Il avoit résolu d'épouser *Statilie Messaline* veuve de Néron ; mais la mort l'empêcha d'exécuter son dessein. Il ne régna que trois mois & deux jours.

heurs

heurs de Séjan, dont il étoit l'ami, périt avec lui encore jeune, sans s'être élevé au-dessus de la Questure. Elle avoit reçu le jour de cette fameuse Poppée dont la beauté & les dérèglements firent tant de bruit sous Claude. Etant fille d'Ollius, elle devoit naturellement se nommer Ollia: mais sa vanité lui fit préférer le nom de sa mere, comme étant plus illustre, par la raison que son Aïeul maternel *Poppéus Sabinus*, avoit été décoré du Consulat & des ornements du Triomphe.

La nature avoit donné à Poppée toutes sortes d'avantages, excepté l'unique estimable, qui est la vertu. Elle étoit belle, riche, spirituelle, & possédoit tous les agréments qui caractérisent la beauté la plus parfaite. Sa physionomie étoit fine & avantageuse; les traits de son visage étoient délicats & réguliers, & ils étoient relevés par l'éclat d'une riante jeunesse, soutenus

soutenus d'un certain air de douceur & de modestie qui lui convenoit parfaitem-  
ent. Lorsqu'elle parloit elle avoit une  
grace infinie; sa voix avoit quelque  
chose de si flatteur & de si séduisant,  
que dès qu'elle se faisoit entendre, elle  
lui gagnoit tous les cœurs. Sa conver-  
sation avoit beaucoup d'agrément & de  
vivacité; ses manieres étoient libres &  
enjouées, & il y avoit dans toute sa per-  
sonne des graces qu'elle favoit encore  
relever par les ajustements les plus re-  
cherchés & les plus magnifiques. En  
un mot, si Poppée eut eu autant de sa-  
gesse que de beauté, elle auroit été une  
personne accomplie. Mais il est rare  
qu'une fille dont la mere fut sans  
mœurs, ait elle-même des sentiments  
bien relevés.

Elle épousa en premieres nôces, Rufus  
Crispinus, Chevalier Romain. Elle avoit  
eu un fils de ce mariage, lorsqu'Othon,  
avori

favori de l'Empereur, jeune homme beau & agréable, mais dont l'esprit & le cœur étoient également corrompus, & qui descendoit d'une des plus anciennes familles de Rome, lui offrit ses hommages. Il les accompagna de tant de marques de prodigalité, que l'ambitieuse Sabine, qui avoit déjà formé de vastes projets pour l'avancement de sa fortune, consentit sans peine à un adultere, qui fut bientôt suivi du mariage. Othon devenu l'époux de Poppée, se crut au comble du bonheur. Vivement épris de sa beauté, il en faisoit les plus grands éloges, & c'étoit sur-tout devant l'Empereur qu'il vantoit le plus ses attraits. La belle Sabine n'étoit point encore particulièrement connue de Néron. Les louanges réitérées qu'Othon lui donnoit, firent naître dans ce Prince, l'envie de juger par lui-même, si elles étoient méritées. Il vit donc Poppée, & trouva même que ses charmes surpassoient tout

ce

ce qu'il en avoit appris. Il en fut d'abord frappé.

Poppée remarqua l'effet que sa beauté avoit fait sur le cœur de l'Empereur. Elle profita de cette circonstance, en femme consommée dans l'art de la galanterie. Elle mit tout en usage pour s'affurer la gloire d'une si belle conquête, & elle n'y réussit que trop pour la tranquillité de son époux. Othon jusqu'alors, ami intime de Néron ; dépositaire de tous ses secrets, & le compagnon de ses débauches, perdit tout-à-coup la faveur du Prince : il auroit même couru risque de perdre encore la vie, si Sénèque qui le protégeoit, n'eut engagé Néron à se contenter de le reléguer en Lusitanie<sup>b</sup>, avec le titre de Gouverneur de la Province. Ce qui paroîtra extraordinaire,

<sup>b</sup> Aujourd'hui le *Portugal*, royaume de l'Europe, à l'occident de l'Espagne.

c'est

c'est qu'il y changea de caractère & de mœurs : il s'y comporta avec une intégrité & une exactitude dignes d'être citées pour exemples. Sa modération & sa sagesse éteignirent la mémoire de ses désordres, & lui gagnèrent tellement l'affection des Peuples & des Armées, que dans la suite, les uns & les autres se déclarèrent pour lui, & l'elevèrent à l'Empire.

Néron se voyant débarrassé d'un rival dangereux, ne négligea rien pour gagner les bonnes graces de Poppée. Il lui fit les présents les plus magnifiques, & les plus capables de satisfaire la cupidité d'une femme, qui n'avoit pas moins d'avarice que d'ambition. Il s'abaissa jusqu'aux plus humbles soumissions ; rompit tout commerce avec Acté, cette indigne affranchie, qu'il avoit voulu peu de temps auparavant, faire monter sur le Trône, & la sacrifia à la jalousie de l'orgueil.

l'orgueilleuse Sabine, qu'il promit d'épouser. C'étoit-là que l'adroite Poppée portoit ses vues : c'étoit-là où butoit son ambition. Plus éblouie par le haut rang de Néron, que sensible à sa tendresse, elle ne cherchoit qu'à partager avec lui la Souveraine Puissance. Elle employa toutes sortes de moyens pour réussir dans ce hardi projet. Mais elle avoit deux puissants obstacles à surmonter, le mariage d'Octavie, & l'autorité qu'Agrippine conservoit encore sur son fils.

Poppée dont l'ambition ne se rebutoit pas si facilement, après s'être rendue maîtresse absolue du cœur & de l'esprit de l'Empereur, n'oublia rien pour perdre celles qui par leur naissance & leur pouvoir, auroient pu traverser ses défeins. Elle prit à tâche d'aigrir Néron contre sa mère, & de faire naître dans son esprit les germes de la défiance. Elle lui fit craindre son extrême autorité, & lui rendit

rendit ses démarches suspectes, en la noircissant par diverses accusations. La vertueuse Octavie ne fut point à l'abri de ses calomnies ; elle l'accusa d'une conduite peu régulière, de vouloir troubler l'état, & de chercher à se faire un parti puissant parmi le peuple. A ces raisons captieuses, elle ajoutoit les rairries les plus sanglantes. Ces discours pleins d'artifice, mêlés de larmes feintes, firent une impression d'autant plus forte sur l'esprit de Néron, que tous ceux qui étoient en crédit à la cour, jaloux du pouvoir d'Agrippine, favorisoient les projets ambitieux de Poppée. Aveuglé par sa passion pour Sabine, Néron ne craignit point de se souiller d'un paricide. Cet indigne Empereur, sourd à la voix de la nature, trempa ses mains impies dans le sang de sa mère, comme nous l'avons dit à l'article d'Agrippine.

Après

Après sa mort, Poppée ne songea plus qu'à perdre Octavie, seul obstacle à son élévation. L'Empereur n'étant plus en état de rien refuser à une femme, dont il étoit devenu idolâtre, répudia son épouse, la confina dans une isle où il lui donna une garde, & peu de temps après, il fit monter sa maîtresse sur le Trône de l'Empire. Le Triomphe de Sabine ne fut pas long, la scène changea bientôt pour elle. Cette injustice odieuse excita l'indignation publique. Les gens de bien se contentèrent de se plaindre en secret ; mais le Peuple, qui suit plus franchement les impressions de la nature, & qui craint moins, parce qu'il a moins à perdre, faisant réflexion sur le banissement d'Octavie, & sur les mauvais traitements qu'on faisoit à cette Princesse, s'en plaignit avec une liberté & une énergie qui firent peur à Néron, & le déterminèrent à rappeler Octavie. A son retour, le Peuple fit éclater sa joie par

Tom. I.

H

mille

mille démonstrations d'amour & de respect.

Ces témoignages de vénération de la part des Citoyens, ne firent que hâter la ruine de l'Impératrice. Sa rivale, en qui la crainte se joignit alors à la haine, appréhendant que la multitude ne se portât à quelques excès, ou que les vœux du Peuple si fortement exprimés ne fissent changer Néron, résolut d'immoler l'innocente Octavie à sa sûreté personnelle. Pour y mieux réussir, elle mêla adroitemment les intérêts de l'Empereur avec ses intérêts propres : elle exagéra le pouvoir de l'Impératrice, son autorité auprès du Peuple, ses mauvais désseins ; & fortifiant ces raisons par des prières & des larmes, elle parvint à rendre Néron susceptible de toutes les impressions qu'elle vouloit faire naître dans son esprit. Ce Prince barbare, s'imaginant qu'il ne hazardoit pas moins que la vie,

vie, s'il ne mettoit fin à celle d'Octavie, l'abandonna indignement à la vengeance de Poppée, & la fit mourir.

L'ambitieuse Sabine, délivréé de cette dangereuse concurrente, ne songea plus qu'à affermir son autorité, & à se venger de ceux qui avoient traversé ses desseins. Plusieurs personnes furent sacrifiées à sa haine.

On auroit lieu d'être surpris de voir Joseph, célèbre Historien Juif, faire l'éloge de cette Impératrice, si on ne savoit pas qu'elle gardoit certains dehors réguliers qui en emposoient à la multitude, & qu'elle affectoit beaucoup de retenue & de modestie. D'ailleurs, cet illustre étranger lui avoit les plus grandes obligations ; elle l'honora plusieurs fois de sa protection, particulièrement dans une affaire importante qui l'obligea de

venir à Rome, & dans laquelle il avoit à vaincre les sollicitations de gens puissants, & où il avoit même des Rois pour parties. Joseph, outre le gain de sa cause, reçut de Poppée des présents dignes de son mérite, & de la magnificence de sa bienfaictrice.

Si nous en devons croire un pere de l'Eglise, Saint Paul étant à Rome, fit de vains efforts pour la convertir à la foi Chrétienne. Poppé revenoit toujours à ses premiers dérèglements. Occupée sans cesse de sa beauté & de son pouvoir, elle s'attacha de plus en plus à se maintenir dans celui-ci par les charmes de l'autre<sup>b</sup>. Il ne se passoit pas d'instant qu'elle

• Jamais femme ne prit un plus grand soin de sa beauté que Poppée. Pour la conserver dans tout son éclat, elle n'épargna ni dépense ni peine. Outre les sommes considérables qu'elle employa à la composition de certaines lescives & de quelques fards

qu'elle ne consultât son miroir, & qu'elle n'étudiât jusqu'à ses moindres mouvements. On dit qu'un jour, ne s'étant pas trouvée aussi belle qu'elle auroit désiré, elle se mit à pleurer amérement, & souhaita de mourir avant que la vieillesse lui fit perdre ses charmes. Son vœu fut accompli plus exactement sans doute qu'elle ne l'eût voulu. Son luxe répondoit à son orgueil & à sa vanité. Ses meubles étoient recherchés, & magnifiques, ses voitures brillantes; les mules de sa Litiere avoient des sangles dorées; au lieu de fers ordinaires, elles en avoient qui étoient d'or, & les cordons de tout l'attelage étoient aussi de fil d'or.

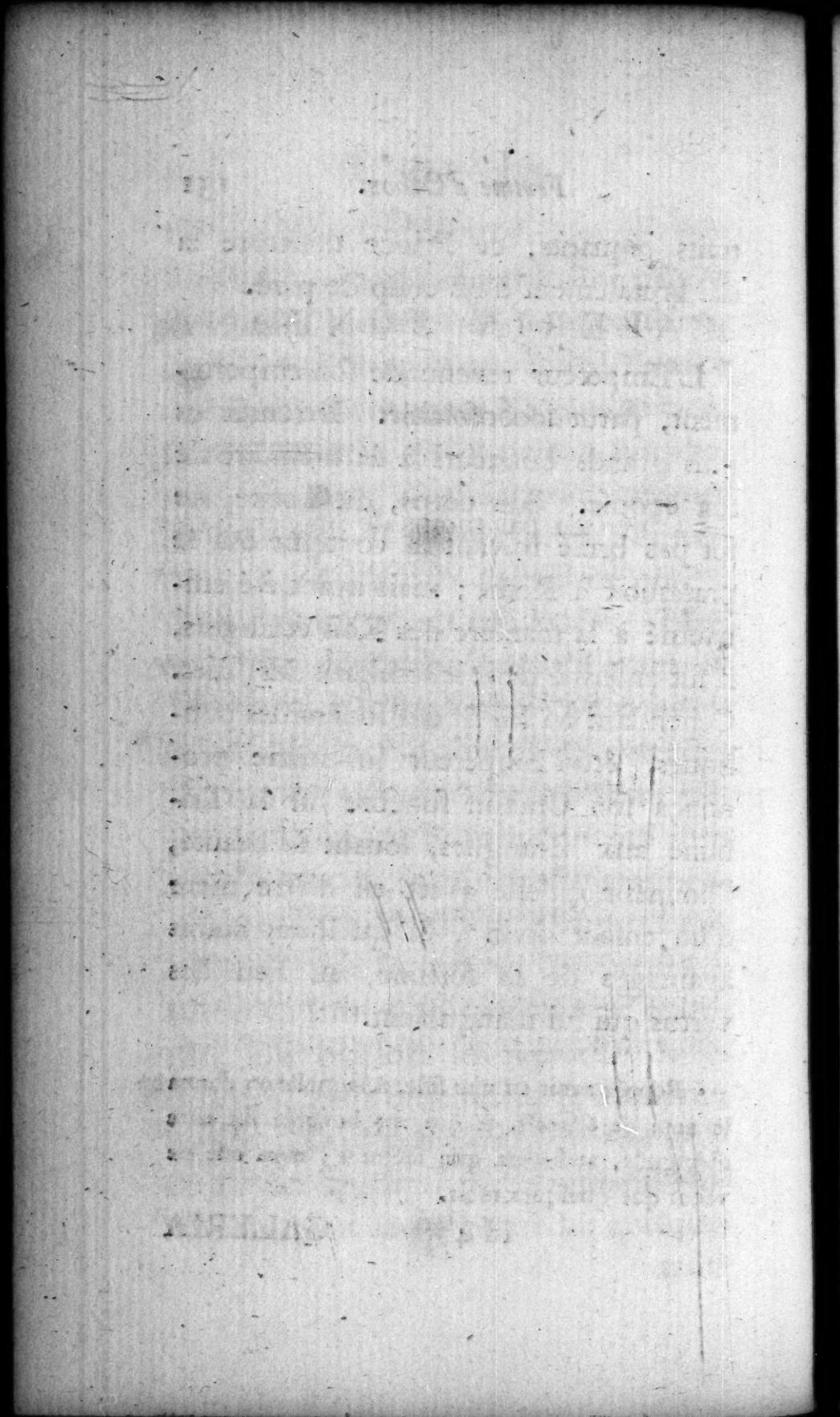
fards particuliers elle entretenoit à ses frais, cinq cents ânes dont elle faisoit tous les jours traire le lait pour s'y baigner, afin de préserver par ce moyen, la blancheur de sa peau, & en quelque endroit qu'elle allât, elle étoit toujours suivie de ce plaisant cortège.

Néron, qui s'abandonnoit sans réserve aux basses flatteries de ses Courtisans, avoit depuis long-temps fermé l'oreille aux sages remontrances des gens de bien. Il négligeoit la gloire de son Empire, pour s'occuper d'amusements indignes de son rang. Il ne pensoit qu'à sa musique, ses danses, ses farces, en quoi il voulloit qu'on le crût très habile. Mais sa passion dominante étoit de conduire un chariot. L'Impératrice ne pouvant le voir sans douleur, livré à ces exercices bas, qui l'exposoient à la risée & au mépris des Romains, fit ce qu'elle put pour le détourner de ces divertissements honteux, qui flétrissoient sa gloire. Lorsqu'elle vit que ses prières, ses caresses & même ses larmes ne produisoient aucun effet, elle employa les reproches & les railleries ; mais cette ressource lui devint funeste. Car l'ayant raillé un jour qu'il s'étoit fort appliqué à conduire un chariot, & ayant lancé contre lui quelques traits

traits piquants, ce Prince dénaturé la tua brutalement d'un coup de pied.

L'Empereur revenu de son emportement, parut inconsolable. Il rendit les plus grands honneurs à la mémoire de son épouse. Son corps, dit Tacite, ne fut pas brûlé suivant la coutume qui se pratiquoit à Rome ; mais ayant été embaumé à la manière des Rois étrangers, il fut enfermé dans le tombeau des Jules. Cependant on lui fit des funérailles publiques, & l'Empereur lui-même prononça son Oraison funébre sur la Tribune aux harangues, louant sa beauté, l'honneur qu'elle avoit eu d'être mère d'un enfant divin<sup>c</sup>, & quelques autres avantages de la fortune, au lieu des vertus qui lui manquoient.

• Poppée avoit eu une fille, à laquelle on donna le nom de *Claudie*, & qui fut honorée du titre d'Auguste, aussi-bien que sa mère ; mais elle ne vécut que quelques mois.



## GALERIA FUNDANA.

### *Seconde Femme de Vitellius.*

IL ne faut pas moins de prudence que de sageesse pour se défendre des puissants attraits de la Souveraineté. Le plaisir qu'on trouve à commander aux autres, l'emporte ordinairement sur les dangers presque inévitables qui accompagnent par-tout les ambitieux, & plusieurs aiment mieux être malheureux avec éclat & sur le Trône, qu'heureux dans la tranquillité d'une fortune médiocre. L'Histoire nous en fournit un exemple dans la personne d'Agrippine, qui aima mieux mourir de la main de son fils, que de vivre & de renoncer au plaisir de le voir élevé à l'Empire. Sextilia mere de l'Empereur Vitellius eut des sentiments

H 5 bien

bien différents. Loin de faire des souhaits pour l'agrandissement de son fils, elle regarda au contraire comme un horoscope funeste, la prédiction flatteuse qu'on lui fit de sa future grandeur, & elle pleura Vitellius comme perdu lorsqu'elle le vit Général d'armée & Empereur.

Galéria Fundana, épouse de ce Prince, n'eut pas moins de modération que sa belle-mère. Elle ne se laissa jamais éblouir au faux éclat de la puissance souveraine. Le changement de sa fortune n'en apporta aucun à ses moeurs. Cette Princesse fut aussi raifsonable & aussi docile dans le Palais des Impératrices & dans le centre de la plus fastueuse grandeur, que dans la chambre particulière où elle étoit avant l'élévation de son époux à l'Empire. Son cœur fut inébranlable à toutes sortes d'accidents ; sa modération fut telle que rien ne put jamais

jamais l'altérer, & elle supporta les divers événements de l'une & l'autre fortune avec une égalité d'ame qui justifia son caractere.

Je ne m'étendrai point sur l'origine de la Maison de Vitellius, & encore moins sur les vices qui déshonorèrent cet Empereur & le rendirent indigne de la majesté Impériale. Je dirai seulement que le nom de Vitellius est très ancien dans l'Histoire, que L. Vitellius pere de l'Empereur dont il s'agit, fut trois fois Consul & Censeur, & qu'enfin A. Vitellius, favorisé consécutivement de trois Princes, Caligula, Claude & Néron, (auprès desquels les grands vices étoient assurés de la plus haute protection,) parcourut lui-même la carriere des Magistratures & fut en outre revêtu des Charges les plus honorables du Sacerdoce. Ce fut ainsi que Vitellius parvint à réunir toutes les dignités avec toutes les vices.

Il exerça cependant le Proconsulat en Afrique avec assez de modération ; mais réduit enfin à l'indigence par ses profusions & son insatiable gourmandise<sup>1</sup>, il devint le plus injuste des hommes. Ayant été chargé de l'entretien des Edifices

Il faisoit régulièrement quatre grands repas par jour, & bien souvent cinq. Rien ne pouvoit assouvir cette faim enragée, de laquelle il étoit quelquefois si peu maître, que dans les Auberges où il s'arrêtait en voyageant, il engloutissoit les viandes toutes fumantes, ou celles qui étoient du jour précédent à moitié mangées. Dans les Sacrifices, il se saisissoit des gâteaux sacrés, & enlevoit de dessus le feu les entrailles à demi-cuites des victimes, qu'il dévoroit scandaleusement devant tout le monde. Il s'invitoit lui-même chez ses amis ; dinoit chez l'un, soupoit chez l'autre, ce qui n'étoit pas toujours agréable à ses hôtes, parce qu'on ne pouvoit guère lui donner de repas qui ne coutât cinquante mille francs. Celui que son frere *L. Vitellius* lui donna passe toute croyance ; car nous lisons que l'on servit à table deux mille Poissons & sept mille Oiseaux des plus rares & des plus

fices publics, il fut accusé d'avoir souffrtrait les offrandes & les ornements des Temples, substituant pour déguiser ses vols, l'étain à l'argent & le cuivre à l'or.

Dès que l'avidité se fut une fois glissée dans son ame, elle le porta insensiblement à la cruauté, & ce fut sur son propre sang que Vitellius fit d'abord tomber

plus exquis, sans compter les autres mets. Mais il surpassa de beaucoup son frere dans la dédicace d'un certain plat qu'il nomma *le Bouclier de Minerve*. Il étoit d'une grandeur si prodigieuse, que pour le faire, on fut obligé de bâtir un four au milieu de la compagnie. Ce plat qui coutoit seul plus que tout le festin de son frere, étoit rempli uniquement de foies d'un certain poissos fort délicat, de langues de Scares, de cervelles de Paons & de Faifans, de laitances de Murénes & de toutes sortes de poissos & d'oiseaux d'un très grand prix. La dépense d'une table servie de cette maniere étoit énorme, & *Dion Caffius* l'évalue à neuf cents millions de sesterces, qui font cent douze millions cinq cents mille livres Tournois, pendant les huit mois du règne de *Vitellius*.

sa barbarie. Il avoit eu un fils de sa première femme Pétronie, de laquelle il s'étoit séparé, & qui ayant contracté un second mariage avec Dolabella, mourut peu de temps après & institua ce fils (nommé Petronianus) son héritier, à condition que Vitellius dont elle connoissoit l'humeur prodigue<sup>1</sup>, l'émanciperoit. Elle crut conserver ses biens à son fils & ce fut précisément le contraire. Sa funeste prévoyance lui attira la mort. Il fut émancipé par Vitellius : mais ce cruel Empereur, après lui avoir sans doute dicté un testament en sa faveur, le fit empoisonner, & pourdonner une couleur à sa fureur, il fit courir le bruit que ce jeune Romain avoit attenté à sa vie, & que de rage & de honte de se voir dé-

• L'émancipation, dit *Mr. Crevier*, étoit chez les Romains tout autre chose que parmi nous. Elle confisstoit à affranchir le fils de la puissance paternelle, ensorte qu'il devint pleinement maître de sa personne & de ses biens.

couvert,

couvert, il avoit avalé lui-même le poison qu'il avoit préparé pour son pere.

Vitellius après son divorce avec Pétronie, ne demeura pas long-temps sans prendre un second engagement, & ce fut avec Galéria Fundana, dont le pere avoit été Préteur. La nature ne l'avoit pas douée de grands agréments ; elle avoit même, à ce qu'on dit, la langue épaissie & for embarrfée : mais en récompense, elle étoit sage, moderée & sa réputation fut toujours exempte des moindres soupçons. De ce mariage naquit bientôt P. Vitellius, qui eut la même incommodité que sa mere, c'est-à-dire, une si grande difficulté de parler, qu'à peine pouvoit-on l'entendre. Fundana eut aussi une fille, à l'occasion de laquelle Vespasien fit éclater sa générosité en la mariant très avantageusement, après le malheur de Vitellius son pere.

Vitellius

Vitellius qui avoit pris dans sa jeunesse les pernicieuses impressions de toutes sortes de vices, s'abandonna entièrement à la débauche, faisant sa divinité de son ventre & consommant tout son bien pour contenter cette monstrueuse glotonnerie, qui étoit sa passion dominante. Ses excès furent portés si loin, que sa fortune en fut tout-à-fait dérangée, & il se vit réduit à une si grande nécessité, que lorsque l'Empereur Galba lui donna le gouvernement de la Basse Germanie, il se trouva sans argent pour faire son voyage, & fut obligé pour s'en procurer, de louer sa maison à des fermiers, & de loger sa mère, son épouse & ses enfants dans un grenier. Mais la somme qu'il avoit reçue des fermiers n'étant pas suffisante, pour se mettre en campagne, sa dernière ressource fut de déposer en gage, un brillant qui servoit de pendant d'oreille à sa mère Sextilia.

Il devoit être douloureux sans doute, pour une femme aussi sensible que Fundana, qui étoit parvenue à un rang distingué, & qui avoit toujours vécu dans l'abondance, de se voir ainsi chassée de son Palais par une affreuse misere, fruit honteaux de l'intempérance & des appétits déréglés de son époux, dont l'ame basse et rampante, adonnée à la flatterie, étoit incapable d'aucun sentiment d'honneur.

Vitellius arriva dans son Gouvernement peu de temps avant la mort de l'Empereur; il y trouva les troupes dans une fermentation violente, qui n'attendoit que l'occasion pour éclater, & produire une révolte. Les soldats peu satisfaits de l'humeur sévere & avare de Galba, le reçurent avec de grandes démonstrations de joie, le saluèrent Empereur, & lui donnèrent le surnom de Germanicus. Cette élection étoit à peine achevée,

achevée, qu'on apprit dans le camp que Galba venoit d'être assassiné par ordre d'Othon & que ce dernier s'étoit aussi-tôt emparé de l'Empire. A cette nouvelle Vitellius forma d'abord le dessein de l'aller combattre ; mais Othon en ayant été averti, soit qu'il se défiât des succès de la guerre, soit peut-être par lâcheté, voulut tenter d'arrêter Vitellius, en lui proposant quelque accommodement. Il lui écrivit plusieurs lettres pleines d'égards & d'honnêteté, où il l'invitoit à la paix, lui offroit de l'argent, & même de l'associer à l'Empire, & de lui donner sa fille en mariage. Vitellius lui répondit sur le même ton, lui fit les mêmes offres, & cette correspondance ridicule dura quelque temps de part & d'autre. Ce projet de réconciliation ayant échoué, ils commencèrent à se tendre des pièges, & chacun en particulier, tâcha de grossir son armée, en séduisant les soldats de son adversaire ; ensuite ils ne gardèrent plus

plus de mesure; ils s'écrivirent des lettres outrageantes, se reprochant mutuellement toutes sortes de défordres & de crimes: & tous deux disoient la vérité.

Durant cette contestation entre les deux concurrents pour la souveraineté Puissance, Fundana avoit tout lieu de craindre pour elle & sa famille. Elle se voyoit dans Rome entre les mains d'Othon, qui auroit bien pu se venger de son ennemi en la personne de son épouse & de ses enfants. Vitellius alarmé du danger où elle se trouvoit, écrivit à S. Titianus, frere d'Othon, qui commandoit dans la ville, que s'il leur arrivoit aucun mal, il lui en répondroit sur sa tête & sur celle de son fils. Mais Othon en usa très galamment envers Fundana & sa famille; il en eut un soin particulier, quoique la douceur qu'il fit paroître à leur égard, semble plutôt l'effet de la crainte que celui de sa clémence.

Les

Les forces d'Othon & de Vitellius étoient à-peu-près égales. Le premier fit ce qu'il pu pour hâter une décision ; elle lui fut contraire. Il est vrai qu'il eut d'abord de l'avantage ; mais il perdit ensuite la fameuse bataille de Bédriac<sup>1</sup>, où ses troupes furent entièrement défaites par celles de Vitellius. Othon qui attendoit des nouvelles de la bataille, ayant appris la déroute de son armée, & voyant ensuite que les Légions & les Provinces se déclaroient pour son ennemi, perdit toute espérance de rétablir ses affaires, & se perça lui-même de son épée, avec une résolution qu'on n'attendoit pas d'un homme qui avoit passé sa vie dans la mollesse & les plaisirs. Par cette mort inattendue, Vitellius réunit tous les suffrages en sa faveur, & fut généralement reconnu de tout l'Empire. Il étoit dans

• Aujourd'hui *Caneto*, petite ville d'Italie, au Duché de Mantoue, & à sept lieues de Crémone.

les

les Gaules avec ses troupes, lorsqu'il fut informé de la victoire que ses Généraux venoient de remporter. A cette agréable nouvelle, il prit le chemin de Rome, & laissa dans tout sa route des traces de sa gourmandise & de sa cruauté. Il visita le lieu où s'étoit donnée la bataille de Bédriac, qu'il trouva tout couvert de corps morts qui exhaloient une odeur insupportable, & s'étant apperçu que quelques-uns de sa suite détournoient la vue d'un si triste spectacle, il leur dit en riant, que *l'odeur d'un ennemi mort étoit toujours bonne, & celle d'un Citoyen encore meilleure.* Paroles bien dignes d'un tel Tyran.

On fut bientôt à Rome la funeste mort d'Othon, & que Vitellius s'avançoit vers la ville avec des forces considérables. Chacun vouloit avoir l'honneur d'annoncer cette bonne nouvelle à l'épouse & à la mere du nouvel Empereur. On s'em-

pressa

pressa de leur rendre les hommages les plus respectueux, & la flatterie se rangea à son ordinaire, du côté de la Fortune. Mais tous ces honneurs, toutes ces distinctions flatueuses ne firent aucunne impression sur le cœur de Fundana, ni sur celui de sa belle-mere. Rien ne put tirer ces vertueuses Romaines, de la modestie de leur état. Peu sensibles aux attractions de la souveraine Puissance, elles ne firent usage de leur pouvoir que pour faire du bien, & pour soulager les malheureux, évitant avec soin d'augmenter par des manieres dures la douleur des infortunés. Inacceſſibles à la joie, elles envisagèrent la soudaine élévation de Vitellius, comme le plus grand malheur qui pût arriver à leur maison. Le triste sort des deux derniers Empereurs, & cului des Princes qui les avoient précédés, étoient de funestes présages qui les avertiffoient de fe défier de la fortune. Aussi lorsque Vitellius parvenu à l'Empire,

pire, écrivit à sa mère en se donnant le surnom de Germanicus, elle dit qu'elle n'avoit point donné le jour à un Germanicus, & que Vitellius étoit le nom de son fils. Quand à Fundana, elle porta sur le Trône la même modération qu'elle avoit eue dans la médiocrité d'une vie privée. Toujours affable & compatissante, elle n'affecta jamais une grandeur orgueilleuse, & ne se servit de son crédit que pour faire des heureux.

Vitellius fit son entrée solennelle dans Rome, avec une pompe & une magnificence incroyables. Il fut droit au Capitole, où il trouva sa mère; & en l'embrassant, il lui donna le titre d'Auguste. Il envoya ensuite toute l'armée au devant de son fils, auquel il donna le nom de Germanicus, & tous les ornements & toutes les marques distinctives des Césars, quoiqu'il fut encore très jeune & presque muet. Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est

c'est qu'il se rendit au Sénat, où il fit un magnifique éloge de ses vertus, & surtout de sa modération & de sa tempérance, devant ceux-là même qui avaient été très souvent témoins de ses débauches & de sa cruauté. Au lieu de suivre les exemples de sa vertueuse épouse, il prêta l'oreille aux conseils pernicieux de Triaria, sa belle-sœur, femme arrogante & cruelle, qui le porta aux plus grands excès. Il devint un monstre d'inhumanité & d'intempérance ; se souilla de plusieurs meurtres, & mit enfin le sceau à tous ses crimes, en faisant mourir sa propre mère de faim<sup>4</sup>, sur une vaine prédiction qu'on lui avoit faite autrefois, qu'il régneroit long-temps s'il lui survivoit.

\* D'autres assurent que *Sextilia*, prévoyant les malheurs dont Vitellius alloit être accablé, lui avoit elle-même demandé du poison, & que ce fils dénaturé eut la barbarie de lui en donner.

Il étoit temps que Vespasien, qui s'étoit rendu illustre par une infinité d'actions glorieuses, vint mettre fin à toutes ces horreurs, & sauvât l'Empire en s'en rendant maître. Tendis que Vitellius abandonnoit les rênes du gouvernement à ses affranchis, & se plongeait de nouveau dans les excès les plus infames, Vespasien qui s'étoit formé un très grand parti, fut proclamé Empereur par les Légions d'Egypte, de Judée & de Syrie, & reconnu de tout l'Orient. Bientôt toute l'Illyrie suivit le même exemple. Ce fut à Atonius Primus, homme consommé dans l'art de la guerre, que Vespasien eut la principale obligation d'un succès si prompt & si heureux. Ce Général expérimenté, se hâta de pénétrer en Italie ; s'empara de plusieurs villes, & gagna deux batailles. Il prit ensuite Crémone, qu'il abandonna au pillage, & après ces trois actions, dans lesquelles

Tom. I.

I

Vitellius

Vitellius perdit plus de trente mille hommes, tout l'Empire se déclara pour le vainquer, à l'exception de la ville de Rome qui tint encore quelque temps pour Vitellius.

Il ne falloit rien moins que des succès aussi rapides, pour tirer Vitellius de l'affouissement dans lequel il étoit plongé. Il ne s'apperçut du danger où il se trouvoit, que lorsqu'il n'étoit plus temps d'y remédier. Voyant qu'il ne lui restoit aucune ressource, & qu'il ne pouvoit plus se défendre contre un ennemi trop puissant, il résolut d'abdiquer lâchement la couronne, & de la céder à son concurrent. Ce malheureux Prince sortis du Palais en habit de deuil, avec toute sa famille plongée dans la tristesse & dans l'abattement. Son fils étoit porté en litiere; & dans cette état, qui sembloit étre l'appareil d'une pompe funèbre,

nébre, & qui excitoit la compassion de ceux même qui n'avoient pas lieu de s'en louer, Vitellius passa à travers une foule immense de soldats & de Peuple, pour se rendre dans la place publique de sa Capitale, faire une résignation solennelle du rang suprême. Il dit en termes touchants, & les larmes aux yeux, qu'il se démettoit volontiers de l'Empire pour l'amour de la paix, & pour le salut de l'Etat : qu'il prioit ceux qui l'écoutoient de conserver quelque souvenir de lui, & d'avoir compassion de son épouse, de ses enfants & de son frere. Ensuite prenant son fils entre ses bras, il le recommanda à l'assemblée, & en même temps ôta l'épée de son côté, comme pour marquer qu'il se dépouilloit du pouvoir absolu sur la vie des Citoyens, & il la voulut remettre au Consul Cécilius Simplex qui étoit près de lui ; mais il refusa de la recevoir, de sorte que Vitellius se retira

dans le Temple de la Déesse Concorde, pour y déposer les marques de la souveraine Puissance, & de là gagner la maison de son frere.

Ce devoit être un spectacle bien attendrissant de voir l'Impératrice sortir de son Palais, tenant sa fille par la main, & versant un torrent de larmes sur la malheureuse destinée de sa famille. Tous ceux qui la virent dans cet état déplorable, ne purent lui refuser leur compassion. Ils plaignirent le sort d'une Princesse vertueuse, qui devoit tous ses malheurs aux vices de son époux. Mais les souhaits de la multitude pour Fundana & ses enfants, ne pouvoient dans cette occasion leur être d'un grand secours. Antonius Primus s'avança vers Rome, & força la ville, malgré la belle résistance des troupes de Vitellius, qui durant la contestation, s'étoit réfugié dans le Palais,

Palais, où il mangeoit & buvoit comme en un jour de débauche. Effrayé cependant par le bruit que faisoient les soldats, il en sortit par une porte dérobée, & se fit porter au Mont Avantin, accompagné seulement d'un cuisinier & d'un boulanger; mais il retourna bientôt au Palais, qu'il trouva désert: tous ses gens s'étoient enfuis, ou évitoient sa rencontre. Rempli d'effroi, las de courir sans savoir où il alloit, il se cacha derrière un lit dans la chambre du Portier, & y ayant été découvert, il fut tiré de son asile, trainé, à moitié nu & la corde au cou, par les rues de Rome, & ensuite assommé de coups & jeté dans le Tibre. Funeste & honteuse fin! mais digne de sa vie.

La ruine de Vitellius entraîna celle de toute sa maison. L. Vitellius frere de l'Empereur, & le jeune Vitellius fu-

rent mis à mort, & Fundana passa le reste de ses jours dans le deuil & dans la tristesse.

**FLAVIE**

## FLAVIE DOMITILLE,

### *Femme de Vespasien.*

LA vie de Flavie Domitille fut si obscure, que cette Impératrice n'est particulierement connue dans l'Histoire que par les honneurs qu'on lui rendit après sa mort, & lorsque Vespasien fut affermis sur le Trône. Son pere Flavius Liberalis dont la naissance fut peu relevée, ayant mérité par de longs services l'Emploi de Greffier des finances, Domitille qui jusqu'alors avoit été dans l'esclavage, fut à sa considération déclarée libre & Citoyenne Romaine. Lorsqu'elle épousa Vespasien, cet Empereur exerceoit alors la Préture sous Caligula. Cenis affranchie d'Antonie, mere de Claude, possé-.

doit son cœur depuis long-temps, & il l'aimoit encore avec passion.

La famille de Vespasien étant ainsi que celle de son épouse peu illustre, cet Empereur auroit sans doute passé ses jours dans l'obscurité, si Narcisse dont le pouvoir étoit alors tout-puissant à la cour, ne l'eut pris sous sa protection. Ce fut par la faveur de cet affranchi que Vespasien se vit revêtu des Emplois les plus honorables, dans lesquels il fit éclater les rares talents qui lui attirèrent dans la suite les plus grands honneurs. Ayant obtenu la Lieutenance d'une Légion, il alla en Allemagne & dans la Grande Bretagne, où il se distingua également par ses belles actions qui rendirent son nom si célèbre & qui furent récompensées du Sacerdoce, du Triomphe & du Consulat. Ce fut en arrivant à Rome pour y exercer cette dernière Charge, qu'il trouva Domitille son épouse accou-  
chée

chée d'un fils, à qui il donna le nom de Tite, & qui fut son successeur a l'Empire.

Cependant Vespasien dont les honneurs éclatants, & les exploits avoient réveillé l'ambition & fait naître les plus belles espérances, ayant été enveloppé dans la disgrâce de Narcisse, perdit tout-à-coup l'espoir de sa future grandeur. Tous ses projets d'élévation s'évanouirent, & peu s'en fallut que sa ruine ne suivit de près celle de ce favori. La haine implacable que l'Impératrice Agrippine avoit conçue contre Narcisse, s'étendoit aussi sur toutes les créatures de son ennemi, & elle avoit également juré leur perte. Vespasien fut donc obligé de se soustraire à la fureur de cette femme vindicative. Il quitta Rome, & emmena avec lui Domitille son épouse.

Ce fut pendant sa retraite qu'arriva la naissance de Domitien son second fils, duquel il n'eut pas trop lieu de se louer dans la suite. Enfin, l'orage étant passé & Agrippine ayant satisfait sa vengeance, Vespasien revint à Rome rempli de nouvelles idées ; mais la fortune qui se plaitoit à le tourmenter, lui fit de nouveau éprouver ses caprices. Néron étant allé faire un voyage en Achaïe, Vespasien l'y accompagna ; mais ayant eu le malheur de s'attirer la disgrâce de ce Prince, pour s'être endormi pendant qu'il chantoit, cet Empereur violent le banit de sa présence, & il fut encore réduit à chercher un asile. Cette seconde retraite ne fut cependant pas de longue durée, la fortune cessant enfin de lui être contraire, le dédomagea emplement des inquiétudes qu'elle lui avoit causées.

La nation Juive entièrement attachée à la religion de ses peres, avoit une aversion

aversion insurmontable pour les Romains. Elle considéroit leur Dominion comme un esclavage également dur & honteux. D'ailleurs, séduite par quelques anciennes Prophéties mal entendues, elle résolut de secouer un joug importun, & se porta aux plus grands excès. Néron ayant été averti de cette révolte, entra dans une furieuse colere, & jura d'exterminer un peuple perfide, qui avoit manqué si souvent à sa parole. Il envoya contre ces réfractaires Vespasien, Général habile & d'une expérience reconnue, qui entra en Judée à la tête d'une armée considérable, & se rendit maître de toute la Province, à l'exception de la ville de Jerusalem. Ce fut durant cette expédition, que mourut son épouse Domitille. On parla très peu de sa mort, parce qu'elle avoit toujours vecu simplement & sans éclat; & le nom de cette Romaine ne fut connu qu'après qu'il eut plu à la flatterie de l'ériger en Divinité.

La naissance de Vespasien sembloit devoir l'exclure du Trône, mais la fortune & son mérite l'y placèrent. Son avancement à l'Empire fut d'autant plus glorieux, qu'il ne lui couta ni intrigues ni efforts, & la seule part qu'il y prit, fut de consentir aux vœux empressés de ceux qui demandoient son élévation. S'il eut des ennemis à vaincre, il eut en même temps sur eux l'avantage de la victoire, sans être obligé de tirer lui-même l'épée. Des Généraux & des armées combattirent pour sa querelle avec tant de zéle & de succès, que n'ayant plus d'obstacles à surmonter, il vint prendre possession de l'Italie & de Rome, où il fut reçu avec une joie universelle.

En arrivant à Rome Vespasien n'affesta point de se montrer avec tout le faste d'un Empereur; il y parut plutôt avec la modération d'un particulier, ou du moins d'un Prince qui n'oublioit pas qu'il

qu'il n'étoit point né pour l'Empire, & que ceux dont il recevoit les hommages avoient long-temps été ses égaux. Ce fut avec cette douceur, cette modération que ce sage Prince gouverna l'Etat depuis le commencement de son règne jusqu'à sa mort, & remplit ainsi les hautes espérances qu'on avoit conçues de lui. Lorsqu'il parvint à l'Empire, Rome se ressentoit encore de l'incendie de Néron, la face en étoit entièrement changée. Un des premiers objets de Vespasien, fut non seulement d'en réparer les ruines, mais encore de l'embellir de nouveaux Edifices: tels que le Temple de la paix & un Temple en l'honneur de Claude, à qui il étoit redevable de l'agrandissement de sa fortune. Flavie Domitille son épouse ne fut point oubliée; sa mémoire & son nom furent par les soins de Vespasien, tirés des ténèbres de l'oubli. On fit son Apothéose & elle fut mise au rang des Divinités.

On

On érigea des Temples & des Autels en son honneur & on institua des Prêtres qui furent appellés Flavies. L'Affranchie Cenis se ressentit de la fortune du nouvel Empereur après la mort de Domitille. Ce Prince la prit dans son Palais & eut pour elle les mêmes égards que si elle eut été son épouse légitime. Il faut avouer que le mérite de cette Romaine étoit digne, en quelque maniere, de ces déférences. Elle avoit autant de discernement que de pénétration ; son esprit étoit vaste, aisé & capable des plus grandes choses. A ces qualités, elle joignoit une politique fine & délicate, dont elle fut faire usage pour se maintenir dans les bonnes graces de Vespasien, en se conformant à la passion favorite de ce Prince, qui étoit d'amasser de l'argent. Cette habile Affranchie contribuoit pas ses négociations à la vente des Charges dont cet avide Empereur faisoit publiquement trafic, de sorte que

le

Le plus indigne des hommes avoit droit d'aspirer aux premières Places, pourvu qu'il se présentât les mains garnies, & c'étoit toujours à Cenis qu'il falloit s'adresser. Ce fut dans cette occupassion fardide que mourut cette favorite, infinité regrettée de l'Empereur, qui ne lui survêcut pas long-temps <sup>a</sup>.

• Quoique Vespasien ne fut nullement sanguinaire, il ternit cependant la fin de son règne par la mort de *Sabinus*. Comme l'Histoire de ce Gaulois est accompagnée de circonstances extrêmement touchantes, on ne sera pas faché de la trouver ici.

Sabinus étoit très considérable par sa naissance & ses grandes richesses. Il étoit de *Langres*, & épousa *Epponine*, jeune Dame d'une vertu exemplaire & d'une rare beauté. Durant les troubles qui agitèrent les Gaules pendant les règnes d'*Othon*, de *Vitellius*, & sous le commencement de celui de *Vespasien*, Sabinus aveuglé par son ambition, oſa prétendre à la souveraine Puissance, & se fit saluer Empereur. Soutenu par ceux de sa nation, il arbora l'étendard de la révolte, & tourna ses armes contre les Romains ; mais ses Troupes furent entièrement

tiérement défaites, & il se vit obligé de chercher son salut dans la fuite. Il auroit pu se retirer en Germanie, où il auroit été à l'abri de toutes poursuites ; mais ne pouvant se résoudre à abandonner une épouse chérie, dont il étoit tendrement aimé, il préféra de rester dans son pays, & de s'y cacher jusqu'à ce que les troubles fussent passés. Pour se soustraire à la recherche de ses ennemis, il s'enferma dans des grottes souterraines, & ne garda avec lui que deux affranchis, sur la fidélité desquels il pouvoit compter, les seuls qui eussent connoissance de ces retraites obscures. Il fit ensuite courir le bruit qu'il s'étoit ôté la vie par le poison, & donna ordre qu'on mit le feu à sa maison de campagne, afin qu'on attribuât cet incendie à son désespoir, & qu'on crût que son corps avoit été consumé par les flammes.

Cet artifice ayant réussi, Sabinus envoya un de ses fidèles serviteurs vers Epponine, pour lui apprendre ces tristes nouvelles. Cette vertueuse Gauloise, qui avoit une très grande tendresse pour son mari, s'abandonna à la plus vive douleur. Elle remplit la maison de ses regrets, versa un torrent de larmes, & ne voulant point survivre à un époux qui lui avoit été si cher, elle resta trois jours sans prendre aucune nourriture. Le deuil d'Epponine, son désespoir, la maison brûlée, tout courroit

courroit à faire croire que Sabinus étoit mort. Cependant celui-ci instruit de tout ce qui se passoit, & craignant que sa femme ne poussât trop loin sa douleur, la fit avertir secrètement qu'il étoit en vie; la pria en même temps de ne rien changer dans sa conduite, & d'entrenir une erreur qui lui étoit si salutaire. Epponine sentit trop bien l'importance de cet avis pour le négliger. Elle joua parfaitement son rôle; mais impatiente de revoir ce cher époux, elle l'alla trouver une nuit dans ses cavernes souterraines, & revint sans être apperçue de personne. Enhardie par ce succès, elle continua ses visites; ses absences devinrent plus longues, & elle s'enterra presque toute vive avec Sabinus, ayant seulement la précaution de paroître de temps en temps à la ville. Elle passa dans cette ténébreuse demeure près de neuf ans, y donna le jour à deux fils, qu'elle éleva elle-même sans autres secours, que ceux que son époux & ses deux fidèles affranchis purent lui procurer.

Les fréquentes absences d'Epponine, firent à la fin soupçonner qu'il y avoit du mystère dans sa conduite. On épia ses démarches, & l'on parvint enfin à decouvrir la retraite de Sabinus. Il fut arrêté avec sa femme & ses enfants; on les chargea de chaînes, & on les mena tous prisonniers à Rome. Lorsqu'ils parurent devant l'Empereur, Epponine

sc

se jeta aux pieds de ce Prince, & les larmes aux yeux, elle tâcha de le flétrir en lui présentant ses enfants : *César, lui dit-elle, voici les tristes fruits de notre disgrâce, & je les ai allaités dans l'horreur des ténèbres, afin de pouvoir vous offrir un plus grand nombre de supplicants.* Vespasien fut attendri, mais par une politique mal entendue, il ne laissa pas de condamner Sabinus & son épouse au supplice, & ne fit grâce qu'à leurs enfants. Après ce cruel arrêt, Epponine indignée, ne garda plus de mesures. Elle prit un visage fier & intrépide; reprocha à l'Empereur son inhumanité, & lui dit avec un courage héroïque, qu'elle quittait la vie sans regret, quisqu'elle avoit récu neuf ans avec Sabinus dans l'obscurité d'un tombeau, avec plus de satisfaction, que lui sur le Trône. Tel fut le sort de ces deux malheureux époux, qui auroient trouvé grâce auprès de Vespasien, si cet Empereur eut mieux connu les véritables intérêts de sa gloire.

MARCIE

## MARCIE FURNILLE,

*Seconde Femme de Tite<sup>a</sup>.*

MARCIE FURNILLE, fut la seconde femme de l'Empereur Tite, si connu par le glorieux titre de *Délices du genre humain*; titre qu'il mérita par sa sagesse & sa modération. Ce Prince étant fils ainé de Vespasien, fut aussi son successeur à l'Empire, & son règne qui malheureusement fut trop court, est marqué par des traits frappants de sa bonté & de sa douceur. Dès le premier jour qu'il se vit revêtu de la souveraineté, il fit éclater envers Domitien son frère, ses sentiments

<sup>a</sup> La première femme de Tite, fut *Arricidie Tertulle*, fille de *Tertullus*, Chevalier Romain, & Capitaine des Gardes Prétoriennes. Elle ne vécut que très peu de temps après son mariage.

de

de modération & de générosité, qui formoient la base de son caractere. Quoique Domitien eut cherché à lui disputer l'Empire, & qu'il eut même sollicité les Armées à la révolte, jamais Tite ne put se répondre à punir un frere si criminel, ni même à lui témoigner moins de considération ; au contraire, il le fit son Collégue dans le Consulat, & lui déclara que n'ayant point d'enfants mâles, il le regardoit comme son successeur à l'Empire. Il lui tint constamment le même langage, & souvent, il conjura ce frere ambitieux, dans des entretiens secrets & en versant des larmes, de lui rendre amitié pour amitié.

Enfin Tite fit éclater dans sa conduite toutes les vertus qui caractérisent un grand Prince. Il avoit tant de penchant à faire le bien, qu'il ne rebutoit jamais ceux qui venoient lui demander quelque grace, lors même qu'il ne croyoit pas devoir

devoir la leur accorder. Sa maxime étoit qu'il ne falloit pas qu'aucun Citoyen sortît mécontent de l'audience de son Prince. On fait en quels termes il témoigna son regret d'avoir laissé passer un jour sans le marquer par aucun bienfait. *Mes amis*, dit-il à ceux qui étoient à table avec lui, *J'ai perdu un jour*<sup>b</sup> : mot qu'on ne sauroit trop admirer & qui mérite plus de louanges que toutes les victoires d'Alexandre & de César. Du reste Tite fut très populaire ; mais Suétone nous apprend que même dans ses plus grandes familiarités, il fut toujours conserver son rang & ne point avilir la majesté du commandement suprême.

Son commerce étoit doux & aisé dans le particulier, ce qui lui gagnoit les cœur de tous ceux qui l'approchoient. Bien différent de Domitien son frere, il con-

<sup>b</sup> *Amici, diem perdidi.* Suet.

nut le prix de l'amitié, & fut en remplir tous les devoirs. Il avoit été élevé avec Britanicus, dont l'âge étoit à-peu-près égal au sien, & avoit reçu la même éducation que ce jeune Prince, ayant été instruit par les mêmes Maîtres, & formé par les mêmes leçons; circonstance qui les lia si familièrement ensemble, que l'on prétend que dans le repas qui termina si tristement les jours du fils de Claude, Tite, placé à côté de lui, but une partie de la coupe empoisonnée, & en fut dangereusement malade. Dès qu'il fut parvenu à l'Empire, il fut voir qu'il n'avoit point oublié celui dont la société avoit honoré son enfance. Il fit faire deux statues de Britanicus, l'une d'or qu'il plaça dans le Palais; l'autre d'ivoire & équestre qu'il destina à être portée avec les images des Dieux & des grands hommes, dans la pompe solennelle des jeux du Cirque.

Une

Une chose extremement remarquable, c'est que la souveraine Puissance, dont la séduction à souvent été funeste à ceux qui dans une condition privée, avoient paru vertueux, fut l'époque d'un heureux changement dans la conduite de Tite, laquelle n'avoit pas été jusqu'alors exempte de taches ; car si nous en croyons Suétone, le dérangement de ses mœurs fut si grand qu'on redoutoit son avénement au rang suprême, & l'on craignoit en lui un second Néron. Cependant Tite ne fut pas plutôt devenu Empereur, qu'il résolut d'effacer par ses vertus les funestes impressions que sa conduite passée avoit laissée dans le cœur des Romains, ce qu'il effectua en effet. Un des premiers usages qu'il fit de son autorité, fut de renvoyer la Reine Bérenice qu'il aimoit & dont il étoit aimé. Ce fut ainsi que sacrifiant son penchant au bien de l'Etat, il obligea cette Princesse de quitter Rome, quoiqu'il lui en coutât

coutât infiniment, & qu'il lui eut promis à ce que l'on croit de l'épouser.

Cependant Tite, qui avoit déjà répudié Marcie Furnille son épouse, dont Bérenice avoit sans doute causé la disgrâce, après que cette Reine fut retournée en Judée, ne chercha point à contracter une nouvelle alliance, quoique la raison d'Etat semblât l'y inviter, n'ayant qu'une fille de son mariage avec Marcie, à laquelle il ne pouvoit laisser l'Empire.

La libéralité ne fut point inconnue à Tite. Cet Empereur fit éclater sa générosité & sa magnificence dans Rome, & sur-tout dans ce superbe Amphithéâtre que son pere Vespasien avoit commencé, & qu'il acheva avec tant de perfection. Ce fut en dédiant cet edifice & les bains qu'il y avoit ajoutés, qu'il donna des jeux avec un éclat qui surpassa tout ce qu'on avoit encore vu en ce genre.

Toutes

Toutes les différentes especes de spectacles qui pouvoient s'exécuter dans un Amphithéâtre se trouvèrent réunis dans ces jeux, dont la durée fut de cent jours.

A ces spectacles magnifiques & ces divertissemens, succéda bientôt une profonde tristesse dans Rome. La mort de Tite y changea tout-à-coup les plaisirs en deuils. Ce Prince étant parti de Rome pour se rendre au pays des Sabins, lieu de sa naissance, il fut subitemment pris de la fievre; mais il ne laissa pas de continuer sa route. Cependant son mal augmenta pendant le chemin, & l'on dit qu'ayant ouvert sa litiere & regardé le ciel, il se plaignit d'être condamné à mourir sans l'avoir mérité, ajoutant qu'il n'avoit rien à se reprocher, excepté une seule faute, laquelle nous est absolument inconnue.

Ce que Tite disoit étoit peut-être vrai à ne consulter que sa probité humaine, & en faisant abstraction des désordres de sa jeunesse. Mais ce sage Empereur ignoroit que l'on peut être très innocent envers les hommes & très coupable envers Dieu; qu'outre les devoirs à l'égard de nos semblables, il est un autre ordre de devoirs plus sublimes, qui se rapportent à l'être Suprême, & qui doivent servir de base à toute véritable vertu.

Enfin Tite mourut le treize Septembre, l'an 831 de Rome, dans la même maison de son pere, proche de Rieti, après une maladie très courte, étant dans la quarante & unième année de son âge, & après un règne de deux ans, deux mois & vingt jours. Il fut mis au rang des Dieux & c'est le seul honneur que Domitien fit rendre à sa mémoire.

Cet

Ce fut sous le règne de Tite, qu'arriva le funeste embrasement du Mont Vésuve au Royaume de Naples, qui couta la vie à Pline l'ancien <sup>1</sup>, & qui ensevelit sous terre les villes de Pompeïes & d'Herculane. Cette dernière ville a été retrouvée de nos jours, après tant de siècles, à dix toises de profondeur en terre, & l'on s'est assuré qu'elle n'avoit point été renversée ni engloutie, mais simplement couverte & enterrée par les matières sorties du Volcan.

Pline fut l'un des plus beaux génies, & un des plus savants Naturalistes de l'Antiquité. Il étoit de Vérone. Ce fut dans le temps qu'il commandoit une Escadre des Romains, qu'il arriva l'an 79 de J. C., cette fameuse éruption du Vésuve, dont les cendres volèrent, dit-on, jusque dans l'Afrique. Il voulut observer de près ce terrible phénomène, mais il fut bientôt puni de sa téméraire curiosité : les flammes le suffoquèrent. Nous avons de Pline une *Histoire Naturelle* en 37 livres, ouvrage rempli d'érudition & de recherches infiniment curieuses.

**DOMITIA LONGINA,***Femme de Domitien.*

**L**A beauté n'est pas toujours accompagnée de la vertu ; Julie, Poppée & leurs semblables nous ont donné un exemple de cette vérité, nous avons vu à quels honteux excès elles abandonnèrent leurs charmes ; il nous reste encore à voir quel usage Domitia fit des siens.

Cette Impératrice ne le cédoit point en attraits aux Dames les plus accomplies de Rome. Elle étoit fille de Domitius Corbulon, qui égala par ses vertus civiles & militaires les plus fameux Capitaines, & les plus habiles Politiques de l'ancienne Rome. L'extrême beauté de Domitia, & le mérite extraordinaire de

de son pere, la rendirent si considérable, qu'elle fut recherchée en mariage par tout ce qu'il y avoit de gens de mérite & de distinction, & Cœlius Lamia, de l'ancienne & illustre famille des Lamies, se fit honneur de l'épouser.

Ce Sénateur joignoit à une naissance distinguée, des qualités dignes de fixer tout autre cœur que celui de son épouse. Mais Domitia, née avec un penchant invincible à la coquetterie, étoit incapable d'un attachement véritable. Dès qu'elle eut perdu son pere, le souvenir des exemples de vertu qu'il lui avoit si souvent donnés, s'évanouit. Elle se livra sans réserve à son inclination vicieuse, & devint la femme la plus débauchée de Rome.

Domitien, fils puiné de l'Empereur Vespasien, fut le premier de ses adorateurs qui par ses assiduités auprès d'elle,

fit naître des soupçons peu favorables à sa vertu. Lamia plus intéressé que tout autre à la réputation de son épouse, ne vit qu'avec une extrême inquiétude les visites d'un Prince qu'il regardoit comme le plus dangereux de ses rivaux. En effet, ses allarmes ne furent que trop bien justifiées. A peine Domitien fut-il déclaré Empereur, que se prévalant du pouvoir que lui donnoit cette nouvelle dignité, il enleva Domitia Longina à Cœlius son mari, & peu de temps après il en fit son épouse, & la décora du titre d'Auguste.

Les passions violentes étant pour l'ordinaire fuites à s'éteindre dès qu'on à la liberté de les satisfaire, il étoit à présumer que celle de Domitien finiroit aussi-tôt qu'il n'auroit plus d'obstacles à surmonter, & qu'il se dégoûteroit d'une femme dont la conquête lui avoir couté si peu de peine. Des raisons d'Etat sembloient

bloient d'ailleurs devoir le faire revenir de son entêtement pour Domitia. La Princesse Julie, fille de l'Empereur Tite son frere, dont les charmes n'avoient pas à redouter ceux de la fille de Corbulon, lui fut offerte en mariage; mais Domitien aveuglé par sa passion, refusa constamment cette alliance, & vit sans le moindre regret la Princesse sa nièce devenir l'épouse de Flavitis Sabinus, quoiqu'elle portât avec elle l'espérance de l'Empire. Rien ne pouvoit flatter plus agréablement Domitia que le sacrifice que Domitien venoit de faire. Il refusoit pour l'amour d'elle une des plus belles personnes de Rome, & s'exposoit à perdre la plus brillante fortune de l'univers. D'après des témoignages éclatants de sa constance, l'épouse de Domitien se crut assurée pour toujours au cœur de ce Prince; mais elle s'aperçut bientôt qu'elle étoit son erreur, car Domitien n'eut pas plutôt vu Julie

mariée à Sabinus, qu'il piit pour elle des sentiments d'autant plus criminels, que cette Princesse les partagea avec lui. L'un & l'autre se deshonorèrent par une conduite également odieuse, & dont Julie fut enfin la victime. Après avoir lâchement consenti au meurtre de son époux, que Domitien sacrifia à sa jalousie faveur, elle trouva elle-même la mort & la juste punition de ses crimes dans un breuvage que Domitien lui fit prendre.

Cependant Domitia n'avoit pas laissé de s'apercevoir de la conduite déréglée de Domitien; mais loin de s'en plaindre, elle avoit paru au contraire peu sensible à son inconstance, & par un genre de vie semblable à celui de son époux, elle s'abandonna ouvertement au libertinage, & ses désordres devinrent bientôt aussi notoires que ceux de l'Empereur. Celui-ci instruit des dérèglements de son épouse, avoit fermé les yeux sur ses dissolutions,

&amp;

& s'étoit contenté de la répudier ; mais après la mort de Julie, Domitia rentra dans tous ses droits. Le rappel de cette Impératrice, dont les mœurs étoient plus corrompues que jamais, jetta sur Domitien le plus grand ridicule. Il devint la fable du peuple, & la matiere de toutes les conversations ; mais piqué enfin de l'audace de ses sujets, il leur fit bientôt éprouver les funestes effets de son ressentiment. La mort fut le portage de tous ceux qui avoient osé blâmer la conduite de ce Tyran : il se livra tout entier à son penchant à la cruauté, & ses parents même devinrent les victimes de sa fureur.

Le sang froid avec lequel Domitien exérçoit ses cruautés, les sanglantes exécutions dont il souilloit son Trône, devoient faire trembler Domitia pour elle-même. Mais loin d'en devenir plus sage, elle s'abandonna au contraire à de

nouveaux désordres. Enhardie par l'impunité de ses crimes passés, elle s'imagina qu'elle pouvoit en commettre d'autres, puisque ses déréglements, qu'elle avoit portés au dernier excès, étoient oubliés, & qu'elle n'en avoit point été punie. Dans cette funeste confiance, elle se fit une gloire & un nouveau plaisir de rendre ses désordres publics : en un mot, sa conduite fut telle que l'Empereur outré de colere & couvert de honte, résolut de punir de mort une épouse, pour laquelle il n'avoit déjà eu que trop d'indulgence.

Le jour de cette exécution devoit être également funeste à plusieurs personnes de la cour, dont l'Empereur avoit résolu de se défaire, & il avoit en conséquence dressé un rôle de ceux qu'il vouloit sacrifier à sa jalouſie, ou plutôt à son insatiable cruauté. Domitia son épouse étoit la première sur la liste. Le Grand Cham-

bellan

bellan de l'Empereur, les principaux officiers de sa maison, & plusieurs autres personnes de marque, étoient aussi du nombre des proscrits, & leur mort étoit inévitable si le hazard ne les avoit sauvé.

Les tablettes où Domitien avoit coutume d'inscrire ceux qui devoient être les premières victimes de sa fureur, étant tombées fortuitement entre les mains de son épouse, elle fut extrêmement surprise d'y trouver son nom parmi ceux qui n'avoient qu'un jour à vivre. Munie d'une piece de si grande importance, elle assembla ceux qui étoient aussi intéressés qu'elle à prévenir leur malheur, & comme le péril étoit pressant, & qu'on n'avoit guere le temps de délibérer, ils résolurent de se défaire de ce redoutable ennemi ; ce qui fut aussi-tôt exécuté. Il fut poignardé dans sa chambre, l'an 96 de J. C. après un règne de 15 ans &

6 jours. Ainsi périt cet odieux Tyran, dont la mort apprit aux Princes sanguinaires, qu'une fin feneſte eſt ordinairement la punition de leurs cruautes.

L'Histoire ne fait plus mention de Domitia ; mais d'après ce qui en a déjà été dit, on peut naturellement en conclure, qu'elle passa le reste de ses jours dans le libertinage, & que sa vie fut aussi dissolue sous l'Empire de Nerva & de Trajan, qu'elle l'avoit été sous celui de Domitien.

*F I N*

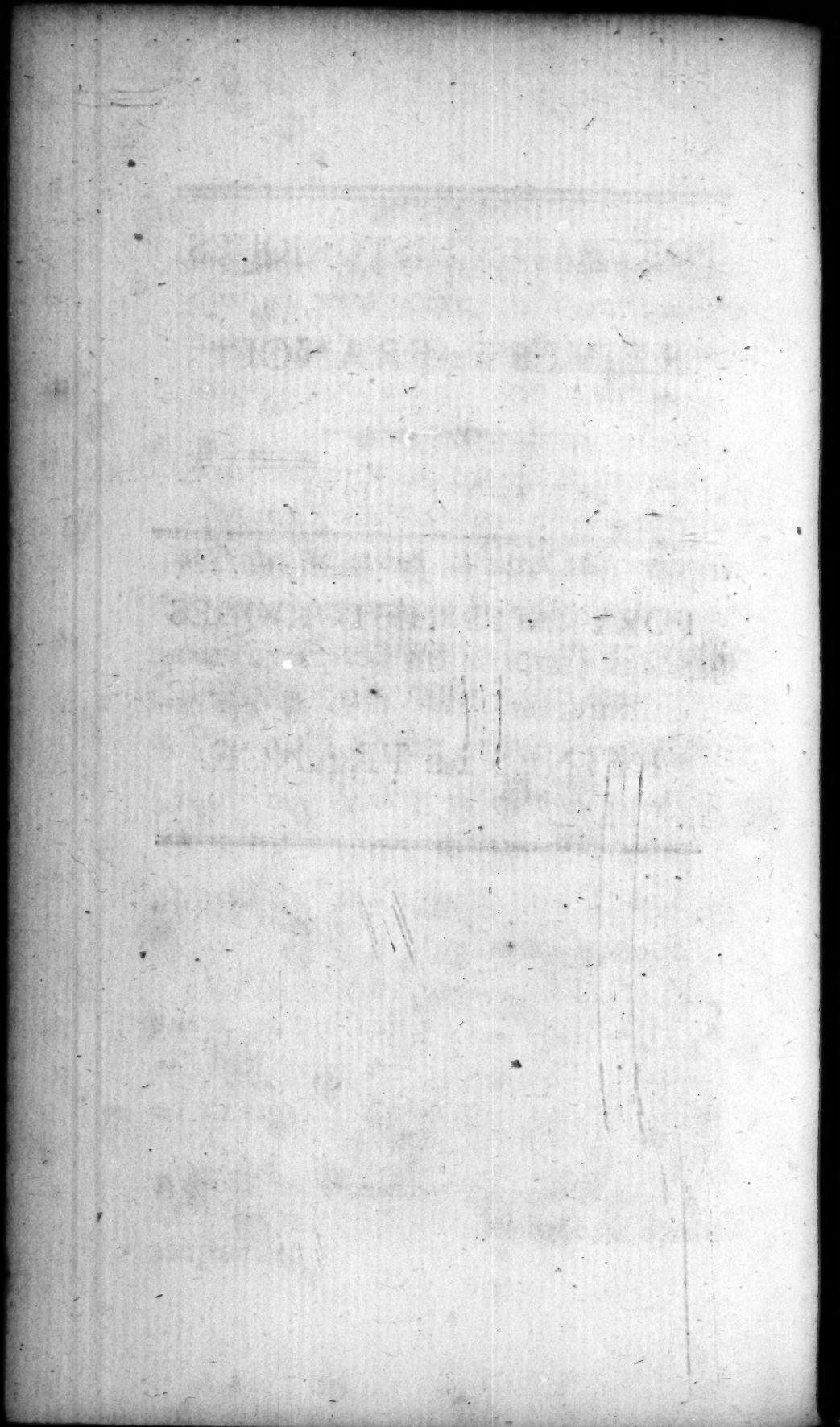
*De l'Histoire des Femmes des Douze Césars.*



---

**PORTRAITS HISTORIQUES**  
**DES**  
**REINES DE FRANCE.**

---



---

PORTRAITS HISTORIQUES  
DES  
REINES DE FRANCE.

---

CLOTILDE,

*Femme de Clovis I., petite-fille de Gondioche, Roi des Bourguignons, & fille de Chilperic son successeur, morte à Tours le 3 Juin 548, âgée d'environ 77 ans. Elle fut inhumée à Paris auprès de Clovis son époux, dans l'Eglise de Saint Pierre & Saint Paul, aujourd'hui l'Abbaye de Sainte-Geneviève.*

**C**HILPERIC, père de Clotilde, ayant succédé à Gondioche son père, Roi des Bourguignons, partagea les Etats de ce

*Cette Abbaye fut commencée par Clovis & achevée par Clotilde.*

monarques

monarques avec ses trois, frères ; *Gondebauld*, *Gondesile*, & *Gondemar*. Les quatre Rois de Bourgogne se firent bientôt la guerre. Les deux Cadets se liguerent contre leurs ainés, & parurent d'abord victorieux ; mais ils furent enfin vaincus par Gondebaud. Gondemar fut brûlé dans une tour, les armes à la main. Chilperic pere de Clotilde, pris avec toute sa famille, fut ainsi que les deux princes ses fils inhumainement massacré, & sa femme fut précipitée dans le Rhône avec une pierre au cou. Telle fut la déplorable fin de la famille de Clotilde.

Gondebaud, ayant enfin assouvi sa cruauté par ces meurtres, pardonna à Clotilde & à *Sedeleube* sa sœur ainée, en faveur de leur tendre jeunesse. Sedeleube fut enfermée, dans un monastere, où elle mourut peu de temps après. Clotilde fut élevée dans la religion Catholique à la cour de Bourgogne, & sous les

les yeux de Gondebauld son oncle, qui ayant abjuré en secret l'Arianisme, avoit lui-même un penchant à la catholicité ; penchant qu'il n'osoit cependant pas faire paroître ; tous les princes de l'Europe professant alors, ou la religion Païenne, ou l'Arianisme.

Clotilde n'avoit encore que quatorze ou quinze ans, lorsque Clovis Roi de France, pensa à l'épouser. Le desir que ce monarque avoit de joindre la Bourgogne à ses états, le détermina en faveur de cette Princeffe, dont il connoissoit déjà par la renommée, tout le mérite & les talents ; mais comptant peu sur le consentement de Gondèbauld pour l'alliance qu'il méditoit, & voulant s'assurer des sentiments de Clotilde, il prit le parti de s'adresser directement à la Princeffe de Bourgogne, à qui il envoya de riches présents par un des seigneurs de sa cour. Clotilde se détermina aisément en

en faveur d'un jeune Prince, dont la réputation étoit déjà faite, & qui lui présentoit la premiere couronne de l'occident ; mais il y avoit des obstacles à vaincre. Clotilde les surmonta, & conduisit elle-même l'importante négociation de son mariage avec autant de prudence que de secret. Elle exigea cependant des promesses de conversion de la part de l'envoyé de Clavis, qui lui ayant promis tout ce qu'elle voulut, termina son Ambassade.

Le succès de cette première négociation, détermina Clavis à envoyer une Ambassade solennelle à Gondebald, pour lui demander la Princesse sa niece en mariage. Quelque peu disposé que fût ce dernier à cette alliance, il parut cependant s'y prêter avec joie, ne voulant pas s'attirer par un refus, la colere de Clavis, dont il redoutoit les armes. Clotilde, comblée par son oncle de caresses

ses & de présents, fut donc envoyée à Clovis avec un équipage convenable au rang qui lui étoit destiné; & le Roi ayant été recevoir la Princesse à Soissons, l'y épousa en 492.

Clotilde ne fut pas plutôt montée sur le Trône, qu'elle somma Clovis de sa parole à l'égard de sa conversion; mais ce Prince qui tenoit encore au Paganisme par habitude, ne crut pas qu'il fut obligé de satisfaire son épouse sur ce point. Il porta cependant la complaisance jusqu'à permettre que l'on baptisât le premier fils qui naquit de leur mariage; mais malheureusement il mourut aussi-tôt après le baptême. Cet accident reveilla les préjugés de Clovis; il se repentit de sa complaisance, & accusa le Dieu de Clotilde de la mort de son fils. Que pouvoit-elle répondre à un Prince aveuglé par ses principes? Clotilde se contenta de pleurer & de prier. Cependant

la naissance d'un second fils, que la Reine fit encore baptiser, & dont la santé devint parfaite, rendit le calme au Roi.

Clovis paroifsoit encore bien éloigné de sa conversion, lorsqu'elle arriva enfin. Ce monarque étoit en guerre contre les Suéves & les Bavarois. Les deux armées en étoient venues aux mains à Tolbiac. Clovis voyant l'instant de sa défaite presque inévitable, désespéré & sans ressources, se ressouvint du Dieu de Clotilde ; l'invoqua & lui voua sa conversion s'il étoit victorieux. La face du combat changea tout-à-coup, & la victoire se déclara pour Clovis. Il en instruisit aussi tôt la Reine, & lui fit savoir qu'il la devoit au vœu qu'il avoit fait d'embrasser le Christianisme. La joie de Clotilde fut à son comble. Elle alla trouver Clovis, & fit venir Rhemi, Evêque de Rheims, pour instruire son époux. Il fut baptisé & la France à son exemple

exemple devint presque toute Chrétienne. C'est ici le lieu de parler de la Sainte Ampoule<sup>b</sup>. On prétend qu'elle fut apportée au baptême de Clovis par une Colombe céleste. On dit aussi que dans ce temps là, l'écu semé de fleurs de lis, & l'Etendard de l'oriflamme, furent déposés par un ange entre les mains d'un bon hermite, dans la solitude de Joyenval près de St. Germain-en-Laye. Mais tout ceci est absolument fabuleux.

Si Clotilde eut à se féliciter d'avoir obtenu la conversion du Roi son époux, il ne paroît pas qu'elle ait pu se flatter d'avoir rien changé au caractère dur &

<sup>b</sup> Ce mot dérive du Latin *ampulla*. C'est le nom qu'on a donné à la petite phiole qui contient l'huile dont on sacre les Rois de France. Cette *ampoule* se garde précieusement à Rheims, & de la sainte huile qu'elle renferme l'on en a sacré presque tous les Rois de la seconde & de la troisième race ; mais on ne voit point que les Rois de la première, hormis Clovis, en aient été sacré.

féroce

férocce de ce monarque. Les neuf Princes ses parents, qu'il fit égorgier, ou qu'il égorgea lui-même depuis sa conversion, n'annoncent certainement pas un grand changement dans ses mœurs. Clotilde elle-même, dont le mérite & la vertu mérité les plus grands éloges, ne fut point exempte de défauts. On peut lui reprocher à juste titre un caractère vindicatif. Sa haine pour son oncle la porta à animier Clovis contre lui, & même après la mort de Gondebauld, elle chercha encore l'occasion de se venger sur les enfants de la cruauté de leur pere.

Après la mort de Clovis, arrivée l'an 511, Clotilde se retira à Tours pour y vivre auprès du tombeau de Saint-Martin, dans les exercices de piété. Elle y mourut le 3 Juillet 548, regrettée des peuples & sur-tout du clergé, qui la regardoit comme sa protectrice. Clotilde fut mere de quatre fils & d'une fille.

ULTRO-

## ULTROGOTTE,

*Femme de Childebert I., Roi de Paris.*

On croit que cette Princesse, dont la piété est fort louée par l'Auteur de la vie de Sainte Bathilde, étoit Espagnole. Elle fut exilée de la cour avec les deux Princesses ses filles, Crotberge & Crodefinde, par Clovis I., lorsqu'il parvint à la couronne de France ; mais le Roi Childebert leur cousin les rappella, & toutes les trois furent inhumées à l'Abbaye de St. Germain-des-Prés auprès de Childebert.

**T**OYT ce que nous savons d'Ultragotte, c'est que cette Princesse étoit fort généreuse à l'égard des monastères.

**Avec**

féroce de ce monarque. Les neuf Princes ses parents, qu'il fit égorgier, ou qu'il égorgea lui-même depuis sa conversion, n'annonce certainement pas un grand changement dans ses mœurs. Clotilde elle-même, dont le mérite & la vertu mérite les plus grands éloges, ne fut point exempte de défauts. On peut lui reprocher à juste titre un caractère vindicatif. Sa haine pour son oncle la porta à attirer Clovis contre lui, & même après la mort de Gondebauld, elle chercha encore l'occasion de se venger sur les enfants de la cruauté de leur pere.

Après la mort de Clovis, arrivée l'an 511, Clotilde se retira à Tours pour y vivre auprès du tombeau de Saint-Martin, dans les exercices de piété. Elle y mourut le 3 Juillet 548, regrettée des peuples & sur-tout du clergé, qui la regardoit comme sa protectrice. Clotilde fut mere de quatre fils & d'une fille.

ULTRO-

## ULTROGOTTE,

*Femme de Childebert I., Roi de Paris.*

On croit que cette Princesse, dont la piété est fort louée par l'Auteur de la vie de Sainte Bathilde, étoit Espagnole. Elle fut exilée de la cour avec les deux Princesses ses filles, Crotberge & Crodefinde, par Clovis I., lorsqu'il parvint à la couronne de France ; mais le Roi Childebert leur cousin les rappella, & toutes les trois furent inhumées à l'Abbaye de St. Germain-des-Prés auprès de Childebert.

**T**OUE ce que nous savons d'Ultragotte, c'est que cette Princesse étoit fort généreuse à l'égard des monastères.

**Avec**

Avec ce titre elle ne pouvoit manquer d'être infiniment louée par les moines, dont les rapsodies ou les chroniques faisoient alors le sort des Princes. En effet, Ultrogotte fut non seulement louée pour sa grande piété, mais on lui attribua encore le don des miracles. On prétend qu'étant allée par dévotion visiter le tombeau de S. Martin, pendant qu'elle y entendoit la messe, trois aveugles recouvrèrent la vue. Quoi qu'il en soit, Ultrogotte fut présente à la dédicace de l'Eglise de S. Vincent, aujourd'hui S. Germain-des-Prés, qui ne fut faite qu'après la mort de Childebert, par S. Germain Evêque de Paris. Elle contribua aussi à la construction de S. Germain-l'Auxerrois, dédiée pareillement à S. Vincent dans son origine. Au portail de cette Eglise, du côté du Louvre, sont les statues de Childebert & d'Ultrogotte: on voit aussi le portrait de cette Princesse auprès

auprès du tombeau de Childebert, à S. Germain-des-Prés. Mais ces ouvrages sont d'un siècle bien postérieur à celui de leur règne.

TOM. I.

L

RADE-

## RADEGONDE,

*Fille de Berthaire, Roi de Thuringe, à laquelle on donne la qualité de Sainte, fut la quatrième femme de Clothaire I., Roi de France. Elle mourut à Poitiers après avoir pris le voile le 13 d'Août, 590 & y fut inhumée dans un caveau où l'on voit encore son tombeau dans l'Eglise qui porte son nom.*

**L'**HISTOIRE nous donne de Radegonde l'idée la plus avantageuse. Elle nous la représente comme ayant été une Princesse qui à fait l'honneur du siècle barbare & corrompu où elle vivoit. Radegonde fut par sa naissance digne du Trône; mais ses vertus & son savoir lui attirèrent

attirèrent les titres de sainte & de sa-  
vante.

Berthaire, Roi de Thuringe & pere de Radegonde, ayant été dépouillé de ses Etats, & privé de la vie par son frere Hermenfroy, ce dernier éprouva le même sort de la part de Thierry Roi d'Austraïse, & de Clothaire Roi de Soissons, ligués ensemble. Radegonde orpheline & âgée d'environ huit ans, tomba entre les mains de Clothaire, dont elle fut le partage.

Tous les Historiens conviennent que cette Princesse étoit une beauté parfaite. Elle avoit les plus beaux yeux du monde, un teint éblouissant ; tous les traits du visage parfaitement réguliers, & l'élégance de sa taille, de son port & de sa démarche, où tout étoit simple & naturel, annonçoit une Princesse. Elle fut conduite par l'ordre de Clothaire, au

château d'Athiez en Vermandois, élevée avec soin, & baptisée en France. A peine eut-elle atteint sa quinzième année, qu'elle devint l'épouse de Clothaire. Mais ce mariage qui fut accompli à Soissons en 538, ne fut point heureux.

Les mœurs réglées & pieuses de Radegonde, ne pouvant s'accorder avec les désordres de son époux, qui n'avoit que le nom seul de Chrétien, elle quitta la cour trois ans après son mariage, & s'adressa à Saint Médard Evêque de Noyon, auquel elle demanda le voile, qu'il lui accorda enfin après plusieurs sollicitations, & la fit même Diaconisse. Radegonde satisfaite, alla aussi-tôt à Tours visiter le tombeau de S. Martin, accompagnée d'une jeune fille nommée Agnès, qu'elle avoit élevée, & pour qui elle avoit beaucoup de tendresse & de confiance. Après avoir passé quelque temps à Sais & à Chinon, elle alla enfin à Poi-

à Poitiers, où elle fixa sa résidence, & où elle fonda une Abbaye célèbre sous le titre de Sainte Croix. Elle y vécut dans l'exercice des vertus monastiques, & s'y livra à son goût pour l'étude. Son commerce de lettres avec Fortunat<sup>1</sup>, le premier Poète de son siècle, nous apprend qu'elle avoit aussi le talent de la poësie, & qu'elle l'exerçoit même avec succès.

Il n'est pas étonnant que Radegonde, se soit déterminée à quitter une cour où tout lui retracoit les malheurs de sa

<sup>1</sup> *Venance Fortunat*, Italien de nation, étoit Prêtre, & suivant quelques Auteurs, Evêque de Poitiers. Il fut attaché au service de la Reine Radegonde. Nous avons de lui un Poème *Latin*, en 4 livres, de la vie de S. Martin, qui se trouve dans le *Corpus Poetarum* de Maittaire, & d'autres ouvrages, dont le Père Brower Jésuite, donna une édition en 1616, in 4. Fortunat mourut à Poitiers vers l'an 609.

famille, & les cruautés de Clothaire. La mere, les oncles, la sœur & le frere de Radegonde, tous étoient morts par les fureurs de Clothaire & des Princes François. En falloit-il davantage pour un cœur sensible ! & pouvoit-elle après de tels désastres, goûter les agréments du Trône ! Sa seule consolation fut donc de se jettter dans la retraite & dans la dévotion.

Radegonde qui n'avoit paru à la cour de son mari, qu'avec la plus grande simplicité, parut en Reine dans son Monastere. Clothaire, qui ne pouvoit s'empêcher de l'estimer, (car tel est l'effet de la vertu, que ceux qui y font les moins attachés, se font un honneur de la respecter,) fournissoit aux dépenses que la libéralité faisoit faire à son épouse.

Le crédit de Radegonde se soutenoit à la cour dont elle étoit éloignée. Elle honoroit

honoroit de sa protection les malheureux qui avoient recours à elle, & conservoit souvent par les démarches qu'elle faisoit auprès du Roi, leurs biens, quelquefois leur liberté & même leur vie. Radegonde mourut à Poitiers le 13 Août 590, & Grégoire<sup>1</sup>, Evêque de Tours fit ses funérailles. Cette princesse n'eut aucun enfant de son mariage avec Clothaire.

<sup>1</sup> L'un des plus illustres Ecrivains du sixième siècle. Il se distingua tellement par sa vertu & par son savoir, qu'il fut élu Evêque de Tours en 573. Il résista avec force aux violences de Chilperic & de Frédégonde, & mourut en 595. Cet Auteur nous a laissé une *Histoire de France* en dix livres, extrêmement curieuse, quoiqu'écrite d'un style dur & grossier. Elle a été traduite en François par l'Abbé de Marolles.

## F R E D E G O N D E,

*Troisième femme de Chilperic Roi de France, née d'une famille obscure au village de Honnecourt en Picardie<sup>a</sup>, morte à Paris l'an 596, à l'âge de cinquante ans ; & inhumée dans l'Eglise de Saint-Vincent, dite aujourd'hui Saint Germain-des-Prés, où l'on voit encore son tombeau avec sa statue.*

**F**REDEGONDE étoit une de ces femmes extraordinaires, chez qui les talents reparent le défaut de la naissance, & dont la vie seroit digne d'admiration, s'il étoit possible d'en effacer les taches

<sup>a</sup> Ou selon d'autres, à Brabant en Artois.

qui

qui la rendent digne d'horreur. La naissance de cette Héroïne, étoit peu distinguée ; mais la nature qui l'avoit douée des agréments de la beauté & des graces, lui donna aussi des qualités si éminentes, que ce fut plutôt par la grandeur de son génie, que par ses charmes, qu'elle monta du rang vil d'esclave à celui de Reine.

Le sort ayant placé Frédégonde au service d'Audouere, première femme de Chilperic, sa beauté, ses graces & son esprit, lui attirèrent bientôt les regards du Roi, qui pour lui plaire ne tarda pas à lui sacrifier la Reine son épouse. Cette Princesse fut d'abord répudiée, & ensuite précipitée dans un Torrent par les ordres de Frédégonde. Ce meurtre, (qui est un des premiers dont on accuse Frédégonde,) devoit suivant ses projets, l'élever jusqu'au Trône ; mais Chilperic s'étant déterminé à une nouvelle alliance

avec Galsonte, Princesse aimable & vertueuse, & dont la naissance étoit des plus illustre, étant sœur de Brunehaud, Reine d'Austrasie, l'ambitieuse Frédégonde se vit frustrée de son attente. Elle dissimula cependant, & se servant du pouvoir qu'elle avoit toujours sur le cœur & sur l'esprit de Chilperic, elle le détermina à devenir lui-même le meurtrier de son épouse. La Reine fut secrètement étranglée, & Frédégonde triomphante, devint enfin l'épouse de Chilperic, qui l'épousa publiquement l'an 568. Jamais ce Prince ne parut si digne du Trône que depuis que Frédégonde y fut assise avec lui; née pour gouverner, elle régna sous le nom de cet indolent Monarque, & soutint avec courage le poids des plus importantes affaires.

Les quatre fils de Clothaire I., Chilperic, Cherebert, Sigebert & Gontran, depuis la mort du Roi leur pere, étoient continuel-

continuellement en discussion ; ils avoient même pris & quitté plusieurs fois les armes, lorsque l'impérieuse Brunehaud, rivale de Frédégonde & femme de Sigebert, Roi d'Austrasie, résolut de venger la mort de sa sœur Galsonte, par la ruine de Chilperic, & par celle de Frédégonde. Sigebert d'après les conseils de Brunehaud son épouse, entreprit d'envahir les Etats de Chilperic. Ce Prince haï de ses sujets, qui l'accusoient de les accabler d'impôts, étant enfin réduit à la dernière extrémité, fut obligé de s'enfuir à Tournai, où il s'enferma avec les Princes ses fils, & Frédégonde son épouse. La perte de Chilperic, étoit inévitable. Mais Frédégonde à qui les crimes ne coutoient rien, lorsqu'ils s'accordoient avec sa politique, ayant à l'insu de son époux fait assassiné Sigebert dans son camp, tira par cette horrible attentat Chilperic de l'extrême où il étoit réduit.

Le triomphe que Frédégonde remporta sur la veuve du Roi d'Aufrasie, qui après la mort de son époux, avoit offert à Chilperic son crédit, ses richesses & sa main, ne fut pas moins important. Frédégonde par son adresse ordinaire, fut écarter cette dangereuse rivale en la faisant partir pour Rouen. Ce fut là que cette Princesse épousa Mérovée, second fils de Chilperic & d'Audouère. Ce mariage incestueux de la tante & du neveu, ne pouvoit avoir que des suites fâcheuses. Mérovée dégradé par son pere, & abandonné par sa femme, fut réduit à l'horrible nécessité de prier un ami de lui passer son épée au travers du corps. Il lui rendit ce triste devoir ; mais on ne laissa pas d'accuser Frédégonde de sa mort. Quoiqu'il en soit, Prêttextat, Evêque de Rouen, qui avoit célébré le mariage de Brunehaud avec Mérovée, n'échappa pas à la vengeance de Frédégonde. Ce Prélat fut exilé dans

dans une île aux environs de Coutance<sup>b</sup>, par le jugement de quarante-cinq Evêques; mais après la mort de Chilperic, ayant trouvé le moyen de remonter sur son siège, il accabla Frédégonde de reproches & de menaces, ce qui irrita si fort la Reine, quoiqu'elle ne parut pas y faire la moindre attention, que dès ce moment-là elle résolut de faire périr Prætextat. En effet, le jour de Pâques suivant, ce prélat fut poignardé dans son Eglise, & remporté chez lui. Frédégonde, habile dans l'art de dissimuler, l'alla voir; affecta de le plaindre, & lui offrit même tous les secours dont il pouvoit avoir besoin; mais Prætextat indigné de tant de scélérateſſe, & sentant les approches de la mort, ne lui répondit que par les reproches les plus amers.

<sup>b</sup> Ville de la Basse Normandie, à 18 lieues de Caen & 71 de Paris.

Tout

Tout le monde fut persuadé que Frédégonde étoit coupable de la mort de ce prélat. Il fut mis au rang des saints & des martyrs. Un seigneur François qui crut le salut de sa nation intéressé à la mort de cet Evêque, alla trouver la Reine, & lui reprocha en face un assassinat si odieux. Frédégonde cachant son ressentiment, ne s'amusa point à répondre à ce reproche. Elle invita même le seigneur qui le lui faisoit, *de boire avant que de partir, s'il ne vouloit pas faire un repas au Palais, afin qu'on ne pût pas dire qu'il fut sorti à jeun d'une maison Royale*. Mais à peine eut-il bu la boisson qu'on buvoit alors en pareille occasion, & qui étoit un mélange d'absynthe, de vin &

\* Cet usage singulier, est aussi ancien que la monarchie. Lorsque les Rois donnoient des fêtes à leur cour, & tenoient *cour plainiere*, la coutume étoit de donner à boire & à manger, même de répandre de l'argent; ce qu'on appelloit *faire largesse*.

de

de miel, qu'il se sentit attint d'une douleur aigue; sa vue s'obscurcit, il remonta à cheval avec peine, & tomba mort à quelque distance du Palais.

Cette mort jointe à l'assassinat de Prétextat, souleva tous les esprits contre Frédégonde. Chilperic ne se faisoit pas moins haïr, en se livrant à sa passion favorite, qui étoit un desir insatiable d'amasser des trésors. Les peuples surchargés d'impôts, murmuroient hautement. Frédégonde étant regardée, par l'ascendant qu'elle avoit sur son époux, comme l'auteur des malheurs publics, fut enfin alarmée. Elle saisit la première occasion qui s'offrit pour représenter à Chilperic, le danger de sa conduite. Des phénomènes effrayants parurent alors dans l'air. La Loire & l'Allier se débordèrent, & firent des ravages prodigieux. Le Rhône & la Saône firent de grands dégats dans leurs environs, &

renver-

renversèrent même une partie des murailles de Lyon. Bordeaux fut ébranlé par un tremblement de terre, & tous les habitants se crurent engloutis. Le feu du Ciel se joignit au tremblement de terre ; consuva des bourgades entieres. Une furieuse peste fut la suite de tous ces fléaux. Chilperic, & les deux Princesses ses fils, qu'il avoit eus de son mariage avec Frédégonde, en furent attaqués. Frédégonde leur mere, qui à l'exemple de la plupart des grands de son temps, allioit par un mélange bisare & inconcevable, & pourtant assez ordinaire, des sentiments de religion & de piété à des défauts énormes, repréSENTA alors à son époux, qu'un Dieu vengeur punissoit sans doute dans sa personne, & dans celle de ses enfants, l'oppression du pauvre & de l'orphelin, & les vexations qu'il faisoit souffrir à son peuple.

Chilperic

Chilperic après bien des instances de la part, de son épouse, s'étant enfin laissé persuadé, jeta au feu les Rôles des impôts des Provinces, & défendit même de lever de nouveaux subfides. Mais ce sacrifice forcé fut rejetté de Dieu. Les deux Princes moururent, & Frédégonde fut d'autant plus désespérée de leur mort, qu'elle se trouvoit sans appui à la cour, si le Roi son époux venoit à mourir.

Il ne restoit à Chilperic, qu'un fils d'Audouere sa première femme, nommé Clovis. Ce jeune Prince âgé d'environ 25 ans, se regardant comme l'unique héritier de la couronne, eut l'imprudence de dire hautement qu'il se vengeroit un jour de Frédégonde. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la vengeance de cette Princesse, qui n'avoit déjà que trop d'inquiétude sur l'avenir; elle fit accuser Clovis d'avoir employé la magie pour se défaire

défaire de ses fils ; il fut desarmé, dépouillé même des habits qu'il portoit, & des marques de sa naissance, revêtu d'un habit ignoble & conduit dans ce triste état devant la Reine, qui après l'avoir interrogé le fit charger de chaînes, & conduire en prison. Trois jours après avoir subi cette interrogation, il fut conduit au château de Noisy sur Marne, & quelques jours après on le trouva mort d'un coup de couteau. Frédégonde fit aisément accroire à Chilperic qu'il s'étoit tué lui-même. On avoit pris la précaution de laisser le couteau dans la plaie, & ce Prince porta la stupidité du sentiment jusqu'à voir cette sanglante scène avec indifférence.

La mort de Clovis n'avoit pu bannir entièrement les inquiétudes de la Reine. Il lui restoit encore un ennemi redoutable. C'étoit Childebert, fils de Brunehaud & de Sigebert, Roi d'Austrasie.

Sa

Sa politique la détermina à faire alliance avec ce monarque, comme étant le seul moyen de pouvoir se mettre à l'abri des événements qu'elle craignoit. La naissance d'un fils nommé Thierry, sembloit encore relever ses espérances ; mais il ne vecut que 18 mois. Cette perte fut cependant réparée par la naissance d'un autre Prince, à qui Frédégonde donna le jour, & qui fut nommé Clotaire.

Un événement tragique plaça le jeune Prince quatre mois après sa naissance sur le Trône du Roi son pere. Chilperic, âgé de 61 ans, fut assassiné vers la fin de Septembre 584, au retour de la chasse, dans une maison qu'il avoit à Chelles près de Paris. Quelques Historiens accusent Frédégonde d'avoir fait exécuter ce meurtre par Landri de la Tour son amant. D'autres au contraire prétendent que Brunehaud fut seule coupable de cet assassinat. Quoiqu'il en soit, la mort de Chilperic

Chilperic étoit ce qu'il pouvoit arriver de plus facheux pour Frédégonde. Il s'éleva un cri universel contre elle : on se rappella tout ce qu'elle avoit fait de crimes ; on en augmenta le nombre, & on lui imputa la mort de son époux. Elle trouva même sa vie si peu en sûreté, qu'elle fut obligée pour se soustraire à la fureur de ses ennemis, de se réfugier dans l'Eglise cathédrale de Paris, qui étoit un asile inviolable. Gontran ne fut pas plutôt instruit de la mort de son frere Chilperic, qu'il se rendit à Paris avec une nombreuse suite ; il s'empara de cette Capitale, & y fit tous les actes d'un souverain. Ce fut alors que Frédégonde eut besoin de toutes les ressources de son génie, pour échapper au danger pressant où elle se trouvoit. Childebert demandoit qu'on la lui livrât pour la faire punir, non-seulement du meurtre de son époux, qu'il lui imputoit, mais encore de la mort de Sigebert, de Mérovée & de

de Clovis son frere. Les grands & le peuple s'élevoient à l'envi contre elle, & l'on publioit hautement que Clotaire son fils étoit illégitime. Dans cette extrémité, elle fut à force d'adresse & de génie inspirer à Gontran, tant de compassion en faveur d'une Reine persécutée de tout côté, & d'un Prince qui étoit son neveu, que ce monarque naturellement bon, quoique d'un caractere vif & emporté, prit sous sa protection Frédégonde & son fils Clotaire, qu'il voulut lui-même tenir sur les fonts de baptême.

Frédégonde étoit non-seulement fiere, ambitieuse, cruelle, impie & envieuse, mais encore galante avec excès. Cependant depuis la mort de Chilperic son époux, il n'est plus question de ses galanteries. Uniquement occupée des soins du gouvernement, & de la politique d'une grande Reine, elle ne songea plus qu'à rendre par ses instructions, le jeune Clotaire

Clotaire son fils digne du Trône. Ce Prince n'avoit encore que neuf ans lorsque par la mort de Gontran son oncle, Frédégonde se vit forcée de reprendre le gouvernement des états de son fils, qu'avoit eu ce monarque. Elle ne tarda pas à donner de nouvelles marques de son courage & de son intrépidité. Après avoir remporté quelques avantages sur Childebert, elle résolut de lui livrer une bataille décisive. Le combat se donna dans un village à cinq lieues de Soissons. Les troupes de Frédégonde étoient commandées par Landri de la Tour, le seigneur le mieux fait, & le plus grand Capitaine de son temps. Cette journée devoit décider du sort de Frédégonde: elle n'épargna rien pour animer ses troupes. Après avoir donné ses ordres à Landri, ayant à ses côtés le jeune Roi son fils, qu'elle faisoit voir aux soldats, à qui elle repréSENTA d'une maniere aussi éloquente que pathétique, tout

tout ce qui pouvoit augmenter leur courage, ou le fortifier, en les exhortant à ne pas abandonner leur Roi & leur patrie aux ravages de Childebert. Pour suppléer au nombre de ses troupes, elle fit traverser un bois à son armée, & donna ordre à chaque cavalier de couper une branche d'arbre, de la porter droite devant lui, & de pendre une clochette au cou de son cheval. A la pointe du jour, elle s'avança vers le camp des Austrasiens qui furent fort surpris de voir une forêt, (l'armée de Frédégonde en formoit toute l'image,) où il n'y avoit qu'une campagne le jour précédent. Le bruit des clochettes augmenta encore leur surprise. Pendant qu'ils étoient ainsi en suspens, on les attaqua si vivement qu'ils n'eurent pas le temps de se reconnoître, & furent taillés en pieces. Frédégonde par cette victoire devenue maîtresse absolue du champ de bataille, poursuivit l'ennemi & ravagea la campagne

pagne jusqu'à Rheims : elle revint ensuite à Soissons chargée de dépouilles & comblées de gloire.

Childebert ne survécut pas long-temps à la honte d'avoir été vaincu par une femme, & par un enfant. Il laissa deux fils dont l'ainé, nommé Théodebert, n'avoit que dix ans ; & le cadet, nommé Thierry n'en avoit que neuf. Brunehaud leur aïeule, se fit encore du gouvernement sous leur nom, de même que Frédégonde régnoit sous celui de Clotaire son pupille. Ces deux femmes illustres, ne tardèrent pas à se déclarer la guerre ; mais Frédégonde toujours supérieure à sa rivale, s'empara de Paris & des environs, malgré les obstacles que voulut lui opposer Brunehaud. Cette Princesse suivie des deux Rois ses petits fils, vint jusqu'à un endroit appelé *Latofao*, entre le Soissonnois & le Laonnois. Frédégonde marcha aussi-tôt au devant d'elle

d'elle avec son fils Clotaire. On vit dans cette occasion trois Rois, dont l'ainé n'avoit que douze ans, à la tête de leurs armées. Théodebert & Thierry furent défaits, & prirent la fuite : leurs troupes furent taillées en pieces, & Clotaire avec le champ de bataille, gagna par cette victoire toutes les places que Gontran & Childebert avoient usurpées.

Frédégonde dont la conduite étoit épurée par l'âge, se vit enfin, par l'attention qu'elle apportoit à l'éducation de son fils, autant que par ses succès répétés, au comble de la gloire. On sembloit même déjà oublier les crimes qui déshonoroient sa vie, (& qui malgré tant d'héroïsme rendent sa mémoire des plus odieuse,) lorsqu'elle mourut à Paris l'an 596, à l'âge d'environ cinquante ans, laissant son fils quoique bien jeune, paisible possesseur d'un Royaume florissant.

## BRUNEHAUD,

Fille d'Athanagilde Roi des Visigots d'Espagne & sœur de Galsuinte, seconde femme de Chilperic, naquit à Tolede, où Athanagilde son pere faisait sa résidence. En 568 elle épousa Sigebert Roi d'Austrasie, & fut mère de Childebert II., d'Ingonde & de Clodesinde. Elle abjura les erreurs d'Arius, & parut d'abord pieuse & libérale ; mais s'étant enfin rendue méprisable par sa cruauté, sa vengeance, son avarice & son impudicité, & ayant été accusée par Clovis II., entre les mains duquel elle fut livrée, d'avoir fait mourir dix Rois, elle fut condamnée à périr par le supplice le plus cruel & le plus infame,

fame, à l'âge de 70 ans. Après avoir été mise sur un chameau dans un équipage honteux, & promenée dans le camp du vainqueur, où elle effuya les opprobes & les insultes des soldats, elle fut attachée par les cheveux à la queue d'un cheval indompté, qui lui cassa la tête en la trainant sur les cailloux, & son corps fut ensuite jetté au feu<sup>a</sup>.

**B**RUNEHAUD ne fut pas moins célèbre que Frédégonde. Cette Princesse ainsi que sa rivale étoit belle, aimable, galante & spirituelle, mais

• Ce genre de mort est si extraordinaire, qu'il n'est pas étonnant que quelques Historiens l'aient regardé comme une fable imaginée pourachever de noircir la mémoire d'une Princesse, dont on a fait des portraits si odieux. Mais le moyen de nier un fait rapporté par tous ceux qui ont parlé de sa mort ?

étant fille de Roi, bien différente à la femme de Chilperic, dont la naissance étoit si obscure qu'à peine fait-on l'endroit où elle naquit, elle eut sur cette Princesse l'avantage de se voir sur la tête, une couronne qu'elle ne devoit qu'à son rang, & qu'elle pouvoit conserver sans qu'il lui en coutât aucun des efforts qu'exige un bien mal acquis. Frédégonde au contraire fut obligée de commettre bien des crimes pour s'élever, & pour se maintenir dans son élévation.

Le mariage de Brunebaud avec Sigebert, Roi d'Aufrasie, qui fut l'un des Princes les plus éclairés & les plus estimables de son siècle, se fit en 568, & peu de temps après la jeune Reine qui étoit Arienne abjura son erreur. La Reine d'Aufrasie parut alors s'attacher infiniment à l'Eglise, à laquelle elle fit des donations immenses; mais il y avoit plus de faste & de luxe, que de vraie piété

piété dans ses actions extérieures de dévotion. Ces Monastères multipliés qu'elle dotta si richement ; ces somptueux Edifices qui lui ont attiré tant d'éloges, tout cela fut l'ouvrage de sa vanité. Sa magnificence en Bâtiments fut si grande, qu'on est surpris que ses états aient pu y suffire. Elle fonda l'Abbaye de S. Vincent de Laon, celle de S. Médard de Soissons, celle d'Aulnay près de Lyon, celle de S. Martin d'Autun, un magnifique Hôpital hors de la ville, plusieurs autres en Bourgogne & en Austrasie.

L'alliance que Chilperic contracta avec Galsuinte, sœur de Brunehaud, fut la source de la haine qui éclata depuis entre la femme de Sigebert & Frédégonde. La Reine d'Austrasie ne pu voir qu'avec une extrême indignation que sa sœur fut compromise avec une femme d'une naissance aussi méprisable

que l'étoit celle de Frédégonde, qui avoit servi à la chambre d'Audouere premiere femme de Chilperic ; mais lorsqu'elle apprit que Galsuinte avoit été la victime infortunée de Frédégonde, & que Chilperic avoit sacrifié la vie d'une sœur qu'elle avoit si tendrement aimée, à la passion & à l'ambition de sa maîtresse, à laquelle il avoit donné le nom d'épouse & le Trône, sa douleur n'eut plus de bornes, & elle résolut de tout employer pour se venger de Frédégonde, qu'elle ne pouvoit regarder que comme la meurtrière de sa sœur. Ce qu'elle fit en effet. Frédégonde de son côté regarda aussi comme un des premiers principes de sa politique, de perdre Bruneaud à quelque prix que ce fut, & ne s'en écarta jamais. La rivalité de ces deux femmes si célèbres dans l'histoire, régla presque toutes leurs actions. Frédégonde fut la premiere à exiter la haine entre les deux frères. Chilperic arma, fit la paix, renouvela

nouvella la guerre contre Sigebert, lequel comme nous l'avons dit dans l'histoire de Frédégonde, fut enfin la victime qu'elle immola à sa passion & aux circonstances.

Lorsque Frédégonde fit assassiner Sigebert, la Reine d'Austrasie étoit à Paris. Le sort de sa rivale & celui de Chilperic & de ses états, sembloient déjà être entre ses mains ; mais la mort du Roi son époux changea tout-à-coup la face des affaires. Chilperic se rendit maître de Paris, & elle se vit par cet événement, pour ainsi dire entre les mains de ses ennemis : on lui donna même des gardes qui lui laissèrent cependant assez de liberté pour se retirer dans les états d'Austrasie, si elle l'eut voulu ; mais sa haine pour Frédégonde lui fit prendre un parti tout différent.

Cette Princesse étoit encore jeune & ses traits n'étoient point ternis ; ses yeux vifs, un teint brun, mais délicat, du brillant, de la fraicheur étoient encore des charmes qui pouvoient lui promettre une conquête. Il est si naturel à une femme de se flatter en ces occasions, & la comparaison qu'elle fait d'elle-même avec une rivale est toujours si avantageuse ! Bruneaud crut que paroissant aux yeux de Chilperic, Prince non moins galant qu'avide de richesses, & lui faisant voir les trésors qu'elle avoit apportés avec elle de Metz à Paris, elle pourroit parvenir à éloigner Frédégonde, & à prendre sa place dans le cœur & sur le Trône de Chilperic ; mais ne voulant pas trop se fier à l'incertitude des événements, elle eut la précaution de faire évader son fils Sigebert qui n'avoit que 4 ans. Il fut conduit à Metz & proclamé Roi par les grands d'Austrasie. Chilperic vit la veuve de Sigebert à Paris,

Paris, mais l'habile Frédégonde ne le laissa pas long-temps exposé aux pièges de son ennemie. Connoissant la foibleesse de son époux, & l'adresse de sa rivale, elle exigea de Chilperic, que Brunehaud fût éloignée de la cour & reléguée à Rouen. Ce fut là que cette Princesse sans avoir égard ni à son rang, ni à la situation où elle se trouvoit, & oubliant le respect qu'elle devoit à la mémoire de Sigebert, épousa Mérouée fils be Chilperic & d'Audouere, sa premiere femme. Ce mariage fut célébré par Prétextat Evêque de Rouen, & oncle de Mérouée qui étoit lui-même le neveu de Brunehaud. Une alliance aussi contraire aux loix de l'Eglise qu'aux loix de l'état, ne pouvoit avoir que des suites fâcheuses. Mérouée après avoir été rasé, c'est-à-dire déclaré incapable du Trône, fut conduit par les ordres du Roi son pere à l'Abbaye d'*Aninsule* près de Vendôme, d'où ayant enfin trouvé le moyen de sortir, il passa en Austrasie auprès de la

Reine son épouse qui étoit rentrée dans ses états, mais qui le reçut avec tant de marques d'indifférence & de mépris, que sucombant enfin à sa douleur, il périt comme nous l'avons dit dans l'histoire de Frédégonde. Prétextat qui avoit célébré ce mariage, ne fut pas mieux traité que Mérouée. Bruneaud ne prit pas plus de part à son malheur. Cette conduite marque je ne fais quelle soibleffe indigne d'un ame élevée.

Quoique la Reine d'Aufrasie fut rentrée dans ses états, malgré cela son pouvoir ne laissoit pas d'être très limité. Devant son retour aux grands d'Aufrasie, qui pendant son absence s'étoit emparé du gouvernement, elle fut obligée de flétrir sous ce joug. Par cette circonstance, sa haine contre Frédégonde fut long-temps suspendue, mais elle n'eut pas plutôt repris les rênes du gouvernement, qu'elle fit de nouveau éclater sa vengeance.

vengeance. La mort de Gontran arrivée en 594, sembloit devoir donner à Brunehaud une supériorité de laquelle sa rivale devoit enfin être la victime. Clo-  
taire n'avoit que neuf à dix ans. Le Royaume de Bourgogne étoit échu à Childebert avec les états qui en faisoient partie ; mais comme on l'a déjà dit, Frédégonde par sa politique & ses in-  
trigues, remporta à Soissons une victoire complète, qui dérangea les projets de vengeance que Childebert & sa mere avoient médités contre elle.

La mort de Childebert arrivée en 595, jeta Brunehaud dans de nouveaux em-  
barras. On publia cependant que cette Princesse craignant de perdre le crédit qu'elle avoit sur l'esprit de son fils, l'avoit sacrifié à son ambition pour régner plus  
absolument sous le nom de Théodebert & Thierry ses petits fils, encore enfants.  
Frédégonde & Faileube femme de Chil-

debert, furent également accusées de cette mort. Mais il y a toute apparence que ce Prince mourut fort naturellement. Quoiqu'il en soit, Frédégonde n'eut pas plutôt appris la mort de Childebert, qu'elle s'empara de Paris & des environs. Bruneaud conduisit les deux Rois ses petits-fils pour arrêter ses progrès ; mais ils furent battus, & le jeune Clotaire gagna une victoire complète & recouvrira, sous les auspices de sa mère, toutes les places qui avoient été usurpées par Gontran & par Childebert.

Il arriva l'année suivante un événement auquel Bruneaud gagna beaucoup plus qu'elle n'avoit perdu par la défaite de ses petits-fils. Ce fut la mort de Frédégonde. La Reine d'Aufrasie débarassée par cette mort de la crainte que lui donnoient les négociations secrètes, les intrigues & l'intrépidité de sa rivale, se conduisit avec si peu de ménagement dans

dans les états de ses enfants, qu'elle s'attira par sa conduite la haine des grands du Royaume. Ils se plaignirent hautement ; lui reprochèrent son orgueil, sa partialité, sa cruauté & son avarice. Guentrier, l'un des principaux Seigneurs d'Aufrasie, fut assassiné par son ordre, & le motif qui détermina la Régente, fut le crédit qu'il avoit sur l'esprit de Théodebert son fils ainé. Le jeune Roi regardant cette mort comme un attentat à son autorité, en fut mécontent. On se plaignit ; on cabala. Théodebert avoit épousé une esclave de Brunehaud nommé Bilichilde. Elle étoit jeune, aimable & joignoit beaucoup d'esprit à ses charmes. Brunehaud s'étoit rendue odieuse par sa hauteur avec les grands ; Bilichilde au contraire gagna leur cœur par des manières douces & engageantes, & s'affura de celui de son époux. Les deux Reines eurent bientôt leurs partisans ; mais le parti de la Reine régente diminuoit

diminuoit chaque jour, & celui de la jeune Reine augmentoit, & venoit puissant. Enfin Bruneaud se vit tellement abandonnée, qu'elle fut obligée de quitter l'Austrasie après avoir été chassée par les peuples. Elle se retira à la cour de Thierry, Roi de Bourgogne. Ce Prince la reçut avec joie, & lui fit tous les honneurs qu'il crut devoir à son aïeule. Bruneaud lui ayant conseillé de se joindre avec son frere Théodebert contre le jeune Clotaire leur ennemi commun, les deux Rois réunis levèrent des troupes & marchèrent contre le fils de Frédégonde. Clotaire fut battu, & la victoire que remportèrent sur lui les deux freres, fut regardée comme l'effet des avis de Bruneaud, ce qui lui attira une grande considération à la cour de Thierry ; mais elle s'affoiblit bientôt par le dérèglement de ses mœurs, & par la hauteur de sa conduite. Elle fit en Bourgogne ce qu'elle avoit fait en Austrasie ; chercha

à amuser

à amuser son fils par le luxe, la mollesse & les plaisirs, pour s'emparer sans partage, des affaires du gouvernement, & fit périr tous ceux qu'elle crut pouvoir lui nuire auprès du Roi. Le Patrice *Egila*, dont le seul crime étoit d'avoir Thierry pour ami, fut cruellement assassiné, & ses biens confisqués au profit de Brunehaud. Berthoalde, maire du palais, & le seigneur le plus considérable de la cour de Thierry, fut une autre victime qu'elle avoit résolu d'immoler à sa passion pour *Protade* l'un de ses favoris. Mais il se sacrifia lui-même dans un combat qu'il livra aux troupes de Clotaire aimant mieux périr les armes à la main, que d'être massacré comme le malheureux *Egila*. *Didier* Evêque de Vienne, à qui on a donné le nom de Saint, s'étant attiré la colere de Brunehaud par ses remontrances, fut aussi assassiné par ses ordres.

La haine qui subfistoit entre Bilichilde & Bruneaud, étoit arrivée à son comble, lorsqu'une nouvelle discution s'étant élevée entre les deux freres au sujet de quelques places qu'ils se disputoient, Thierry & Théodebert se virent engagé dans deux sanglantes batailles, dont la dernière fut la perte de Théodebert. Il y fut vaincu, trahi à Cologne, & livré à Thierry son frere, qui l'envoya chargé de fers à Bruneaud. Cette Princesse se livrant à tous les plaisirs les plus affreux de vengeance contre un fils qu'elle accusoit de l'avoir méprisée, de l'avoir sacrifiée à une esclave, fit d'abord raser l'infortuné Théodebert, & ensuite ordonna elle-même sa mort comme elle avoit fait sa dégradation. Clotaire & Mérouée, les deux fils de Théodebert, subirent le même sort que leur pere, quoiqu'enfants & dans un âge auquel on doit toute sa pitié; ils n'en purent trouver aucune dans le cœur de leur oncle, ni

ni dans celui même de leur bisaïeule. L'un & l'autre furent tués ; & l'on prétend que Brunehaud bien loin d'intercéder pour eux, poussa la barbarie jusqu'à être elle-même leur meurtrière.

Après la mort de Théodebert, Thierry s'étant emparé du Royaume d'Austrasie, se disposoit encore à dépouiller Clotaire de ses états, lorsqu'il mourut à Metz à l'âge de vingt six ans, en 612. Sa mort a été regardée par quelques Historiens comme le crime de Brunehaud, cette Princesse suivant eux, lui fit donner du poison au sortir du bain par un domestique qui lui servoit à boire ; d'autres au contraire ont écrit que Thierry mourut d'un coup de Tonnerre. D'après cela il n'est guere possible de décider si Brunehaud fut coupable ou innocente. Ce qu'il y a de certain, c'est que la mort précipitée de Thierry jeta la Reine dans un grand embarras. Elle s'en

s'en tira cependant par son esprit, son courage & son expérience. Elle devint tutrice des quatre fils de Thierry (c'étoient *Sigebert, Childebert, Corbus & Mérouée.*) Quoiqu'illégitimes, ils n'étoient pas moins considérés, suivant les loix de ces temps-là, comme Princes du sang & fils de Roi.

Bruneaud dans le dessein de gouverner l'Aufrasie, avec un pouvoir encore plus absolu, avoit déclaré Sigebert, l'ainé des quatre frères âgé de dix ans, seul héritier des états de son pere ; mais Clotaire pas ses négociations auprès des grands d'Aufrasie, parvint à s'emparer du pays. Bruneaud & ses fils furent trahis & livrés à Clotaire, excepté Childebert qui trouva le moyen de s'échaper, sans qu'on ait jamais su ce qu'il devint. Sigebert & Corbus furent massacrés par les ordres de Clotaire ; Mérouée qui étoit son filleul échapa par cette circon-  
ftance

stance à sa cruauté, & fut exilé en Neustrie. Enfin Brunehaud trahie par ses ministres & abandonnée des peuples qui avoient reconnu Clotaire pour leur Roi, fut conduite au vainquer qui la reçut avec une dureté indigne d'un monarque. Il lui reprocha ses crimes en présence de toute sa cour, & l'accusa même d'avoir fait mourir dix Rois. D'après cette accusation les grands du Royaume décidèrent unanimement du sort de Brunehaud. Elle fut condamnée à l'âge de soixante six ans à périr de la maniere barbare dont nous avons parlé.

On peut regarder la fin terrible de Brunehaud comme une suite funeste des passions auxquelles elle s'étoit livrée. Cette Princesse à cependant trouvé parmi plusieurs Historiens des panégiristes qui se sont épuisés en louanges en son honneur. Mais peut-on croire que parce qu'elle étoit aimable, éloquente & spirituelle ;

tuelle; parce qu'elle fonda plusieurs monasteres, bâtit plusieurs églises & parce qu'enfin elle étoit magnifique en bâtiments, peut-on croire dis-je, par de si foibles raisons qu'elle ne fut ni avare, ni ambitieuse, ni vindicative, ni galante; & que ses passions ne l'aient pas conduite à sa perte?

BER.

## BERTRUDE &amp; NANTILDE,

*La premiere fut femme de Clotaire second, & l'autre de Dagobert. On ne sait point l'année de leur naissance.*

**L'**HISTOIRE ne nous apprend rien de bien intéressant de ces deux Reines. La premiere qui étoit de *Neustrie*, ou suivant d'autres de *Saxe*, fut la seconde femme de Clotaire II. Cette Princesse est louée pour ses bonnes qualités qui la rendirent également chere au peuple, & à Clotaire son époux. Le refus qu'elle fit de tremper dans une conspiration formée contre Clotaire par *Aletée*, Prince du sang royale de Bourgogne, qui pour l'engager à cette trahison, avoit offert de

de l'épouser, & l'empressement qu'elle eut au contraire de découvrir à Clotaire l'infame complot d'Aletée, prouvent le sincere attachement qu'elle avoit pour le Roi son époux, & font infiniment d'honneur à sa mémoire.

Bertrude fut mere de Cherbert Roi d'Aquitaine, & mourut en 620, généralement regrettée, après un règne d'environ huit ans. Elle fut inhumée à Paris dans l'Abbaye de S. Vincent, aujourd'hui S. Germain-des-Près, où l'on voit son tombeau de pierre à main droite du grand Autel.

Nantilde devint l'épouse de Dagobert après que ce monarque eut répudié Gomatrude. Plusieurs Auteurs ont prétendu que cette Princesse avoit été tirée d'un monastere. Suivant eux Dagobert sensible à la musique, étant allé à l'Abbaye de Romilli pour assister aux vêpres, fut

fut si touché du chant d'une religieuse (c'étoit Nantilde) qu'il voulut absolument la voir. La vue acheva ce que le chant avoit commencé ; Dagobert en devint éperdument amoureux, & l'époufa publiquement à Clichy. La Reine quelques années après son mariage fut mere de Clovis II., né en 634. Nantilde quoique d'un génie très borné, ne laissa pas de s'emparer de l'esprit de son époux, qui sur la fin de son règne étant accablé d'infirmités par ses débauches, la consultoit sur les affaires les plus importantes du Royaume. Ce fut d'après les conseils de cette Princesse que Dagobert partagea ses états entre ses deux fils, Clovis II., & Sigebert II. du nom, son fils naturel. Le premier eut la Neustrie & la Bourgogne, & prit le titre de Roi de France après la mort de son pere. Le secqnd fut Roi d'Aufrasie.

Dagobert

Dagobert étant entièrement accablé par ses infirmités, & se sentant près de sa fin, se fit en 638 porter à S. Denis, dont il étoit le fondateur. Il y tint une assemblée générale des grands de la nation, dans laquelle il établit Nantilde Régente & tutrice de Clovis son fils, conjointement avec Ega maire du Palais. Tant que vecut ce Seigneur dont les talents étoient distingués, les deux frères vécurent en bonne intelligence, & partagèrent paisiblement les trésors de leur pere. Mais après sa mort Nantilde ayant établi aussi un maire en Bourgogne, où il n'y en avoit point eu depuis long-temps, il y eu entre Ercbinoalde & le nouveau maire de Bourgogne plusieurs discutions, dont les suites sont des preuves que Nantilde par son inécapacité, fut peu digne de remplir la place qu'elle occupa depuis 638, jusqu'à sa mort arrivée en 642. Cette Princesse fut inhumée à S. Denis, auprès de Degobert son époux.

BATHILDE,

## BATHILDE,

*Femme de Clovis II., Roi de France, morte le 30 Janvier, 680, avant l'âge de quarante cinq ans, dans l'Abbaye de Chelles dont elle étoit la fondatrice, & où elle avoit pris le voile. Elle fut inhumée dans la même Abbaye, & est honorée comme Sainte depuis le neuvième siècle.*

**T**OYT ce qu'on peut dire de plus certain sur la naissance de Bathilde, c'est que cette Princesse descendoit des Saxons d'Angleterre. Elle étoit encore dans la premiere jeunesse lorsqu'elle fut enlevée par des corsaires qui la vendirent en France à Erchinoalde, devenu maire du Palais après la mort d'Ega ; il la donna

TOM. I. N

à sa

à sa femme, qui la prit en amitié; & la distingua particulièrement des autres femmes de sa suites.

Bathilde avoit tous les traits du visage parfaitement beaux, & sa phyfionomie étoit des plus heureuse. Son esprit étoit juste & délicat, & ses charmes étoient soutenus non-seulement de ces graces touchantes, & sans lesquelles la beauté n'est qu'un mérite imparfait; mais encore de beaucoup de vertu. Avec de tels avantages elle se fit estimer & chérir à la cour, où elle occupa bientôt un rang des plus distingué, ayant plut au jeune Clovis II. Il l'épousa vers l'an 641. Bathilde devenue Reine, loin de s'enorgueillir de son élévation sur le Trône, n'en parut que plus attentive à se faire aimer à la cour par ses manieres douces & insinuantes. Elle devint par la mort de Clovis son époux, arrivée en 656, Régente & tutrice des trois Princes ses

ses fils, Clotaire III., Childeric II., & Thierry I. L'ainé avoit cinq ans, le cadet environ quatre, & Thierry étoit encore au berceau. Les états de Clovis ne furent partagés qu'entre les deux premiers, & Thierry fut le premier fils de France qui ne fut point Roi. La Bourgogne & la Neustrie furent données à Clotaire III., & l'Aufrasie à Childeric qui fut conduit à Metz. Le petit Thierry fut élevé avec son frere ainé, sous les yeux de leur mere qui se chargea de leur éducation. Ce fut là que se bornèrent tous ses soins.

Bathilde étant peu faite pour le manège d'une cour, il ne paroit pas que cette Princesse fut fort initiée dans les mysteres du gouvernement qui demandent une ame plus ferme, plus d'activité & plus de lumières qu'elle n'en avoit. Cependant les peuples dont elles s'étoit fait aimer ne laissèrent pas de lui attribuer

buer la sage administration de l'état, qu'*Ebrouin*, le ministre le plus éclairé qu'ait eu la premiere race, conduisoit entièrement.

Ce fut d'après les conseils de ce grand homme qu'elle s'attira les plus grands éloges, en établissant des loix qui mettoient un frein à la Simonie, & qui défendoient à des peres dénaturés de vendre leurs enfants à des juifs qui en faisoient commerce. Dans la suite Bathilde par une politique mal entendue, voulut partager le pouvoir entre trois hommes d'une humeur incompatible, en donnant à *Ebrouin* pour compagnon dans l'administration des affaires, *Leger*, Evêque d'Autun, & *Sigebrand*, Evêque de Paris. Le partage de l'autorité fit naître la jalouse; & la jalouse produisit bientôt les partis, les intrigues, & tout ce qui en est la suite inévitable. *Sigebrand* fut assassiné. Bathilde, dégoûtée de la cour & de

& de ses intrigues, exécuta enfin le project qu'elle avoit formé depuis long-temps. Ce fut de se retirer à l'Abbaye de *Chelles*, près de Paris, qu'elle avoit fondée, ainsi que celle de *Corbie*. Elle y prit l'habit de religieuse, & se soumit à l'Abbesse qu'elle avoit établie, avec une humilité des plus édifiante. Le reste de sa vie fut un model de douceur, d'obéissance & de ferveur. Cette Princesse mourut en réputation de sainteté, & fut inhumée à Chelles. Bathilde, outre les deux Abbayes dont elle fut fondatrice, signala encore sa piété par des donations considérables qu'elle fit à plusieurs autres maisons religieuses.

## BLITILDE &amp; CROTILDE.

**BLITILDE**, femme de Childeric II., fils de Clovis II., & de Bathilde, ne nous est connue que par la sanglante catastrophe qui termina ses jours. Le Roi son époux, prince cruel & barbare, ayant contre la loi, fait battre de verges un Seigneur François, nommé *Bodillon*, ce dernier qui eut préféré la mort à un traitement qui n'étoit réservé qu'aux *Serfs*, jura de se venger d'un pareil affront, & tint parole. Un traitement si indigne, fait à un homme de la naissance de Bodillon, souleva toute la noblesse Françoise. Bodillon lui-même conspira avec quelques autres mécontents, contre la vie de Childeric; & ayant trouvé le Roi qui chassoit aux en-

virons

virons de *Cbaumont* en *Vexin*, où il étoit allé avec la Reine son épouse, & le jeune Prince leur fils, encore enfant, il s'approcha de Childeric, l'insulta & lui passa son épée au travers du corps. Le Roi tomba mort à ses pieds. La vengeance du parricide ne fut point assouvie par ce meurtre ; il courut au Palais où étoit la Reine Blitilde, avec son fils Dagobert, & levant sur eux son épée encore teinte du sang de Childeric, il les massacra l'un & l'autre aussi cruellement. Exemple à jamais détestable de la fureur d'un sujet contre son Roi !

Childeric avoit environ 23 ans lorsqu'il perdit la vie d'une maniere si barbare, & Blitilde étoit à peu près du même âge. Outre le Prince Dagobert qui fut tué avec elle, elle avoit eu un autre fils nommé Daniel, qui fut élevé au monastere de *Chelles*, & qui ne

monta dans la suite sur le Trône que pour en descendre.

A l'égard de Crotilde, femme de Thierry I., tout ce que nous savons de cette Princesse, c'est qu'elle fut inhumée dans l'Abbaye de Saint Vaast d'Arras, où fut aussi inhumé le Roi son époux qui en étoit le fondateur.

Les Reines, épouse des six derniers Rois <sup>a</sup> de la race de Clovis, nous sont entièrement inconnues, & ces Princes eux-mêmes ne nous sont connus que par quelques chartes où se trouvent leurs noms. Le pouvoir des maires du Palais, éclipsa tellement le leur, qu'étant réduits à un revenu borné, ils lauguisoient dans des maisons Royales, d'où ils ne sortoient qu'une fois l'année pour

<sup>a</sup> Childebert II., Dagobert III., Chilperic II., Clotaire IV., Thierry II., & Childeric III.

paroître

paroître aux assemblées de la nation. Ainsi l'histoire de la France dans ces temps malheureux, est plutôt celle des maires que celle de nos Rois, réduite à leur élévation sur le Trône, & à la date de leur mort.

**BERTHE ou BERTRADE,**

*Femme de Papin le Bref, premier Roi de la seconde race, & fille de Cherebert, Comte de Laon, surnommée au Grand Pied, parce qu'elle en avoit un plus grand que l'autre. Elle fut mere de Charlemagne & de Carolman, & mourut à Choisi le 12 Juillet de l'an 783, & fut depuis inhumée à S. Denis auprès du Roi son époux.*

**B**ERTHE étoit une Princesse entre-prenante, impérieuse & vive dans ses passions. Ce caractère fut sans doute ce qui avoit fait prendre à Pepin la résolution de la répudier ; mais le Pape Etienne, qui vint en France dans ce même

même temps, s'y étant opposé autant qu'il dépendoit de lui, ce divorce n'eut point lieu.

La Reine Berthe survécut au Roi son époux, & fut toujours très considérée de Charlemagne son fils, avec qui elle n'eut jamais le moindre différent, excepté à l'occasion du divorce que fit Charlemagne avec la fille de Didier, Roi des Lombards, qu'elle lui avoit fait épouser. Une preuve du crédit que la Reine avoit sur l'esprit de Charlemagne, fut la réconciliation des deux frères qu'elle négocia, & dont elle vint à bout quelque temps avant la mort de Carloman.

Outre Charlemagne & Carloman son frere, Berthe eut encore deux autres fils & six princesses.

## FASTRADE.

*Troisieme femme de Charlemagne, ou Charles I, Roi de France, & premier Empereur d'Occident, morte en 794, & inhumée à Saint Alban de Mayence.*

FASTRADE étoit fille de *Raoul*, ou *Rodolfe*, comte de Franconie. Elle épousa en 783, Charlemagne, qui fut le plus grand guerrier de son siècle, & le modele des grands Rois. Cette Princesse n'avoit ni la douceur ni l'affabilité de ce monarque : elle étoit au contraire orgueilleuse & méprisante à l'excès. La hauteur de sa conduite vis-à-vis des grands du Royaume, pensa devenir funeste au Roi son époux. Les mécontents s'étant plaints que l'Empereur livré aux

aux conseils de sa femme, n'avoit plus pour les grands, ni pour ses autres sujets, cette générosité & cette bonté qui lui étoit naturelle, formèrent une conspiration contre lui, à la tête de laquelle se mit Pepin dit le Boffu, son fils naturel; & pour se venger de Fastrade les chefs de la conspiration résolurent de se défaire de l'Empereur même.

Charles étoit presque sans suite à Ratisbonne, & n'avoit que sa famille & des femmes à sa cour. Les conspirateurs dont le dessein étoit de placer Pepin sur le Trône de Charlemagne, avoient sans-doute aussi résolu la mort de Fastrade, puisqu'elle étoit la cause première de la conspiration. Les conjurés étoient déjà convenus entre eux du jour de l'exécution de leur noir projet. Ils s'assemblèrent sous prétexte de dévotion, & de faire des prières pour la vie de l'Empereur qu'ils vouloient faire mourir

mourir dans l'église Saint Pierre. Mais Dieu qui veille sur la vie des Rois, sauva celle de Charles par une espece de miracle. Un prêtre Lombard, que l'histoire nomme *Fardulfé*, sauva la monarchie. Ce prêtre fatigué des exercices du jour, s'étoit endormi dans un coin de l'Eglise : il se reveilla au bruit des conjurés ; entendit leurs discours, & épouvanté de l'horrible projet qu'ils détaillèrent, sortit secrètement de l'Eglise, accourut au Palais quoique la nuit fut fort avancée, & parvint à parler à l'Empereur lui-même, auquel il révéla l'infame conspiration tramée contre lui. On se faisit des conjurés. Fastrade naturellement cruelle, & plus animée que l'Empereur, l'incita à punir les coupables à la dernière rigueur. Les uns eurent la tête tranchée ; les autres furent pendus, (ce dernier supplice par la honte qui v étoit attaché, excédoit tous les autres en rigueur) & ceux qui ne perdirent

dirent pas la vie, eurent les yeux crevés. Les instances de Fastrade avoient rendu Charles inexorable. Cependant elles ne purent le déterminer à punir Pepin, quoiqu'il fut chef de la conspiration, & d'autant plus coupable qu'il devoit la vie à celui auquel il vouloit l'arracher. Charles le meilleur des peres, comme le plus généreux des hommes, ne put se résoudre à verser le sang de son fils tout indigne de la vie, tout criminel qu'il étoit. Il fut rasé & enfermé dans l'Abbaye de Saint Gal, & depuis dans celle de *Prum*, où il mourut en 811. Fardulfe, pour sa récompense, fut fait Abbé de Saint-Denis près de Paris. Fastrade ne survécut pas long-tems à ce dernier événement, étant morte à Francfort l'an 794, à la fleur de son âge. Elle fut peu regrettée du Roi son époux, & ne le fut point du tout des François, qui ont toujours aimé dans leur soverains,

rains, la bonté, la bienfaisance & l'humanité.

Fastrade étant au Palais d'Attigny en Champagne, y tint la Princesse Guève sur les fonts de baptême\*, & fut mère de deux filles, dont l'une fut Abbesse d'Argenteuil, & l'autre de Farmoutiers.

• Ce fut en 714 que le célèbre *Witikind* Roi des Saxons, abjura le paganisme à la cour de Charles son vainqueur, & s'y fit baptiser. L'Empereur tint Witikind sur les fonts, & Fastrade fut la maraine de la Princess Guève.

JUDITH,

## JUDITH,

Seconde femme de Louis le Débonnaire, & fille de Weffe ou Guelfe, comte de Rawensbourg & d'Altorff. Elle épousa Louis au Palais d'Aix-la-Chapelle l'an 819, & fut obligée de chercher un asile contre la haine de Pepin, dans le monastere de Notre Dame de Laon, où ce monarque la contraignit de prendre le voile, en 830. Conduite ensuite à Sainte Radegonde de Poitiers, & l'année suivante rendue à l'Empereur son époux. Elle fut depuis menée en prison en Italie, d'où étant revenue, elle fut recue par Louis le Débonnaire à Aix-la-Chapelle l'an 834, & mourut à Tours

à Tours le 19 Avril 843, où elle fut inhumée dans l'église de Saint Martin.

JUDITH s'éleva par sa beauté jusqu'au rang d'Impératrice. Louis le Débonnaire ayant perdu *Ermengarde* sa première femme, & désirant de se remarier, fit venir en sa présence les plus belles personnes de sa cour. Il les considéra avec attention, & sans s'informer laquelle étoit la plus sage, ou la plus vertueuse, il donna la pomme à Judith, comme à la plus belle. Mais en la mettant sur le Trône, il mit le désordre dans sa maison, & la guerre dans ses états.

Louis avoit trois fils de sa première femme, *Lotaire*, *Pepin*, & *Louis*. Ces Princes ne purent voir qu'avec un extrême déplaisir, la nouvelle alliance du Roi leur pere, qui leur promettoit des rivaux

rivaux dans les enfants de Judith. En effet, la Reine quatre ans après son mariage, donna le jour au Prince *Charles*, qui fut depuis nommé *Charles le Chauve*. Cet événement qui combla Louis de joie, fut pour lui & pour sa maison, l'époque des plus grands malheurs. Judith, connoissant toute l'étendue du pouvoir de ses charmes sur son foible époux, ne s'occupa plus que du grand établissement qu'elle vouloit faire à son fils.

Le Prince Charles avoit à peine six ans, lorsque par les pressantes sollicitations de la Reine, l'Empereur résolut de faire marcher son fils bien aimé de pair avec les enfants de son premier mariage, en le fesant Roi d'une partie de ses états, au préjudice des Princes ses fils, auxquels il les avoit déjà donnés, & qu'il falloit dépouiller pour donner le titre de Roi au jeune Charles. Cette entreprise fut la source du désordre, & de la méf-  
intelligence

intelligence qu'on vit naître dans tous les ordres de l'état. Pepin, Roi d'Aquitaine, second fils de l'Empereur, se fit chef d'une conspiration, qui n'alloit pas moins qu'à détrôner son pere & l'Impératrice sa belle-mere. Cependant, pour donner quelques couleurs à cette révolte criminelle, en jettant toute la faute sur Judith, on reprocha à Louis, son aveuglement & sa foiblesse, pour une femme, qui par le dérèglement de ses mœurs, déshonoroit & sa maison & son Trône.

Enfin, Pepin étant à *Verberie* sur l'Oyse, & Louis se trouvant sans ressource par la fuite du lâche Bernard, favori de la Reine, & son premier ministre, fut lui-même obligé de quitter le pays. Il prit le chemin de Compiègne; & Judith alla chercher un asile contre la haine de ses ennemis, dans le monastere de Notre Dame de Laon. Elle fut arrêtée par ordre de Pepin, & conduite à Compiègne

piegne, mais avant que de la rendre à l'Empereur, Pepin fit promettre à Judith, avec les menaces les plus effrayantes, & sous peine de la vie, d'employer tout ce qu'elle avoit de crédit sur l'esprit de Louis, pour le déterminer à abdiquer la couronne Impériale pour prendre l'habit monacal. Il fit aussi promettre à l'Impératrice, qu'elle prendroit le voile ; mais il n'étoit guère probable que de pareilles promesses se fissent de bonne foi. Les serments que la force impose, & que la crainte fait faire, ne durent qu'autant que la nécessité qui les a dictés, subsiste. Cette vérité politique échappa cependant à Pepin, & à son parti. Judith fut donc rendue à l'Empereur, & les conjurés mirent auprès d'eux des personnes affidées, pour être témoins de leurs démarches, & de leurs entretiens ; mais Judith ayant trouvé les moyens de s'entretenir secrètement avec son époux, lui conseilla de feindre

feindre dans l'état où il étoit, & le conjura en même tems de ne pas avoir la foiblesse d'abandonner à la cruauté, & au caprice de ses ennemis, un enfant encore innocent, & une épouse qu'il avoit mille fois assurée de sa tendresse. Louis amoit Judith avec trop de passion pour se résoudre à l'abandonner pour toujours. Il consentit donc à tout ce quelle exigeoit de lui, & pour ne pas se déshonorer entièrement, il se contenta de demander quelque temps pour se déterminer à sa dégradation. En attendant le jour de sa résolution, il fut conduit au monastere de S. Médard de Soissons, & l'Impératrice à celui de Sainte Radegonde.

Cependant Lotaire fils ainé de Louis, déjà couronné Empereur, passa d'Italie en France. Loin d'être touché de l'état où son pere se trouvoit, il se mit lui-même à la tête des rebelles. L'Empe-  
reur

leur & son épouse, ne gagnèrent rien à ce changement ; ils furent au contraire plus observés que jamais, & toute espèce de relation entre eux leur fut interdite. Pour achever de déterminer Louis à son abdication, on alla même jusqu'à lui persuader que sa chère Judith & son fils étoient morts. Cette idée jeta ce malheureux Prince dans un accablement extrême. Il se seroit infailliblement déterminé à achever le sacrifice qu'on exigeoit de lui, si Teuter, Abbé de Saint Médard, touché de compassion de l'état violent où il étoit, ne lui eut appris que l'Impératrice & le Prince leur fils étoient en vie. Cette assurance ranima son courage, & peu de temps après s'étant reconcilié avec les princes ses fils, il remonta sur le Trône. L'Impératrice après avoir quitté le voile, & sa retraite, & s'être purgée par serment des accusations qu'on avoit formées contre elle, reparut à la cour avec un nouvel éclat.

Les

Les discours qu'on avoit tenus sur le dérèglement de sa conduite, se dissipèrent. Elle vit enfin son fils couronné, & reconnu par ceux qui avoient été les chefs les plus animés de la conspiration. Lotaire consentit lui-même au partage que fut fait de ses états entre Charles & lui. Judith par ses brigues étoit encore parvenue à faire dépouiller Pepin du Royaume d'Aquitaine; & cette couronne étoit passée sur la tête de son fils.

Les choses en étoient là, lorsque les fils de l'Empereur se révoltèrent une seconde fois contre lui. Ce monarque trahi par le Pape Grègoire IV., qui s'étoit mis à la tête de la conspiration, & abandonné de son armée, fut de nouveau renfermé dans l'Abbaye de Saint Médard de Soissons, et enfin dégradé & condamné dans une assemblée, digne de l'horreur de tous les siècles, à une pénitence publique. Le Prince Charles fut conduit

conduit dans l'Abbaye de *Prum*, & l'Impératrice reléguée à *Tortone* en Italie.

Cette Princesse, ni son fils ne devoient pas espérer de sortir jamais de leur captivité. L'un & l'autre languissoient dans les fers, lorsqu'enfin les François, touchés de pitié pour leur ancien Empereur, le remirent une seconde fois sur le Trône. Ce Prince aussi foible qu'infortuné, parut moins sensible à son retour au Trône, qu'à celui de l'Impératrice. L'absence avoit augmenté la tendresse du Débonnaire pour elle à un point, qu'elle se trouva plus puissante à la cour qu'elle ne l'avoit jamais été. Elle en abusa comme elle avoit déjà fait, ainsi que de la foibleesse de son époux, & persista dans son projet d'agrandir son fils à quelque prix que ce fût. Elle y parvint en effet. Charles fut de nouveau couronné par les mains de l'Empereur même. On peut comparer les vues ambitieuses de cette

TOM. I.

O

Princesse

Princesse pour le Prince Charles, à celles que fit voir Agrippine pour son fils Néron. Judith moins cruelle que cette Impératrice, mais aussi ambitieuse, sacrifia comme elle, le repos public & le bien de l'état, aux intérêts de son fils.

Louis le Débonnaire, le plus religieux & le plus doux de tous les Princes, fut enfin la triste victime de ses enfants, de sa femme, des Ecclésiastiques & de sa foiblesse. Il mourut accablé de chagrin & des fatigues de la guerre, le 20 Juin, 840, à l'âge de soixante cinq ans. Après sa mort l'Impératrice & ses enfants firent de nouveau éclater entre eux cette haine mutuelle, dont le mariage de Judith, & la folle passion qu'eut pour elle son époux, avoit été la source. Charles qui avoit atteint sa 17 année, se vit malgré toute la politique de sa mère, forcé de rompre avec Lotaire, fils ainé du Débonnaire ; mais après la fameuse bataille de

de *Fontenay*, ils se réunirent. Cette réconciliation fut l'ouvrage de *Judith*, qui fut enfin au comble de ses vœux, par le nouveau partage qui se fit entre son fils, *Lotaire* & *Louis*; *Pepin* ayant déjà assuré par sa mort le Royaume d'Aquitaine à *Charles*. Cette année fut celle de la mort de *Judith*, qui décéda à *Tours* le 19 Avril, & fut inhumée dans l'Abbaye de *Saint Martin*.

Si l'on peut juger de l'esprit de cette Princesse par les grands projets qu'elle forma, elle devoit en avoir infiniment. Mais il faut avouer en même temps que le pouvoir que ses charmes avoient sur son époux, y contribua aussi beaucoup. Avec un autre monarque sa conduite vis-à-vis des fils de Louis, & ses prétentions exorbitantes pour le Prince Charles, l'auroient sans doute rendue odieuse. Enfin, si elle conserva toujours auprès de Louis, la place qu'elle avoit

acquise dans son cœur, on peut dire que ce fut moins par son adresse & sa prudence, que par la foiblesse & l'aveuglement de son époux.

RICHILDE,

## RICHILDE,

*Seconde femme de Charles le Chauve,  
 & fille de Beuvin Comte d'Ardenne,  
 mariée à Aix-la-Chapelle le 22 Janvier 870, & couronnée Impératrice  
 par le Pape Jean VIII., l'an 877.  
 On ignore en quelle année elle mourut.*

**R**ICHILDE joignit aux avantages de la naissance, une beauté rare & un esprit délicat & enjoué, mais solide & capable des plus grandes affaires. Charles le Chauve, touché de sa beauté auroit bien voulu l'élever sur le Trône, en répudiant Ermentrude sa première femme, mais craignant les suites de cet événement, Richilde se vit forcée de se contenter du titre de favorite jusqu'en 870,

O 3 (c'est-

(c'est-à-dire après la mort de la Reine,) que son mariage avec Charles le Chauve fut célébré à Aix-la-Chapelle.

Richilde eut l'administration des affaires de France pendant l'expédition de Charles en Italie, & elle se conduisit dans cette régence avec autant de fermeté que de courage. On peut dire que cette Princesse qui possédoit les talents les plus distingués, fut constamment aimée de l'Empereur son époux. Quelque temps avant sa mort, il la mena dans une assemblée d'Evêques qui se tenoit à *Pontyon*, pour y présider avec lui, & avec les mêmes honneurs qu'avoit autrefois reçus l'Impératrice *Irene*. Elle fut conduite à la dernière session par deux Evêques. Toute l'assemblée se leva devant elle, & elle alla s'asseoir sur le Trône à côté de l'Empereur. Malgré toutes ces défférences marquées de la part de Charles de Chauve, il n'est pas décidé que

cette Princesse ait toujours eu une véritable tendresse pour son époux ; la manière dont elle vécut après la mort de l'Empereur, feroit même croire qu'elle eut quelque part dans la conspiration formée contre lui, & dans laquelle se Prince périt <sup>a</sup>.

Richilde mena une vie si licencieuse pendant son veuvage, que *Foulques Archevêque de Reims*, alla jusqu'à la menacer qu'il useroit contre elle de l'autorité ecclésiaistique, si elle ne se corrigeoit. Les circonstances de ces dérèglements, ne nous sont pas connues, mais

<sup>a</sup> Charles le Chauve mourut (en 877, âgé de 54 ans,) à *Brios*, village en deça du mont *Cénis*, empoisonné par un Juif nommé *Sédécias*, son Médecin, qui avoit toute sa confiance. Aucun ancien Historien ne nous a appris si ce Médecin avoit été puni, & nous ignorons quels avoient été les instigateurs de ce crime.

LE PRESIDENT HENAUT.

il

il falloit qu'ils fussent excessifs pour donner lieu aux fortes réprimandes de cet Archevêque. On ignore absolument si Richilde se corrigea, & l'année ainsi que le lieu de sa mort sont également incertains.

Cette Princesse eut de son mariage avec Charles le Chauve, cinq enfants, quatre fils & une fille, tous morts avant leur pere.

FIN DU PREMIER VOLUME.



